UNIVERSITY OF ARIZONA
39001015730446

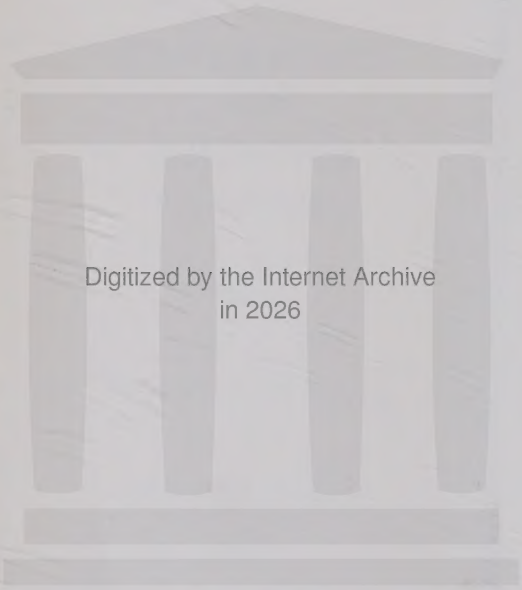
UNIVERSITY
OF
ARIZONA
LIBRARY

This Volume
Presented to the Library
by

Gérard Bunge

1982

L250


Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/anatolefranceetl0000mlah

ANATOLE FRANCE

ET

LA FEMME

Il a été tiré de cet ouvrage
4.000 exemplaires sur papier alfa
dans la collection
BIBLIOTHÈQUE DU LETTRÉ

PQ
2254
Z5
L26

M. LAHY-HOLLEBECQUE

ANATOLE FRANCE

ET LA

Femme

LITTÉRATURE ET ART FRANÇAIS
LIBRAIRIE BAUDINIÈRE
23, Rue du Caire, Paris (2e)

Tous droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright 1923, by "LITTÉRATURE ET ART FRANÇAIS"
Librairie Baudinière
Paris 1924.

CHAPITRE PREMIER

DE LA FEMME

Les idées et les théories d'Anatole France sur la femme

On a tout dit — ou presque — sur cette œuvre élégante où le jet des idées, rapide et acéré, fait songer aux façons de Voltaire, où l'habileté des images et le charme fluide de la forme évoquent le souvenir de Renan. Pourtant, on a négligé l'étude du personnage auquel, après lui-même, Anatole France a consacré ses plus délicates recherches, de celui qu'il a toujours abordé avec des coquetteries d'artiste aussi séduit que désabusé : la femme.

Or, la pensée d'un écrivain gagne parfois à être prise de biais, saisie par ses à-côtés. Vue de face, elle présente une structure nette, bien établie, toute en reliefs évidents. Mais à la contourner, à l'environner, on découvre en ses parties extrêmes une certaine mollesse et

plus d'abandon. Ce qu'elle perd en fermeté de lignes, elle le regagne en aperçus variés, en agréables inconséquences. C'est exactement ce qui se passe lorsque, au lieu d'aborder un paysage par la grand'route, on l'entreprend par les petits sentiers. Le panorama, certes, s'en trouve réduit; mais, que de variété dans le détail, que de nuances dans les formes et le ton, que de menues et séduisantes découvertes.

Si Jérôme Coignard, le philosophe Nicias, Nicole Langelier et M. Bergeret sont les grandes routes qui mènent à la pensée d'Anatole France, Thaïs, la comtesse Martin et Mme de Gromance sont les petits sentiers qui la côtoient et la font apercevoir, sinon dans son ampleur, du moins dans sa réduction séduisante.

Anatole France passe communément pour un peintre de la femme, et même pour un peintre incomparable. Et cela est vrai, si l'art du portrait consiste à saisir sur les visages les traits de beauté, de grâce ou de malice qui les apparentent entre eux; si c'est faire du Greuze ou du Boucher. Ce l'est moins si peindre les êtres humains c'est fixer l'expression profonde, secrète et impérissable qui les distingue et qu'entrevoient seuls un œil et un esprit exercés; si c'est, à travers les apparences, forcer l'individuel et, comme le voulait Vigny : « Aimer ce que jamais on ne verra deux fois ».

Peut-être alors serait-il plus juste de dire

d'Anatole France qu'il est un peintre de genre, ou mieux, un de ces graveurs d'estampes qui, se plaisant aux petits sujets, ont coutume de placer la femme dans le décor intime des boudoirs et des bosquets.

Et, de fait, il est aisé de retrouver dans tous les personnages féminins d'Anatole France un air de ressemblance, qui rappelle avec agrément, mais non sans monotonie, le moule unique d'où ils sont sortis. A travers les temps, les lieux et les conditions où elles évoluent, ces femmes vaines et charmantes montrent des façons identiques. Leurs gestes, leurs actions et réactions, et l'instinct qui les guide sont, à peu de choses près, les mêmes. Sous leur grâce pimpante, on déchiffre vite le mécanisme de leur vie intérieure. Et bientôt, elles nous deviennent si connues que rien d'elles ne surprend plus. On retrouve en Jahel les mouvements d'Orberose, d'Elodie ou de Gilberte des Aubels; en Thaïs, les calculs, les élans et les reprises de Félicie Nanteuil et de Thérèse Martin.

Et comment, d'ailleurs, en serait-il autrement, puisque les yeux qui les contemplent et l'esprit qui les étudie appartiennent à un seul et même personnage, qui ne déplace jamais son point d'observation.

En effet, M. Bergeret, Jérôme Coignard, Pontius-Pilatus, le professeur Haddock, le citoyen Brotteaux, et jusqu'à l'ange rebelle Arcade, — c'est-à-dire tous ceux qui considèrent le monde du même regard curieux, et

envisagent les êtres avec la même indulgence souriante — que sont-ils, sinon un portrait retouché d'Anatole France et, par la diversité des situations où les place la fantaisie du maître, les interprètes généreux de sa pensée?

Qu'on y regarde d'un peu près et, dans chacun de ses livres, on retrouvera ce personnage disert et paradoxal, nourri de lettres et friand d'images qui, tantôt plus naïf comme Sylvestre Bonnard et Choulette, et tantôt plus dégradé comme le marquis Tédesco, apporte dans la matière du roman, la sève inépuisable de l'intelligence.

Qu'il s'agisse, en effet, de Nicole Langelier, du Dr Trublet, de Jérôme Coignard, du philosophe Nicias ou de M. Bergeret, l'art de déduire les idées d'une connaissance positive procède d'une forme de raisonnement et d'un degré de culture identiques.

Il arrive même que, dans un seul roman, ils soient deux, de semblable tour d'esprit, à se donner la réplique ou à voisiner. Jacques Tournebroche reproduit, bien qu'avec moins d'humour et de sophistique, les façons de dire et de penser de son maître; M. Bergeret trouve un partenaire digne de lui dans le commmandeur Aspertini; le savant Nicole Langelier peint, en Marcus Lollius et en Gallion, des prototypes de lui-même; et le professeur Haddock raisonne, au XXe siècle, comme le faisait, à l'origine de la civilisation pingouine, le religieux Magis qui, par une

ironie dernière, se trouve être une incarnation de Satan.

Sans doute, ils ne se ressemblent pas tous comme autant de tirages d'une même planche lithographique. Ils varient d'aspect, de qualité et de langage. Car Anatole France, en animant ces doubles de lui-même, s'est plu à les charger, caricaturer, affiner ou réduire, suivant l'époque et la profession où il les situait. Coignard montre plus de cynisme ingénu et, dans les façons et le débit, l'onction, la logique et le débraillé du moine. Marcus Lollius, en son atticisme élégant, rappelle les Pétrone de la décadence romaine; le professeur Haddock présente ses déductions avec la rudesse et le simplisme d'un Haeckel ou d'un Büchner de salon; et M. Bergeret, étriqué dans sa forme, mais illimité dans son imagination, emploie les sensualités de l'esprit pour évoquer les paradis fermés et ruser avec le réel. Se refusant à ramasser en parent pauvre les miettes du festin des riches, il se compose selon ses goûts un menu délicat qui, mieux que la réalité, le rassasie finement. Et, par ce moyen, il pipe la vie.

Que sont-ils? Des moralistes, des esthéticiens, des réformateurs? Peut-être, bien qu'ils s'en défendent et ne cherchent qu'à faire figure d'érudits. En tout cas, philosophes, puisque, selon l'image que présente au pauvre Giovanni le Dr Subtil, ils conçoivent la vérité comme formée « de toutes les vérités contraires, en même façon que de toutes les

couleurs est composé le blanc ». (*Le Puits de Sainte-Claire*, p. 222) et puisqu'ils revendiquent comme leur cette doctrine épicurienne qui mêle tant de grandeur à tant d'acceptation souriante. Comme le vieil Omar Khayyam, leur frère en scepticisme, ils s'enchantent des formules ironiques et désabusées de l'hédonisme.

Ce qui les rapproche encore et les sauve du désespoir, c'est qu'ils ont l'œil artiste. En même temps que leur esprit, avec une logique impitoyable, démonte la grande machine cosmique, sociale et biologique, ils posent sur le monde un regard subtil et charmé, où se retrouve ce quelque chose d'intarissablement avide que l'on voit au regard de l'enfant. Et c'est pour eux qu'Anatole France, s'analysant un jour, au milieu de sa vie, a dit :

« J'ai été enclin de tout temps à prendre la vie comme un spectacle. Je n'ai jamais été un véritable observateur, car il faut à l'observation un système qui la dirige, et je n'ai point de système. L'observateur conduit sa vue, le spectateur se laisse prendre par les yeux. Je suis né spectateur et je conserverai, je crois, toute ma vie cette ingénuité des badauds de la grande ville, que tout amuse et qui gardent dans l'âge de l'ambition, la curiosité désintéressée des petits enfants. » (*Le Livre de mon Ami*, p. 113.)

De plus, parce qu'ils savent beaucoup et sont sans passions, sinon sans goûts, ils jouis-

sent avec continuité de la vue du spectacle universel et admettent les erreurs de l'esprit aussi bien que les anomalies de l'instinct. Et, comme le seul préjugé qui leur reste est celui de la supériorité de leur sexe, ils se félicitent de ce que, dans une forme charmante, la femme soit justement la créature terrestre qui présente le plus de ces erreurs de l'esprit et de ces anomalies de l'instinct.

Leur principal rôle ici-bas est donc de suivre le cours sinueux et illogique des actions humaines. Ils se font l'esprit à ce jeu, comme d'autres s'y font le bec. Et, quoi qu'il advienne, ils sourient, car ils ont presque tout vu, tout pesé, tout jugé. Entrevoyant les fins incertaines et sans suite de l'humanité, ils mettent toute leur bienveillance à absoudre les femmes, « ces petits êtres » qui, plus encore que l'homme, s'agitent vainement. Ainsi, selon les données de Renan affirmant que « la bonté du sceptique est la plus assurée », l'extrême intelligence les conduit à l'entière indulgence.

Ces philosophes délicats, ces esprits forts, qui savent si bien disséquer la chose sociale, induire l'œuvre lente des civilisations, déceler l'origine des traditions et des idées, montrent-ils, à l'endroit de la psychologie féminine, une égale clairvoyance?

Exerçons à leur égard l'arme critique qu'ils savent si habilement diriger contre l'infirmité des jugements humains.

Et d'abord, nous constatons que, eux, si détachés de toute croyance, ils croient à la

nature de la femme, et qu'ils composent, avec toutes les femmes, une espèce biologique distincte, ayant ses caractères propres et poursuivant des fins assez différentes de celles de l'homme.

Dès lors, c'est leur qualité de femme, et non la valeur de la réflexion et des expériences, qui impose à chacune d'elles une attitude définie. Un implacable déterminisme préside à tous leurs actes. Elles se ressemblent donc, de pays à pays et de siècle à siècle, comme autant de tirages d'un même cliché photographique. C'est pourquoi, à treize cents ans de distance, Gilberte des Aubels, Mme de Gromance et Mme Worms-Clavelin donnent des épreuves à peine affaiblies d'Orberose.

Comment démontrer une thèse aussi fragile?

C'est ici qu'Anatole France, maniant cette dialectique de l'ironie où il excelle, intervient. Il attrape le premier argument venu, et qui a fait fortune dans le monde, celui qui court à travers les cervaux masculins, depuis qu'il y a des hommes et qui font de l'esprit : l'argument de la malignité originelle des femmes... Et lui qui raille les idées toutes faites et confond les jugements des simples, le voici qui se contente des facéties inventées par la sagesse des nations, facéties qui se sont si abusivement solennisées en passant par les mythologies, les légendes populaires et les enseignements liturgiques. Sans même s'en cacher, il plagie à plume courante les livres

de la vieille Egypte, les Lois de Manou, la Bible, l'Anthologie grecque, les Mille et Une Nuits, les fabliaux du Moyen Age et les contes libertins du XVIIIe siècle, qui ont prononcé avant lui l'anathème sur la femme. Et, de tout son crédit, il remet en circulation le grand lieu commun qui a créé un si long malentendu entre les sexes.

Sans doute, ni lui, ni les personnages à qui il prête sa voix ne sont dupes de leurs jugements. C'est le propre de l'homme d'esprit de se critiquer au moment où il argumente, et Anatole France, moins que tout autre, n'a songé à s'éviter ce plaisir. Mais, soit convention ou malice, il a recoloré par sa verve de vieux arguments déteints. Mieux même. Il s'est servi de la théorie chrétienne pour illustrer ses propres réflexions sur la fragilité féminine. Et, ravi d'y trouver l'axiome des conteurs gaulois, à savoir que la femme est un piège pour l'homme, il a repris à son compte et sur le mode badin, ces divines médisances dont se réjouit son septicisme.

Parfois même, empruntant la voix et le ton des Pères de l'Eglise et des moralistes de carrefour, il s'est plu à renchérir sur la thèse chrétienne. Mis en goût par les formules de cette religion misogyne, il les a transcrites avec une saveur de style et une abondance de détails qui en accentuent le côté paradoxal.

Ecoutez-le plutôt discourir sur ce sujet dans le *Jardin d'Epicure*.

« Le Christianisme... exclut la femme du

sacerdoce. Il la redoute. Il montre combien elle est dangereuse. Il répète avec l'Ecclésiaste : « Les bras de la femme sont semblables aux filets des chasseurs, *laqueus venatorum.* » Il nous avertit de ne pas mettre notre espoir en elle : « Ne vous appuyez point sur un roseau qu'agite le vent et n'y mettez pas votre confiance, car toute chair est comme l'herbe et sa gloire passe comme la fleur des champs. » Il craint les ruses de celle qui perdit le genre humain. « Toute malice est petite comparée à la malice de la femme. » Mais par la crainte qu'il en fait paraître, il la rend puissante et redoutable. » (P. 8.)

Cette infériorité de nature qui se rencontre dans les femmes, Dieu lui-même, taquiné par Anatole France, est obligé de la laisser constater par ses saints, dans une conversation qu'il mène avec eux au paradis :

« Les harpies, fit observer Lactance, sont des monstres femelles au corps d'oiseau. Elles ont d'une femme la tête et la poitrine. Leur indiscrétion, leur impudence et leur obscénité procèdent de la nature féminine, ainsi que l'a démontré le poète Virgile en son Enéide. Elles participent de la malédiction d'Eve. (*L'Ile des Pingouins,* p. 41.)

Et le livre de *Thaïs* — écarté le voile étincelant d'ironie et de poésie qui en recouvre l'amertume — sert tout entier d'illustration à cette idée : la femme conduit toujours l'homme à sa perte — fut-il moine au désert et

aussi pieux que saint Antoine — et ne fait son salut qu'à ses dépens. Pour mieux affirmer ce dire, il compose même un chant à deux voix, où la thèse épicurienne vient servir de renfort à la thèse chrétienne.

Tandis que Thaïs, à demi-dévêtue, s'offre sur la scène aux regards émerveillés de la foule, le philosophe Dorion récrimine à haute voix :

« Aussi vrai que je me nomme Dorion, la femme est l'ennemie de l'homme et la honte de la terre.

« — Tu parles sagement, répondit Paphnuce; la femme est notre pire ennemie. Elle donne le plaisir et c'est en cela qu'elle est redoutable.

— Par les dieux immortels, s'écria Dorion, la femme apporte aux hommes, non le plaisir, mais la tristesse, le trouble et les noirs soucis. L'amour est la cause de tous nos maux... Je ne veux pas m'abandonner aux fureurs de l'amour, pour me confirmer dans la doctrine du divin Epicure, mon maître, qui enseigne que le désir est redoutable. » (*Thaïs*, p. 74-75.)

Ces paroles de défiance contre la femme qu'Anatole France sème un peu partout dans ses livres, et non sans sourire secrètement de l'effet qu'elles y produisent, ne sont-ce pas les mêmes qui lui furent dites à l'heure des premières confidences et qui arrêtèrent les élans de son cœur juvénile? Lorsque, petit collégien, ayant fait la découverte du théâtre, il vient conter au précoce Fontanet sa passion naissante pour l'actrice qui jouait le rôle de l'héroïne, Fontanet ne lui répond-il pas par

les mots éternels : « Prends garde, Nozière, prends garde, la femme est perfide. » (*La Vie en fleur*, p. 34.)

Ni la leçon, ni le mot ne seront perdus. Et, sous des formes déguisées, nous les retrouverons dans chacun des livres d'Anatole France, en attendant que le sculpteur Labanne les grave en lettres capitales sur les murs de son atelier, ramenés à cette variante : « La femme est plus amère que la mort. » (*Le Chat maigre*, p. 210.)

Mais, contradiction éternelle, tandis que, d'une part, les religions infériorisent la femme, de l'autre, — se faisant femme elles-mêmes, — elles lui multiplient les offres d'émotion et de délire. Et, la présentant à l'homme comme une tentation et un danger, elles la lui rendent plus précieuse, parce que plus redoutable.

Le beau prétexte, alors, pour Anatole France, d'insinuer les tentatives de la religion au plus fort des choses de l'amour, et d'en tirer motif à images voluptueuses. Avec quelle satisfaction, brodant sur le thème, ne montre-t-il pas Jean Servien troublé et comme perverti par cette étrange confusion du sacré et du profane.

« Tout ce qui, dans la religion, donne à l'amour l'attrait de la chose défendue prenait pour lui un intérêt puissant. Athée, il aimait le Dieu de Madeleine et goûtait la religion qui a donné aux amants une volupté de plus, la volupté de se perdre. » (*Les Désirs de Jean Servien*, p. 180.)

Et c'est parce que Thaïs reconnaît dans les

formules de la mystique chrétienne les accents et les images de l'amour terrestre, qu'elle se laisse gagner par Paphnuce, — dans le même moment où l'ascète, dupe de lui-même, utilise ce langage ambigu pour déclarer à Thaïs ses sentiments cachés.

« Je t'aime, ô Thaïs. Je t'aime plus que ma vie et plus que moi-même... Je t'aime, non point à l'exemple de ces hommes qui, tout enflammés du désir de la chair, viennent à toi comme des loups dévorants ou des taureaux furieux... Moi, je t'aime en Esprit et en Vérité, je t'aime en Dieu et pour les siècles des siècles; ce que j'ai pour toi dans mon sein se nomme ardeur véritable et divine charité. Je te promets mieux qu'ivresse fleurie et que songe d'une nuit brève. Je te promets de saintes agapes et des noces célestes. La félicité que je t'apporte ne finira jamais ; elle est inouïe; elle est ineffable et telle que, si les heureux de ce monde en pouvaient seulement entrevoir une ombre, ils mourraient aussitôt d'étonnement. » (*Thaïs*, p. 139-141.)

Quel argument pour Jérôme Coignard et Choulette, s'ils y avaient pensé dans leur apologie des courtisanes... Quel argument pour prouver que celles-ci, employant plus fréquemment que les honnêtes femmes le jargon de l'amour, sont plus proches de Dieu et plus assurées de la pénitence finale!

Anatole France s'en est-il tenu — mêlant le persiflage à l'acceptation — à ces seules théories archaïques? Non, certes. Lui, à qui rien

de son siècle ne fut étranger, s'est, nous le savons, enquis des doctrines modernes sur la femme. Mais, hormis celle de Léon Blum, sur laquelle nous nous arrêterons en temps voulu, il les a presque toujours écartées d'un coup de plume.

« Les physiologistes, fait-il dire au secrétaire du roi, attribuent à la femme une sensibilité plus exquise que la nôtre : mais ce sont là des généralités transcendantes qui passent par-dessus les têtes et n'embrassent personne. Je ne sais pas si, comme vous semblez le croire, notre société polie est mieux faite pour le bonheur des femmes que pour celui des hommes. » (*Contes merveilleux*, p. 201.)

Distincts de nature et de buts, l'homme et la femme ne se rapprochent donc que pour le plaisir commun de l'amour. A ce moment, l'homme, éduqué par le désir, considère son ennemie et partenaire, non pour ce qu'elle est, mais pour ce qu'elle donne... Et, s'il était sensé, au lieu de poursuivre en elle on ne sait qu'elle illusion de fidélité et de perfection, il ne lui demanderait que ce qui a rapport au plaisir. Ce qui revient à dire que toute femme en vaut une autre, et que l'amoureux qui prétend atteindre l'absolu est un dément qualifié. C'est du moins ce que le marquis de Tédesco — ivrogne, aventurier, mais philosophe — enseigne à son élève Jean Servien pour l'incliner vers les voies de la sagesse.

« Combien il serait préférable que vous eussiez de l'amour pour une simple ouvrière que

vous pourriez séduire en lui offrant pour dix centimes de pommes de terre frites et une place au paradis pour voir un mélodrame. Je crains que vous ne soyez dupe de l'opinion, car une femme n'est pas beaucoup différente d'une autre femme, et c'est l'opinion seule, cette maîtresse du monde, qui donne un grand prix aux unes et un petit aux autres. » (*Les Désirs de Jean Servien*, p. 118.)

Si nous laissons de côté l'ingénieuse revendication égalitaire, ceci revient à dire que la femme n'a guère de valeur par elle-même et que son rôle à l'égard de l'homme est de communiquer des sensations. Elle se présente à lui comme un objet de l'univers, capable d'agir sur ses sens, avec plus de force, mais au même titre que les fleurs, le ciel, les astres..., et destiné, en outre, à lui constituer son matériel d'images et d'idées.

Il est donc à supposer que, pour Anatole France, l'homme est le seul animal pensant ici-bas et que la femme, dont la destinée est dominée par la sienne, lui est avant tout un moyen d'orienter sa vie sensuelle et d'enrichir ses expériences. Et, selon qu'il est plus ou moins conscient du bien qu'il conquiert, il réduit ou multiplie sa jouissance.

Ceci — qui est le point de vue essentiellement masculin : celui de la force — n'a rien de très neuf... Rien, hormis sa présentation qui, subtile, délicate et souriante, ne laisse percer ni bouffissure d'orgueil, ni affirmation de supériorité.

Placé à peu près sur les mêmes positions que Nietzche, mais avec plus d'espace devant soi et la vue d'un ciel plus fluide et nuancé, Anatole France s'est gardé des aphorismes barbares du goût de celui-ci : « L'homme est fait pour la guerre et la femme pour le délassement du guerrier. »

La femme n'étant que relativement à l'homme, peut-on lui concéder l'intelligence? Il semble qu'avec une telle question nous remontions jusqu'à ces époques médiévales où de graves docteurs discutaient pour savoir si la femme avait une âme. Hélas, il faut bien en convenir, pas une seule fois dans toute l'œuvre d'Anatole France le mot intelligence ne se trouve appliqué à la femme. Et, chose plus grave, lui qui s'est si souvent prêté à ses héros n'a jamais jugé bon de faire exprimer, par une bouche féminine, et dans le style qu'il affectionne, certaines de ses idées les plus chères.

Si, pourtant, une fois, et comme par oubli, il a offert sa voix à Vivian Bell, la poétesse anglaise, si charmante et naïve, artiste véritable bien qu'un peu maniérée en ses façons préraphaélites et qui, dans le *Lys rouge*, personnifie Christina Rossetti comme Choulette incarne Verlaine. A l'instant le plus délicat et le plus ému de sa vie, la jeune femme reçoit tout à coup le don de s'exprimer dans la manière francienne. Et elle module à Thérèse Martin ce couplet incomparable :

« J'ai beaucoup lu Rabelais, my love. C'est dans Rabelais et dans Villon que j'ai appris

le français. Ils sont de vieux bons maîtres de langage. Mais, darling, connaissez-vous le *Pantagruel?* Oh, le *Pantagruel* est une belle et noble ville pleine de palais, dans l'aube resplendissante, avant que les balayeurs soient passés. Oh, non, darling, les balayeurs n'ont pas enlevé les ordures, et les filles de service n'ont pas lavé les parvis de marbre. Et j'ai vu que les dames françaises ne lisaient pas le *Pantagruel.* Vous ne le connaissez pas? Non? Oh, ce n'est pas nécessaire. Dans le *Pantagruel,* Panurge demande s'il doit se marier, et il se couvre de ridicule, my love. Eh bien, moi, je suis tout aussi risible que lui, puisque je vous fais la même question. » (*Le Lys rouge,* p. 217.)

Douées d'un esprit menu et fragile, inaptes à créer seules une méthode de penser, les femmes sont vouées aux idées toutes faites, aux préjugés, aux superstitions. Si vigoureux d'intelligence que soit l'homme qui les aborde, elles ne savent jamais profiter de sa présence. Et elles le méprisent justement pour l'usage qu'il fait de cette raison qui l'élève au-dessus du vulgaire. Voyez plutôt Thaïs aux côtés de Nicias; Mme Bergeret, née Pouilly, dans la maison de Lucien Bergeret; Catherine la dentellière ou la mère de Jacques Tournebroche en face de l'abbé Coignard; et Thérèse Martin triomphant de Dechartre.

Thaïs a beau nous charmer par ses dons physiques, nous sommes bien forcés de nous apercevoir qu'elle n'est pas Aspasie et que son esprit, à peine plus développé que celui des

enfants, rase le sol. Crédule et craintive, elle se heurte au sceptique Nicias, « qui la blesse par son doute perpétuel ». Comme tous les simples, elle a besoin d'une foi et cherche un être à qui dédier son âme :

« Elle croyait à la Providence divine, à la toute-puissance des mauvais Esprits, aux sorts, aux conjurations, à la justice éternelle. Elle croyait en Jésus-Christ et en la bonne déesse des Syriens; elle croyait encore que les chiennes aboient quand la sombre Hécate passe dans les carrefours et qu'une femme inspire l'amour en versant un philtre dans une coupe qu'enveloppe la toison sanglante d'une brebis. Elle avait soif d'inconnu; elle appelait des êtres sans nom et vivait dans une perpétuelle attente... » (*Thaïs*, p. 124.)

Un moment vient pourtant où, prise d'inquiétude, elle désire connaître les secrets de la vie et de la mort. Imaginez M. Bergeret, Nicole Langelier ou Coignard dans ce même tourment. Jusqu'où n'iraient-ils pas, assistés par la dialectique et l'érudition, et quel système du monde, cohérent et équilibré, n'ébaucheraient-ils pas pour s'illusionner sainement? Mais hélas, Thaïs n'est qu'une faible femme, à qui la grâce du raisonnement est refusée. Elle essaye bien de lire les philosophes, mais elle ne les comprend pas; et, quoi qu'elle fasse, il lui faut retomber aux puériles explications du mythe chrétien que lui présente un diacre obscur.

C'est par le sentiment, et non par la ré-

flexion, qu'elle arrive à une première confrontation des valeurs et découvre la loi morale. Ayant appris la canonisation de son esclave nubien Ahmès, elle médite ainsi sur ce mystère :

« Il était bon et voici qu'il est grand et qu'il est beau. Comment s'est-il élevé au-dessus des hommes? Quelle est donc cette chose inconnue qui vaut mieux que la richesse et que la volupté? » (*Thaïs*, p. 129-130.)

Avec moins d'élégance, mais tout autant de naïveté, la mère de Jacques Tournebroche règle ses actes sur les superstitions en usage. Et elle va même, par zèle religieux, jusqu'à renchérir sur quelques-unes. C'est ainsi que, le vendredi, elle impose à son chien Miraut une pâtée maigre. Et le bon abbé Coignard, qui ne manque jamais de dépister la sottise, en prend prétexte pour un joli sermon qu'il achève par ces mots :

« Une telle pratique, ma bonne dame, va droit à la plus épouvantable des hérésies. Elle ne tend pas à moins qu'à soutenir que Jésus-Christ est mort pour les chiens comme pour les fils d'Adam. Et rien n'est plus contraire aux Ecritures. » (*La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 79.)

Superstitieuse aussi, et dévote, Mme Bergeret fréquente assidûment l'église et, malgré les atteintes portées à l'honneur conjugal, se croit en conformité avec la morale bourgeoise. Son cerveau épais, incapable d'un mouvement qui l'entraîne au delà des préoccupations maté-

rielles, se refuse à suivre les raisonnements si nuancés, explicites ou paradoxaux de M. Bergeret, qu'elle juge outrageants pour l'ordre établi.

« Je ne te comprends pas, Lucien, dit-elle en s'interposant dans la conversation qu'il poursuit avec M. Roux. Tu ris de ce qui n'est pas risible, et l'on ne sait jamais si tu plaisantes ou si tu es sérieux. Il n'y a pas de conversation possible avec toi. » (*Le Mannequin d'osier*, p. 17.)

Et Thérèse Martin, qui pourtant a l'habitude des entretiens variés et qui se pique de goût, ne parvient pas à s'ajuster à l'intelligence grave et profonde de Dechartre. Dès qu'elle est mise en présence d'œuvres qui dépassent la mesure ordinaire, son esprit tourne court.

« Dechartre, assis sur le canapé auprès de la comtesse Martin, parlait tout bas de Dante avec enthousiasme, comme du plus sculpteur des poètes. Il vint à rappeler à Thérèse la peinture qu'ils avaient vue ensemble, l'avant-veille, à Santa-Maria, sur la porte des Servi, fresque presque effacée, où l'on devinait à peine encore le poète au chaperon ceint de lauriers, Florence et les sept Cercles. C'en était assez pour exalter l'artiste. Mais elle n'avait rien distingué, elle n'avait pas été émue. Et puis, elle en convenait : Dante, trop sombre, ne l'attirait guère. Dechartre en éprouva de la surprise et un peu de mécontentement. Il lui dit tout haut : « Il y a des choses grandes et

« fortes que vous ne sentez pas. » (*Le Lys rouge*, p. 186-187.)

Mais comment les femmes sentiraient-elles l'ampleur des choses, elles qui, mises en présence des plus grands événements de l'histoire, ne voient et ne cherchent qu'elles?

Elodie Blaise, durant les terribles jours de la Terreur, est plus occupée de paraître belle aux yeux du citoyen Evariste Gamelin et d'en prendre possession, que de suivre le déchaînement des passions et des idées révolutionnaires. Pour un peu, elle dirait, avec la même inconscience que Mme Berthemet à l'auteur des *Mémoires d'un Volontaire :*

« Mon ami, en quel temps vivons-nous? M. de Saint-Ange s'éloigne de nous : notre malheur l'importune, et M. Mille craindrait de fréquenter des suspects. Qui l'eut dit, mon ami, qui l'eut dit? Vous souvient-il du jour de la Fédération? Nous étions tous animés de sentiments fraternels, et j'avais une bien belle robe. » (*L'Etui de nacre*, p. 230.)

Tel est leur point de vue dans la politique. Elles y vont comme à une aventure, pour intriguer, séduire ou pousser leurs amants. Mais d'idées, point, et d'idéal, moins encore. Elles croient tout ce qu'on veut et se rallient toujours aux doctrines traditionnelles, qui sauvegardent les privilèges et les simulacres de la respectabilité. Et elles sont menées à leur tour par les hommes qu'elles ont paru conduire. Elles sont menées, sans même voir l'abîme où on les pousse. Là, comme ailleurs, elles ne

comprennent pas. Qu'importe à Mme de Gromance, qui s'obstine à faire un évêque, que son candidat ait ou non les qualités requises. Elle ne fait en la circonstance que se prêter au désir de son jeune ami Gustave Delion, qui, lui-même, cède aux injonctions du petit Bonmont. Et, dans son cerveau étroit, les buts de la galanterie se confondent avec les intérêts de l'Eglise.

« Elle demeurait pensive. Du lit défait au guéridon portant les biscuits et la bouteille de malaga, de la chaise où son pantalon et son corset étaient jetés, jusqu'aux porcelaines désordonnées de la toilette, par toute la chambre, elle promena le regard de ses beaux yeux inintelligents qui se remplirent de rochets et de dentelles, de crosses, de croix pastorales, d'anneaux d'améthyste. » (*L'Anneau d'améthyste*, p. 306.)

Tel est l'esprit, ou plutôt le manque d'esprit des femmes, d'après Anatole France. Et il aggrave encore son jugement en leur prêtant des prétentions et en déclarant, dans son dernier livre qui est une sorte d'ultime confession, que la conversation des femmes du monde ressemble à « un étalage sans fin des feuillets de la *Revue des Deux Mondes* ». (*La Vie en fleur*, p. 332.)

Pourtant il semble, qu'une fois au moins, il ait trouvé chez l'une d'elles cet art de la conversation que les *Mémoires* des dix-septième et dix-huitième siècles nous ont habitués à considérer comme un privilège féminin. Mais, peut

être objectera-t-on que cette exception à la règle n'est due qu'à un mouvement de partialité de la part du maître. Ne s'agit-il pas, en effet, de cette Jeanne Lefuel, dont il s'avoue si éperdument amoureux. A part elle, il semble que les autres l'aient bien déçu :

« D'ordinaire, dans la conversation écrit-il, le sujet importe peu; un petit comme un grand me trouvera bien disposé, mais je veux qu'on le traite à mon goût, qui n'est pas bien relevé : les moindres esprits peuvent le satisfaire; les plus considérables ont chance de le blesser horriblement. Les femmes, pour la plupart, n'y correspondent pas. J'aime très rarement leur conversation, mais quand je l'aime, je l'aime à la folie...

« Une conversation est une suite de croquis. Eh bien, mes goûts en conversation sont les mêmes que mes goûts en dessin. Je demande à un croquis d'être libre, rapide, incisif, mordant, forcé. Je lui demande de passer la mesure, d'outrer la vérité pour la mieux faire sentir. J'en demande autant à une causerie : elle m'est délicieuse quand elle fait passer sous les yeux une suite de pochades. La conversation des femmes du monde ne le fait pas, d'ordinaire. » (*La Vie en fleur*, p. 332.)

Comme on le voit, les exigences d'Anatole France, en matière de saillies et d'éloquence féminines, ne sont pas démesurées. Il n'espère pas voir le ton se hausser jusqu'au point où le portaient Mme de Sévigné et la marquise du Deffand qui, d'un trait hardi, élargissaient

le croquis jusqu'aux dimensions des tableaux de mœurs et de caractères.

Quant à l'esprit lui-même, c'est à dire à cette rencontre provoquée de mots heureux qui font étinceler l'idée, Anatole France, qui sait en être si prodigue, l'a délibérément tari sur les lèvres de ses héroïnes. En effet, leur donner de l'esprit, ne serait-ce pas leur concéder un brevet d'intelligence?

Tout au plus cite-t-il, dans ses glanes du passé, les mots célèbres de quelques-unes de ces marquises athées du dix-huitième siècle qui, à l'heure de la mort, se payaient la satisfaction de dire son fait à Dieu.

C'est ainsi que, l'une d'elles, sollicitée par son curé de se préparer à mourir, lui répond gaillardement : « Cela est-il si nécessaire? Je vois tout le monde y réussir parfaitement du premier coup? » tandis qu'une autre, sentant venir sa fin, dit à un sien ami : « Bonsoir, mon ami, je vais voir si Dieu gagne à être connu. » Enfin, remontant jusqu'au Moyen Age, il nous donne un troisième exemple de la verve féminine, mais cette fois un exemple posthume, ce qui en accentue la saveur. Nous ayant décrit, dans le style édifiant et contenu des écrits hagiographiques, la vie de sainte Scholastica, qui sut maintenir dans son mariage le vœu de chasteté, il termine son récit par cette délicieuse petite scène conjugale :

« Scholastica mourut. Selon la coutume du temps, elle fut portée dans la basilique, en

habit de fête et le visage découvert, au chant des psaumes, et suivie de tout le peuple.

« Agenouillé près d'elle, son époux prononça à haute voix ces paroles :

« — Je te rends grâce, Seigneur Jésus, de ce que tu m'as donné la force de garder intact ton trésor.

« A ces mots, la morte se souleva de son lit funèbre, sourit et murmura doucement :

« — Mon ami, pourquoi dis-tu ce qu'on ne te demande pas?

« Puis elle se rendormit du sommeil éternel. » (*L'Etui de nacre*, p. 86-87.)

A défaut de l'intelligence générale, les héroïnes d'Anatole France ont-elles des idées sur la vie et la nature des choses? En un mot, ont-elles la tête philosophique?

Hélas, il faut bien constater qu'il n'y a pas en elles l'étoffe d'un Bergeret, ni même d'un Sylvestre Bonnard. Elles demeurent fermées aux idées générales et splendidement indifférentes au progrès de l'esprit humain. Guidées par l'instinct et par un sens très sûr de l'adaptation, elles réalisent tant bien que mal leur action personnelle et incoordonnée au sein des choses. Dépourvues de toute curiosité scientifique, elles ignorent les tourments du doute et les inquiétudes de la pensée. Et, ne pouvant porter leurs regards plus loin que les apparences, elles s'en tiennent à la sensation. Or, la sensation n'est qu'un avertissement, le point de départ possible des opérations de l'esprit. Réduite à elle-même, elle ne conduit pas au

delà du monde matériel et de l'acte spontané.

Est-ce à dire que jamais l'une d'elles ne puisse énoncer une de ces menues vérités qui sonnent malgré tout sur le mode philosophique? Non point, car l'esprit de système n'aveugle pas Anatole France. Il se plaît même à prêter parfois quelques hardiesses de tour à ses héroïnes, mais de ces hardiesses qui les mènent plus sûrement à la volupté qu'à la méditation. Entendez plutôt Thérèse Martin réduire à rien l'argument religieux de son amant :

« Mon pauvre ami, nous ne savons que faire de cette vie si courte et vous en voulez une autre qui ne finisse pas? » (*Le Lys rouge*, p.41.) ou conclure sur le peu qu'est la vie :

« Enfant, la vie lui faisait envie et peur. Et maintenant, elle savait que vivre ne vaut pas tant d'inquiétude ni d'espérance, que c'est une chose très ordinaire. » (*Le Lys rouge*, p. 22.)

C'est sommaire, définitif et sans appel, et cela explique la sorte de fatalisme et d'imprévoyance qu'elle apporte dans la recherche de son second amour.

Tel est, en Anatole France, le point de vue de l'observateur, à qui le commerce des femmes a enseigné la méfiance à l'égard de leur esprit. Mais le lettré, nourri de faits et d'images, est bien forcé parfois de déjuger son propre arrêt. Car le passé est là, qui parle haut, et il n'aurait garde de le contredire.

Il fait donc état d'honorer les précieuses qui contribuèrent à façonner notre langue, et

concède à quelques femmes bien douées — mais non sans un peu de réticences — le droit d'écrire.

« Le bel air ne messied pas toujours, et un certain goût de bien dire ne gâte pas une femme. Si Mme de la Fayette est une précieuse (de son temps elle passait pour telle), je ne haïrai point les précieuses... Je veux bien qu'il soit moins naturel, et partant moins gracieux aux femmes de composer un livre que de jouer la comédie, mais une femme qui sait écrire aurait tort de ne point le faire, si cela n'embarrasse pas sa vie... Il est certain que si les femmes n'écrivent pas mieux que les hommes, elles écrivent autrement et laissent traîner sur le papier un peu de leur grâce divine. Pour ma part, je suis bien reconnaissant à Mme de Caylus et à Mme de Staal-Delaunay d'avoir laissé des pattes de mouche immortelles. » (*Le Jardin d'Epicure,* p. 151-152.)

Et songeant à Sophie Germain — mais pourquoi seulement à elle? — il convient que la vocation de la science peut se rencontrer chez les femmes et que, « s'il est peu raisonnable de vouloir instruire toutes les femmes », il ne faut pas interdire à quelques-unes les hautes spéculations de la pensée.

« Je ne partage pas du tout, écrit-il, les mauvais sentiments des vaudevillistes à l'égard des doctoresses. Si une femme a la vocation de la science, de quel droit lui reprocherons-nous d'avoir suivi sa voie? Comment blâmer cette noble et douce et sage Sophie Germain

qui, au soin du ménage et de la famille, préfèra les méditations silencieuses de l'algèbre et de la métaphysique? La science ne peut-elle avoir, comme la religion, ses vierges et ses diaconesses? » (*Le Jardin d'Epicure*, p. 150.)

C'est par ces mots qu'il introduit son chapitre sur l'enseignement féminin. Car Anatole France, rivalisant une fois au moins avec Fénelon, a écrit lui aussi son *Traité de l'Education des Filles*. Œuvre modeste et brève, puisqu'elle tient en six pages, œuvre de bon sens un peu courte, où ne passe ni le grand souffle de Michelet ni les espoirs de Jules Ferry, et qui reprend, sans les agrandir, les arguments périmés du prélat mondain.

Et le voici d'abord qui s'insurge, avec l'accent de la pire rancune, contre « ces programmes iniques que l'orgueil démocratique et le patriotisme bourgeois élèvent comme les Babels de la cuistrerie », et qui déclare que « s'il était naturel et légitime de vouloir instruire les jeunes filles, il est certain qu'on s'y est mal pris ». (*Id.*, p. 153-154.)

D'où vient l'erreur? De cette croyance absurde « qu'un peuple est savant quand tout le monde y sait les mêmes choses, et que les éléments des sciences spéciales sont utiles à tous ». (*Id.*, p. 154.)

Plus que quiconque les filles, dont la destinée n'est point de poursuivre les applications et les théories des sciences, eurent à souffrir, paraît-il, de ces bévues administratives. Et il ne se prive pas de les plaindre.

« On sourit de pitié en songeant à ces pédagogues qui enseignent aux enfants les mots d'une langue que ceux-ci n'entendront et ne parleront jamais. Ils disent, ces barbacoles, qu'ils enseignent ainsi les éléments des sciences et donnent aux filles des clartés de tout. Mais qui ne voit qu'ils leur donnent seulement des ténèbres de tout, et que, pour mettre des idées dans ces jeunes têtes, molles et légères, il faudrait user d'une toute autre méthode? » (*Id.*, p. 155.)

Sans doute, tout n'est pas parfait ni définitif dans les programmes officiels et l'avenir, certes, y fera des retouches heureuses. Mais, quoi qu'en dise France, il s'y trouve des trésors accumulés que le maître, tel le magicien des contes, peut changer en pierres brutes ou en joyaux vivants. C'est lui seul, et non les matériaux qu'on lui impose, qui réalise cet idéal proposé par Anatole France, lorsqu'il écrit :

« Je voudrais que l'enseignement que l'on donne aux filles fut surtout une discrète et douce sollicitation. » (*Id.*, p. 156.)

Mais c'est ailleurs qu'Anatole France a tracé le plan de sa méthode d'instruction, dans ce *Sylvestre Bonnard* qui est, de tous ses livres, le seul où l'émotion l'emporte sur l'esprit. Livre sensible et délicat, revêtu d'une forme légère et diaphane, à travers laquelle on aperçoit les âmes.

Porte-parole de l'auteur, Sylvestre Bonnard expose ainsi son système qui, on en jugera, est frappé au même coin que celui de Fénelon :

« On n'apprend qu'en s'amusant, dit-il. L'art d'enseigner n'est que l'art d'éveiller la curiosité des jeunes âmes pour la satisfaire ensuite, et la curiosité n'est vive et saine que dans les esprit heureux. Les connaissances qu'on entonne de force dans les intelligences les bouchent et les étouffent. Pour digérer le savoir, il faut l'avoir avalé avec appétit. Je connais Jeanne. Si cette enfant m'était confiée, je ferais d'elle, non pas une savante, car je lui veux du bien, mais une enfant brillante d'intelligence et de vie en laquelle les belles choses de la nature et de l'art se reflèteraient avec un doux éclat. Je la ferais vivre en sympathie avec les beaux paysages, avec les scènes idéales de la poésie et de l'histoire, avec la musique noblement émue. Je lui rendrais aimable tout ce que je voudrais lui faire aimer. » (*Le Crime de Sylvestre Bonnard.*)

Poussons plus loin notre enquête sur les héroïnes d'Anatole France. A défaut du jugement, ont-elles de l'imagination? Le Maître leur a-t-il concédé cette faculté, la plus riche de toutes, celle qui amasse et prépare les matériaux dont se servira l'esprit créateur, celle qui est à la base du langage et de la pensée?

Analole France a trop de logique pour se démentir lui-même et pour accorder aux femmes, à qui il refuse l'intelligence, un don qui conditionne justement cette intelligence.

Mais, trop habile et délicat pour prononcer ouvertement un arrêt de cette rigueur, il s'est contenté de l'insinuer en nous montrant à

l'œuvre la pauvreté d'évocation des femmes et en nous glissant, à propos de tout autre chose, de souvenirs ou de sentiments, ses réflexions.

Parle-t-il de la jalousie? Suivez avec quelle adresse il décoche aux femmes sa flèche mortelle et les prive à jamais du don d'imaginer.

« Au vrai jaloux, tout porte ombrage, tout est sujet d'inquiétude...

« La femme n'a pas cette imagination. Le plus souvent, ce qu'on prend chez elle pour de la jalousie, c'est la rivalité. Mais, quant à cette torture des sens, à cette hantise des apparitions odieuses, à cette fureur imbécile et lamentable, à cette rage physique, elle ne la connaît point ou ne la connaît guère. Son sentiment, dans ce cas, est moins précis que le nôtre. Une sorte d'imagination n'est pas très développée en elle, même dans l'amour et dans l'amour sensuel; l'imagination plastique, l'imagination des figures. Un grand vague enveloppe ses impressions... Voyez l'Hermione de Racine. Elle a peu d'imagination; elle ne fait point de ses tourments un poème plein d'images cruelles. Elle ne rêve pas; et qu'est-ce que la jalousie sans le rêve? » (*Le Jardin d'Epicure*, p. 26 à 30.)

Est-ce à dire qu'Anatole France ne se soit jamais laissé entraîner hors des limites de sa théorie? Car un esprit aussi divers et fantaisiste ne parvient pas, ainsi que le sectaire, à s'enfermer dans ses principes comme en une coque isolante. Malgré lui, et parce qu'il suit avec intérêt les mouvements capricieux de ses

héroïnes, il lui arrive de leur prêter des besoins imaginatifs...

C'est Thérèse Martin, cette désœuvrée, qui se jette à travers la ville pour y cueillir des images et qui, pillant les boutiques d'antiquaires, répond à Le Ménil lui demandant ce qui peut bien l'intéresser dans ces saletés :

« Tout. Je songe à la pauvre mariée dont la couronne est là sous un globe. Le dîner de noces se fit à la porte Maillot. Il y avait un garde républicain dans le cortège. Il y en a dans presque toutes les noces qu'on voit au bois, le samedi. Ils ne vous émeuvent pas, mon ami, tous ces pauvres êtres ridicules et misérables qui entrent à leur tour dans la grandeur du passé? » (*Le Lys rouge,* p. 33.)

C'est elle aussi qui, pour éprouver des sensations inconnues — donc pour fixer en elle des images — cherche, pendant un instant, à se rendre semblable aux petites ouvrières des faubourgs, et achète deux sous de pommes de terre frites dans un cornet de papier jaune.

Mais ce sont là des lueurs fugitives, qui ne composeront jamais un faisceau de lumière. Thérèse Martin n'a pas de suite dans les images; elle ne sait ni les classer, ni les utiliser. Son esprit travaille à l'opposé de celui d'Anatole France qui, possesseur du plus riche matériel d'images qu'un homme ait acquis à notre époque, s'en sert pour composer un système d'ensemble sur l'univers et sur l'homme.

Et c'est aussi Thaïs qui, par l'entremise de Paphnuce, naît soudain à la vie imaginative.

Pour la mener au cloître, le moine, avec adresse, a fait miroiter devant elle des images séduisantes et stimulé son goût visionnaire. Le tableau des délices célestes, qu'il a esquissé à la fin du Banquet, a même servi d'excitant décisif. Désormais Thaïs, détachée du passé, recompose avec des éléments nouveaux son langage et sa pensée. Elle se saisit de tout ce que Paphnuce lui présente, durant les heures brèves de son initiation à un rêve mystique.

On peut suivre, dans les deux scènes alternantes de son départ et sa mort, ce travail des images sur son esprit fasciné. Les mêmes visions et les mêmes mots, qui l'ont aidée au cours du voyage, viennent l'assister à l'heure de la mort. Le miracle de sa vision béatifique s'explique donc par un transport de l'imagination. Qu'on en juge plutôt :

« Vers le soir, ayant rencontré un canal ombragé de beaux arbres, il (Paphnuce) attacha l'âne au tronc d'un dattier et, s'asseyant sur une pierre moussue, il rompit avec Thaïs un pain qu'ils mangèrent assaisonné de sel et d'hysope. Ils buvaient l'eau fraîche dans le creux de leur main et s'entretenaient de choses éternelles. Paphnuce disait : « Vois, c'est le soir, « ô ma sœur, les ombres bleues de la nuit cou- « vrent les collines. Mais bientôt tu verras bril- « ler dans l'aurore les tabernacles de la vie; « bientôt tu verras s'allumer les roses de l'éter- « nel matin. » (*Thaïs*, p. 247.)

Et maintenant, écoutez Thaïs sur son lit de mort :

« Elle souleva la tête; un souffle léger sortit de ses lèvres blanches :

— C'est toi, mon père?.. Te souvient-il de l'eau de la fontaine et des dattes que nous avons cueillies?... Ce jour-là, mon père, je suis née à l'amour... à la vie.

« Elle se tut et laissa retomber sa tête.

« La mort était sur elle et la sueur de l'agonie couronnait son front...

« Tout à coup, Thaïs se dressa sur son lit. ses yeux de violette s'ouvrirent tout grands; et, les regards envolés, les bras tendus vers les collines lointaines, elle dit d'une voix limpide et fraîche :

« — Les voilà les roses de l'éternel matin. » (*Thaïs*, p. 347.)

Les caprices de Thérèse Martin, les visions de Thaïs, telles sont les rares échappées qui, dans l'œuvre d'Anatole France, permettent de croire que les femmes ne sont pas à tout jamais privées d'imagination... Mais ce sont là de bien faibles témoignages, qui ne prévalent pas contre les innombrables faits portés à leur charge.

Anatole France a même confirmé sa théorie à l'aide d'un exemple magistral, où, pour mieux faire ressortir l'infériorité imaginative des femmes, il affronte deux esprits : l'un féminin, l'autre masculin, qui ont à rétablir le même groupe d'images et à se prononcer sur leurs communs souvenirs.

On se souvient de cette scène — une des plus fines et des plus étincelantes de la littérature

contemporaine — où M. Bergeret et sa sœur Zoé visitent l'appartement de leur enfance. Tout se passe en évocations et en rappels d'images. Mais le tour de force est d'avoir construit la scène sur deux plans psychologiques, afin de distinguer entre les façons de penser et de sentir des personnages. Ils vont, chacun suivant sa logique et suivant les invites de l'évocation, sans jamais se rencontrer ni s'atteindre. Car leurs points de vision sont aux antipodes.

Tandis que Zoé Bergeret constate la présence d'objets anciennement familiers, M. Bergeret précise les détails par quoi ils ont changé. Et, pour mieux assurer ses souvenirs, il s'aide des acquis délicats de l'érudition :

« Voilà le poêle de faïence dans sa niche (dit Mlle Bergeret).

« — Tu crois?

« — On a changé le tuyau.

« — Oui, Zoé. Le nôtre était surmonté d'une tête de Jupiter Trophonius. C'était, en ces temps lointains, la coutume des fumistes de la cour du Dragon d'orner d'un Jupiter Trophonius les tuyaux de faïence.

« — Es-tu sûr?

« — Comment, tu ne te rappelles pas cette tête ceinte d'un diadème et portant une barbe en pointe?

« — Non.

« — Après tout, ce n'est pas surprenant. Tu as toujours été indifférente aux formes des

choses. Tu ne regardes rien. » (*Monsieur Bergeret à Paris*, p. 45.)

Mais — et c'est ici qu'intervient l'analyse nuancée d'Anatole France — Mlle Bergeret, qui n'accepte pas ce jugement défavorable, fixe elle-même le domaine des choses où s'exerce sa clairvoyance, et indique, pour s'en prévaloir, ce qui la sépare à jamais du monde imagé de son frère.

« J'observe mieux que toi, mon pauvre Lucien. C'est toi qui ne vois rien. L'autre jour, quand Pauline avait ondulé ses cheveux, tu ne t'en es même pas aperçu... Sans moi... » (*Id.*, p. 46.)

Ainsi, ayant acquis les mêmes souvenirs et reçu de la vie les mêmes sollicitations, ils se sont séparés dans leur choix. Ils vivent dans les deux univers distincts de la pensée : le pratique et le spéculatif, qui ne coïncident par aucun point. Ils sont quasiment des étrangers l'un pour l'autre.

Leur esprit va de même — c'est-à-dire dans deux sens — pour tracer les portraits des gens du passé qu'ils connurent et de leurs parents, dont les formes disparues semblent hanter ces lieux familiers.

De tous, M. Bergeret trace des croquis exacts, note des traits de caractère qui mettent autour des plus humbles une atmosphère vivante. Zoé Bergeret, elle, ne les évoque que pour rappeler un détail infime, qui accuse en elle les petitesses féminines. Ainsi de Mlle Verpie, la couturière, dont elle redit la réponse d'indi-

gnation vertueuse à un passant. De ce mot insignifiant, dont il s'empare, M. Bergeret se sert aussitôt pour élargir le récit et l'élever jusqu'à une conclusion philosophique.

Et de même pour l'octogénaire Mlle Lalouette, par qui M. Bergeret avoue, en multipliant les notations précises, avoir touché au règne de Louis XVI, et dont Zoé, en vraie femme qu'elle est, n'exhume que ce trait réaliste :

« Oui, elle nous a montré des dentelles qui avaient appartenu à Marie-Antoinette. »

De même encore pour M. Grille, que M. Bergeret situe dans l'empyrée intellectuel par ces mots délicieux :

« Il sentait avec délicatesse la poésie des lyriques grecs. Il touchait d'une main légère et sûre au texte fatigué de Théocrite. »

et que Zoé Bergeret ramène nettement sur le plan matériel, en disant :

« — Il nous donnait des berlingots. » (*Id.*, p. 59.)

Tandis que, dans sa mère, la fille n'a vu que le côté fourmi, les manies domestiques, les défaillances du goût, le fils, plus sensible et plus apte à saisir l'élément de poésie qui se cache en tout, a distingué ce qui l'élevait jusqu'à la beauté discrète des ménagères de Chardin. Et il l'ennoblit en l'évoquant dans ses attitudes familières.

« Oui, elle était d'aiguille. Mais ce qu'elle avait de charmant, c'est qu'avant de se mettre à coudre dans la salle à manger elle disposait

près d'elle, au bord de la table, sous le plus clair rayon du jour, une botte de giroflées, dans un pot de grès, ou des marguerites, ou des fruits avec des feuilles, sur un plat. Elle disait que des pommes d'api étaient aussi jolies à voir que des roses. Je n'ai vu personne goûter aussi bien qu'elle la beauté d'une pêche ou d'une grappe de raisin... Et avec quelle conviction elle me disait : « Vois, Lucien, y a-t-il rien de plus admirable que cette plume tombée de l'aile d'un pigeon? » Je ne crois pas qu'on ait jamais aimé la nature avec plus de candeur et de simplicité. »

« — Pauvre maman, soupira Zoé. Et avec cela, elle avait un goût terrible en toilette. » (*Id.*, p. 48-49.)

Toute aussi vivante, et dans le même ton d'exquise mélancolie, est l'évocation que M. Bergeret fait de son père. Et c'est avec le même réalisme impitoyable que sa sœur coupe court à ses divagations pieuses.

« C'est donc là, qu'assis dans son vieux fauteuil rouge, sa chatte Zobéide à ses pieds sur un vieux coussin, il travaillait, notre père. C'est de là qu'il nous regardait avec ce sourire si lent qu'il a gardé dans la maladie jusqu'à sa sa dernière heure. Je l'ai vu sourire doucement à la mort, comme il avait souri à la vie.

« — Je t'assure que tu te trompes, Lucien. Notre père ne s'est pas vu mourir. » (*Id.*, p. 50-51.)

Anatole France a-t-il eu tort ou raison de priver ainsi les femmes de toute imagination?

Sans entrer dans l'analyse des faits, ni leur chercher des réfutations aisées, nous rappellerons seulement qu'un exemple — et le plus impressionnant qu'on puisse produire — se lève contre lui : l'exemple de sa mère.

Comme Gœthe le fit pour la sienne, la fantaisiste Mme Aïa, dont il nous dit, dans les *Xénies :* « Je tiens de ma petite mère l'enjouement et le goût de conter », Anatole France a tracé de Mme Nozière un portrait délicat où figure, comme un don des fées, le pouvoir d'imaginer.

« Elle ne savait pas qu'elle avait une espèce d'imagination rare et charmante, qui ne s'exprimait pas par des phrases. Maman était une dame ménagère tout occupée de soins domestiques. Elle avait une imagination qui animait et colorait son humble ménage. Elle avait le don de faire vivre et parler le poêle et la marmite, le couteau et la fourchette, le torchon et le fer à repasser; elle était au-dedans d'elle-même un fabuliste ingénu. » (*Pierre Nozière*, p. 45.)

Et, de fait, les histoires qu'il cite comme lui ayant été contées jadis par sa mère sont d'une qualité d'invention et d'une grâce savante — la discrétion poétique s'y confondant avec le réalisme imagé — qui dépassent la naïve fraîcheur que lui-même a mise dans ses récits pour *les Garçons et les Filles*. Entre celles-là et ceux-ci la parenté d'inspiration et de forme est telle qu'il faut bien convenir que, dans le royaume de l'imagination au moins, la mère

et le fils — donc la femme et l'homme — se sont trouvés à égalité.

Qu'est-ce donc qui constitue la nature des femmes si, chez elles, l'intelligence est courte et l'imagination défaillante? C'est leur aptitude à recevoir et à restituer des impressions directes, et ce don de spontanéité qui, les plaçant plus près de l'instinct, les fait vivre presque uniquement dans le monde de la sensation.

De là leur mobilité, leur agitation, leur goût excessif pour le plaisir et la douleur, la soudaineté de leurs réactions, leurs élans suivis de reculs, leurs folies et leurs emportements. Tout en elles est tourné vers soi : les regards, qui les portent à la coquetterie et à la vanité; la parole, qui les induit à la médisance; le jeu des muscles, qui les entraîne aux inconséquences de l'amour... Dominées par les réflexes, elles rient, pleurent, caquettent et rivalisent sans se soucier d'autrui, ni de la destinée du monde.

Regardez-les à l'œuvre. La vanité les meut; la vanité qui leur fait préférer une renommée ignominieuse à la décente obscurité.

« En considération de leur beauté, nous dit Anatole France, l'Eglise fit d'Aspasie, de Laïs et de Cléopâtre des démons, des dames de l'enfer. Quelle gloire! Une sainte même n'y serait pas insensible. La femme la plus modeste et la plus austère, qui ne veut ôter le repos à aucun homme, voudrait l'ôter à tous les hommes. Son orgueil s'accommode des précautions que l'Eglise prend contre elle. Quand le

pauvre Saint Antoine lui crie : « Va-t-en. bête », cet effroi la flatte. Elle est ravie d'être plus dangereuse qu'elle ne l'eût soupçonné. » (*Le Jardin d'Epicure*, p. 10.)

Passe encore pour Aspasie, Laïs et Cléopâtre, dira-t-on. Mais les autres? Sont-elles à ce point tourmentées par le désir de plaire ou par le souvenir d'avoir plu? Vous en doutez? Alors, écoutez ce dialogue édifiant mené entre Jérôme Coignard et Mme Tournebroche.

« Madame, j'avais vu, du premier coup d'œil, que vous étiez une honnête femme, repartit l'abbé, car j'ai ressenti près de vous une quiétude qui tenait plus du ciel que de la terre.

« Ma mère, qui était simple, mais point sotte, entendit fort bien ce qu'il voulait dire et lui répliqua que, s'il l'avait connue vingt ans en deçà, il l'aurait trouvée tout autre qu'elle n'était devenue dans cette rôtisserie, où sa bonne mine s'en était allée au feu des broches et à la fumée des écuelles. Et comme elle était piquée, elle conta que le boulanger d'Auneau la trouvait assez à son goût pour lui offrir des gâteaux chaque fois qu'elle passait devant son four. » (*La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 41-42.)

Quant à leur méchanceté, elle est presque un effet de la nature. « Elle riait, dira de Félicie Nanteuil Anatole France, elle riait parce que, étant femme, elle avait du penchant à rire des laideurs et des misères physiques. »

Et c'est aussi par malignité, en même temps que pour mieux faire ressortir leur beauté,

qu'elles se plaisent si fort à insister sur les désavantages de leurs rivales.

« Je ne me serre jamais, dit la même Félicie en se regardant avec complaisance dans la glace. Avec la taille que j'ai, ce serait vraiment bête de ma part. C'est bon pour Fagette, qui n'a ni épaules, ni hanches. Elle est toute droite. » (*Une histoire comique*, p. 3.)

Mue par le même sentiment, Mme de Gromance ne dissimule pas son triomphe à Mme de Bonmont.

« Il est question, pour cet hiver, de robes à la bonne femme, dit Mme de Gromance, qui regarda la baronne avec satisfaction en se la représentant alourdie par une jupe bouffante. » (*M. Bergeret à Paris*, p. 133.)

Mais cet art de la médisance, si loin que l'aient poussé les mondaines et les bourgeoises — et le salon de Thérèse Martin et les ragots de province autour de Mme Bergeret en fournissent de bons spécimens — n'atteint sa perfection que dans les couvents de femmes.

C'est du moins le sens que Jacques Tournebroche donne à ce conte allégorique, où il nous dépeint Satan malade, demandant pour remède un pâté de langues. Après avoir refusé celui des femmes de la ville et celui des femmes du commun, il explique :

« Pour avoir un bon pâté de langues, il faut l'aller chercher dans un couvent de femmes. Il n'y a que les vieilles religieuses qui sachent y mettre tous les ingrédients nécessaires : belles épices de rancunes, thym de médisances,

fenouil d'insinuations, laurier de calomnies. » (*Les Contes de Jacques Tournebroche.*)

D'ailleurs, quoi de plus instable et fragile que ces êtres soumis à la vie nerveuse, sur qui ne s'exerce jamais le contrôle de la raison. Un rien, et tout le jeu de leur organisme est faussé; un rien et, sans qu'elles s'en défendent, la crainte, le désir, l'idée fixe, envahissent tout le champ de leur conscience. Un rien, et leurs nerfs, soumis à des pressions trop fortes, se détraquent. Devenues la proie de l'hystérie, elles sombrent dans l'angoisse, les hallucinations, le suicide.

Anatole France s'est complu dans l'analyse de ces déformations morbides. C'est Thaïs qui, sentant venir les approches de la maturité, s'effraye de sa fin plus certaine.

« Elle craignait la mort et la voyait partout. Quand elle cédait à la volupté, il lui semblait tout à coup qu'un doigt glacé touchait son épaule nue et, toute pâle, elle criait d'épouvante dans les bras qui la pressaient. » (*Thaïs*, p. 125.)

C'est Mirande qui, fanatisée par le jeune Sulpice — un Raspoutine avant la lettre — accepte, pour lui plaire et pour obtenir son salut, d'imiter les bêtes, qu'il lui affirme être plus près de Dieu. (*Contes Merveilleux*, p. 116.)

C'est Félicie Nanteuil, qui se plaint d'éprouver des « étouffements, des vertiges, des angoisses, et de voir apparaître la nuit un chat sous les meubles » (*Histoire Comique*, p. 2.),

et dont l'état s'aggrave après le suicide de son amant rebuté, l'acteur Chevalier.

Dès lors, elle vit dans une sorte d'état somnambulique où, par chacun de ses actes, elle tente d'écarter ce mort qui revient la tourmenter. Pour l'apaiser, elle s'en va prier sur sa tombe, au cimetière, et elle se refuse à celui qu'elle aime. Elle brûle ses photographies dont elle redoute l'influence occulte... Enfin, elle se croit délivrée. De nouveau, elle va céder à l'amour. Mais, au moment décisif, la vision obsédante s'interpose entre elle et son amant. Et c'est la grande crise d'hystérie :

« Ses yeux grands ouverts roulèrent tout blancs. Son corps se tendit en arc et, quand il eut repris sa souplesse, elle tomba comme morte. » (*Id.*, p. 323.)

Chez Hélène Fellaire, mêmes prédispositions nerveuses et même atteinte de l'idée fixe. Se croyant en partie responsable, par son silence, de la mort de son mari, elle entre, elle aussi, dans cet état de demi-conscience qui lui enlève, comme à Félicie Nanteuil, la maîtrise sur ses nerfs. Ses fiançailles avec René Longuemare, le seul homme qu'elle ait jamais aimé, ne font qu'accroître sa surexcitation.

« A partir de ce jour, les remords et les terreurs d'Hélène augmentèrent constamment, sans cause extérieure, par le seul travail de son cerveau blessé. Ses visions devinrent plus fréquentes et plus précises. Elle avait besoin de réflexion pour les distinguer de la réalité. » (*Jocaste.*)

Avertie qu'une perquisition est faite au domicile de sa concierge et qu'on va l'interroger, elle est saisie par la folie de la peur. « Tout ce qu'elle avait lu du supplice de Marie-Antoinette lui revenait à la mémoire. Elle sentait sur la nuque le froid des ciseaux du bourreau... Les frôlements de son peignoir la faisaient s'évanouir à demi. »

Il suffit que, dans cet état, elle entende son jeune neveu traduire du grec le récit de la mort de Jocaste, pour que l'idée et les circonstances de cette mort lui dictent aussitôt sa conduite. Comme la reine infortunée, et comme elle suggestionnée par la terreur, elle se pend avec une cravate, au portemanteau de la salle de bains.

A côté de ces malades, qu'il faut plaindre, il y a les simulatrices qui, à demi conscientes, se jouent de la crédulité publique. Celles-là, en qui s'exagèrent les tares de la nature féminine, sont pour l'observateur un précieux objet d'étude. Mlle Deniseau, la prophétesse de carrefour, qui se dit inspirée par sainte Radegonde, et la petite Honorine, à qui se manifeste Notre-Dame-des-Belles-Feuilles, lui donnent la clef des supercheries employées de tous temps, par d'habiles détraquées ou de petites paysannes rusées, pour illusionner les simples.

Ainsi, bien avant Freud et sans autre secours que l'observation personnelle, Anatole France a fixé l'action occulte de ces « refoulements » qui, envahissant tout à coup le champ de la conscience, commandent les ges-

tes, et indiqué d'une main sûre le long et persistant sillage que le « libido » trace sur l'onde agitée des pensées humaines.

Telle qu'elle est, avec un petit cerveau et de grands moyens de parvenir, la femme a-t-elle en ce monde une action bien définie?

Mais voyons d'abord le rôle que la nature lui assigne, et non celui qu'elle se donne. Son rôle, si l'on en croit les fins utilitaires que poursuit par elle le Génie de l'Espèce, est d'inspirer le désir. Sa beauté — et non l'intelligence et la vertu, qui n'ont que faire ici — est l'appât présenté à l'homme et auquel il se laisse prendre.

De ce point de vue, Mme des Aubels représente la femme parfaite; aussi Anatole France la loue-t-il pour son entière adaptation aux lois naturelles :

« Gilberte, dit-il, avait été modelée par le Génie de l'Espèce, et nul autre Génie ne s'était associé à cet ouvrage. Aussi tout en elle inspirait le désir et rien, dans sa forme et dans son essence, ne ramenait l'esprit à d'autres sentiments. » (*La Révolte des Anges*, p. 67.)

On n'est pas plus explicite...

Aimer la nature et se soumettre à ses lois devient alors la marque d'un esprit philosophique. Et, à l'inverse, le moine Paphnuce qui, déformé par la fausse doctrine du sacrifice, nie l'instinct et ses buts excellents, mérite d'être confondu pour sa sottise, son ignorance et sa perversion.

Il n'est point d'œuvre d'Anatole France où

cette pensée ne vienne s'enchâsser comme un joyau spirituel ou n'accompagne, à la façon d'un leit-motiv, les scènes les plus audacieuses de passion et de libertinage. Sous une forme renouvelée par l'intelligence aiguë de M. Bergeret — qui transporte dans le domaine social ces fins obscures et systématiques de la Nature — elle préside aux réflexions et au discours que se tient ce lettré délicat, lorsqu'il aperçoit Mme de Gromance dans toute sa grâce épanouie.

« Ce matin du premier jour de l'an, dès qu'il la vit, sous le porche de Saint-Exupère, relevant d'une main sa jupe de manière à marquer la molle flexion du genou, et tenant de l'autre son grand missel relié en maroquin rouge, il lui fit une petite oraison mentale pour la remercier d'être le fin plaisir et la fable charmante de toute la ville. Et il mit cette idée dans son sourire, en la voyant. » (*Le Mannequin d'osier*, p. 89.)

Ce sourire, mal interprété, ayant provoqué de la part de Mme de Gromance un regard hautain à l'adresse de « l'humaniste obscur et pauvre », M. Bergeret en prend prétexte pour reviser sa théorie :

« Je connais trop tard, songe-t-il, l'impertinence de mon sourire, qui lui disait : « Vous êtes un plaisir public. » Cette délicieuse créature n'est pas un philosophe affranchi des préjugés vulgaires. Elle ne pouvait me comprendre; elle ne pouvait savoir que je tiens sa beauté pour une des plus grandes vertus du

monde et l'usage qu'elle en fait pour une magistrature très auguste. » (*Id.*, p. 90.)

Lorsqu'on admire ainsi la beauté féminine — toutes les héroïnes d'Anatole France sont belles — et qu'on la tient pour la seule supériorité, on a vite fait de répartir les femmes en deux groupes distincts : celles qui sont nées pour inspirer le désir, et les autres.

Il va de soi qu'au regard de l'artiste et du philosophe, les premières comptent seules. Et de ceci nous avons le témoignage irréfutable d'Anatole France. A l'âge où l'on commence à danser, dit-il :

« J'aimais éperdument celles qui étaient belles, j'entends celles qui faisaient figure de femmes, et le trouble qu'elles me donnaient m'ôtait près d'elles toute faculté, en sorte que je n'étais en communication qu'avec les laides qui me faisaient horreur, car j'estimais que le plus grand péché d'une femme est de n'être pas belle. » (*La Vie en fleur*, p. 238.)

Pour ce qui est des belles, tout leur est permis. Qu'importe leur rang social, leur caractère ou leur degré d'intelligence. Leur destin est de fixer l'attention des hommes et d'agir sur leur vie comme un ferment de trouble ou de plaisir.

De Thaïs, l'incomparable et mercenaire courtisane, à Mme de Gromance, dont la silhouette, entrevue par les rues tristes d'une ville de province, trouble si fort le sage M. Bergeret, en passant par la Juive Jahel — libertine et intéressée — et Catherine la dentel-

lière, qui débute par les menus divertissements avec les polissons du quartier, il n'y a pas de différence. Devant elles, le regard trouve mêmes raisons de se délecter et l'esprit s'enchante de semblable façon.

C'est Jacques Tournebroche qui, catéchisé par M. d'Astarac, ne perd pas la mémoire des attraits de la jolie dentellière :

« Il me restait de ce long entretien, dit-il, le sentiment confus d'un rêve; l'idée de Catherine m'était plus sensible. En dépit des sublimités que je venais d'entendre, j'avais grande envie de la voir. Les idées du philosophe ne m'étaient point assez entrées dans le sens pour que j'imaginasse rien de dégoûtant à cette jolie fille... » (*La Rôtisserie de la reine Pédauque*, p. 150.)

Et semblablement, M. Bergeret, qui n'escompte même pas les miettes du festin, se réjouit des mœurs faciles de Mme de Gromance, dont la beauté et les artifices satisfont ses rêves d'helléniste délicat.

« En sortant de chez le doyen, M. Bergeret rencontra Mme de Gromance qui revenait de la messe. Il en eut du plaisir, estimant que la vue d'une jolie femme est une bonne fortune pour un honnête homme. Mme de Gromance lui paraissaît la plus désirable des femmes. Il lui savait gré de s'habiller avec cet art savant et discret qu'elle possédait seule dans la ville, et de montrer dans son allure une taille souple et des reins agiles, images d'une réalité non permise à l'humaniste obscur et pau-

vre, mais dont il pouvait au moins illustrer à propos un vers d'Homère, d'Ovide ou de Martial. Il lui était reconnaissant d'être aimable et de laisser traîner après elle un parfum d'amour. » (*Le Mannequin d'osier*, p. 87-88.)

Si grande est la puissance de la beauté que le christianisme, conquis à son insu et subjugué par elle, en a fait la justification des entraînements de la chair. Du moins Jérôme Coignard, en veine d'hérésie, essaye-t-il de le démontrer à Catherine. Et, brodant sur ce nouveau sophisme, établi pour les besoins de sa cause : le déterminisme du péché, il argumente sur les valeurs respectives de la faute perpétrée avec une femme laide et du péché commis avec une jolie fille.

Cette page, une des mieux venues d'Anatole France, constitue un chef-d'œuvre de satire dialectique et de parodie raisonnante :

« En cette nuit d'été, tandis que les moucherons dansaient autour de la lanterne du *Petit Bacchus*, M. l'abbé Coignard prenait le frais sous le porche de Saint-Benoît-le-Bétourné. Il y méditait à sa coutume, lorsque Catherine vint s'asseoir à côté de lui sur le banc de pierre. Mon bon maître était enclin à louer Dieu dans ses œuvres. Il prit plaisir à contempler cette belle fille et, comme il avait l'esprit riant et orné, il lui tint des propos agréables. Il la loua d'avoir de l'esprit non seulement sur la langue, mais encore à la gorge et dans le reste de sa personne, et de sourire avec ses lèvres et ses joues, moins encore qu'avec tou-

tes les fossettes et tous les jolis plis de sa chair, en sorte qu'on souffrait impatiemment les voiles qui empêchaient qu'on la vît sourire tout entière.

« — Puisque enfin, disait-il, il faut pécher sur cette terre, et que nul ne peut, sans superbe, se croire infaillible, c'est avec vous, mademoiselle, que je voudrais que la grâce divine me fît défaut de préférence, si toutefois tel pouvait être votre bon plaisir. J'y rencontrerais deux avantages précieux, à savoir : premièrement, de pécher avec une joie rare et des délices singulières; deuxièmement, de trouver ensuite une excuse dans la puissance de vos charmes, car il est sans doute écrit au livre du Jugement que vos attraits sont irrésistibles. Cela doit être considéré. L'on voit des imprudents qui forniquent avec des femmes laides et mal faites. Ces malheureux, en travaillant de la sorte, risquent fort de perdre leur âme; car ils pèchent pour pécher, et leur faute laborieuse est pleine de malice. Tandis qu'une si belle peau que la vôtre, Catherine, est une excuse aux yeux de l'Eternel. Vos charmes allègent merveilleusement la faute, qui devient pardonnable, étant involontaire. » (*Les Opinions de Jérôme Coignard*, p. 44-46.)

Comme on le voit, Jérôme Coignard était digne, à ses heures, d'appartenir à l'ordre des Jésuites.

Mais si la beauté de la femme procure à l'homme « des joies rares et des délices singulières », elle lui réserve aussi d'inexpiables

tourments. Car elle a pour effet de composer une image qui s'imprime sur l'esprit de façon indélébile et qui s'y anime de sa propre force.

Voyez Paphnuce. Retiré au désert, il a conquis le calme charnel; il s'achemine doucement vers la mort et vers le salut. Mais voici que, tout à coup, une image se lève dans sa mémoire atténuée, et que le souvenir aigu, persistant, obsesseur de la beauté de Thaïs s'installe en lui. C'en est fait de son repos. L'image triomphe de tous ses exorcismes; et bientôt il ne la chasse que pour mieux la retenir.

« Or, un jour que, rappelant, selon sa pieuse habitude, les heures qu'il avait vécues loin de Dieu, il examinait ses fautes une à une, pour en concevoir exactement la difformité, il lui souvint d'avoir vu jadis au théâtre d'Alexandrie une comédienne d'une grande beauté nommée Thaïs. Cette femme se montrait dans les jeux et ne craignait pas de se livrer à des danses dont les mouvements, réglés avec trop d'habileté, rappelaient ceux des passions les plus horribles. Ou bien elle simulait quelqu'une de ces actions honteuses que les fables des païens prêtent à Vénus, à Léda ou à Pasiphaé. Elle embrasait ainsi tous les spectateurs du feu de la luxure... Peu s'en était fallu qu'elle eût induit Paphnuce lui-même au péché de la chair.

« Donc, agenouillé dans sa cellule, Paphnuce se prit à songer à Thaïs, parce que Thaïs était son péché... Après quelques heures de

méditation, l'image de Thaïs lui apparut avec une extrême netteté. Il la revit telle qu'il l'avait vue lors de la tentation, belle selon la chair. Elle se montra d'abord comme une Léda, mollement couchée sur un lit d'hyacinthes, la tête renversée, les yeux humides et pleins d'éclairs, les narines frémissantes, la bouche entr'ouverte, la poitrine en fleur et les bras frais comme deux ruisseaux...

« Cependant l'image changeait insensiblement d'expression. Les lèvres de Thaïs révélaient peu à peu, en s'abaissant aux deux coins de la bouche, une mystérieuse souffrance. Ses yeux agrandis étaient pleins de larmes et de lueurs; de sa poitrine gonflée de soupirs montait une haleine semblable aux premiers souffles de l'orage. » (*Thaïs*, p. 13.)

Et l'envoûtement des images commence, cet envoûtement dont la force magique mènera Paphnuce où l'on sait.

Que ne possédait-il un peu de la raison conciliante de son créateur? Il eût trouvé dans cette contemplation de la beauté un motif à se prévaloir du seul privilège qui rend l'homme semblable aux dieux, et qui lui enseigne à combiner en un mélange savoureux le jouir et le souffrir.

Qui, en effet, a mieux goûté et respiré qu'Anatole France le double arome de la beauté, la douce-amère, comme les Grecs disaient de Sapho? Qui, mieux que lui, au temps troublé de l'adolescence, en a discerné l'action contradictoire?

« Vers dix-sept ans, dit-il, je devins stupide. La présence des femmes me jetait dans une sorte d'effarement. J'observais à la lettre le précepte de l'Imitation de Jésus-Christ :

Fuis avec un grand soin la pratique des femmes;
Aime-les toutes, mais en Dieu.

« Je suivais le conseil du vieux moine mystique; mais, si je le suivais, c'était bien malgré moi. J'aurais voulu voir les femmes avec un adieu moins prompt. Parmi les amies de ma mère, il en était une auprès de laquelle j'aurais pourtant aimé me tenir et causer longtemps... Elle se nommait Alice. Je n'avais jamais bien vu ni ses cheveux, ni ses yeux, ni ses dents... Comment bien voir ce qui flotte, brille, étincelle, éblouit? Mais elle me semblait plus belle que le rêve et d'un éclat surnaturel... Mme Gance m'attirait : la beauté est une douce chose. Mme Gance me faisait peur : la beauté est une chose terrible. » (*Le Livre de mon ami*, p. 170.)

Ce don d'apercevoir et de retenir la beauté, le petit Pierre Nozière en fut paré dès sa première enfance, lui qui, à l'âge de quatre ans à peine, passant devant la boutique des *Deux Magots*, y cueillait sur l'enseigne une image impérissable, dont il pourra dire plus tard :

« Sentant déjà avec vivacité la beauté des femmes, je trouvais cette jeune Chinoise charmante avec ses cheveux relevés. »

Nul mieux que lui, avec une plus grande finesse d'analyse et un choix plus heureux de

mots, n'a retracé ce travail de l'esprit découvrant la splendeur des choses et composant avec tout : visions quotidiennes, êtres familiers, livres, gravures, théâtre.. une image choisie de l'univers. Il nous fait songer à cet enfant élu des *Mélodies hébraïques*, dont Henri Heine décrit la suave initiation à la beauté :

« Et le noble cœur de l'enfant était saisi par la douceur aventureuse et sauvage, par les joies et les douleurs étranges, et les frissonnements fabuleux de ce monde enchanté et mystérieux que nous appelons Poésie. »

Comme le petit Jéhuda ben Halévy, il vit se lever des pages desséchées de ses livres une floraison d'images vivantes et fraîches.

« Alceste et Antigone, dit-il dans le *Livre de mon Ami*, me donnèrent les plus nobles rêves qu'un enfant ait jamais eus. La tête enfoncée dans mon dictionnaire, sur mon pupitre barbouillé d'encre, je voyais des figures divines, des bras d'ivoire tombant sur des tuniques blanches, et j'entendais des voix plus belles que la plus belle musique qui se lamentaient harmonieusement...

« Un soir, je lus des vers d'Antigone à la lanterne d'un marchand de marrons, et je ne puis, après un quart de siècle, me rappeler ces vers :

O tombeau, ô lit nuptial...

sans revoir l'Auvergnat soufflant dans un sac de papier et sans sentir à mon côté la chaleur

de la poêle où rôtissaient les marrons. (P. 164-165.)

Deux femmes surtout ont agi sur ses regard pour lui révéler la beauté, deux femmes don il nous a laissé des portraits écrits en un sorte de ravissement de l'esprit et d'une plum trempée dans la rosée éternelle du matin d la vie : Mlle Mérelle et Marcelle aux yeu d'or.

Ainsi que Dante adolescent rencontrant Béa trice et la plaçant au milieu de son âme com me la lumière inspiratrice, Pierre Nozière, dè sa huitième année, puisa dans la contempla tion de Mlle Mérelle, son institutrice, le sen du culte secret de la beauté — de ce culte don il sanctifia ses livres, selon les enseignement d'un rituel vénérable.

Qu'on en juge plutôt :

« Pendant les trois quarts d'heure que du rait la leçon, je la dévorais des yeux; je bu vais le jour de ses prunelles. Elles me sem blaient, ces prunelles, une étonnante mer veille...

« Ce que m'apprenait Mlle Mérelle, c'étai ses yeux, ses lèvres, ses cheveux blonds, son parfum, son souffle, le bruit léger de sa robe et le murmure de sa plume courant sur le papier...

« Oui, j'aimais Mlle Mérelle, et ce qui me la rendait adorable presque autant que sa beauté, c'était son indifférence. Cette indiffé rence était infinie et divine...

« Presque tout le temps que je passais auprès

'elle, j'étais à peu près idiot et plongé dans n abêtissement délicieux. J'éprouvai à l'âge e huit ans que bienheureux est celui qui, essant de penser et de comprendre, s'abîme ans la contemplation de la beauté; et il me ut révélé que le désir infini, sans crainte et ans espoir, et qui s'ignore, apporte à l'âme t aux sens une joie parfaite, car il est à lui-nême son entier contentement et sa pleine atisfaction...

« Non, Mlle Mérelle ne m'apprit pas la règle les participes, mais elle me révéla des vérités lus précieuses et des secrets plus utiles : elle n'initia au culte de la grâce et de la vénusté; lle m'enseigna, par son indifférence, à goûter a beauté, même insensible et lointaine, à l'ai-ner avec désintéressement, et c'est parfois un rt nécessaire dans la vie. » (*Le Petit Pierre*, . 274-281.)

C'est sur le même mode exquis, celui u'employait Shakespeare pour décrire les eux d'Ariel ou les fantaisies d'Obéron u'Anatole France a tracé le portrait de sa narraine, la belle aux yeux d'or. Il la décrit lans cette langue de velours, chatoyante et louce, qui hésite entre les harmonies régu-ières de la prose et les cadences du vers, et ait songer au choix incertain des *Mille et Une Nuits* lorsque Ali-Nour dit : « O pêcheur, de uelle façon veux-tu entendre de moi le récit : n prose ou en vers? Et le pêcheur répondit : La prose est de la broderie sur soie et les vers ont des colliers de perles. Comment pourrai-

je fixer mon désir? Et Ali-Nour ajouta : Voici d'abord les perles. »

« Quand je la vis, dit de la même façon cadencée Pierre Nozière, je la reconnus. C'était bien celle que j'attendais, c'était ma fée. Je la contemplais sans surprise, ravi. Pour cette fois, et par extraordinaire, la nature égalait les rêves de beauté d'un petit enfant. Ma marraine me regarda : elle avait des yeux d'or. Elle me sourit, et je lui vis des dents aussi petites que les miennes. Elle parla : sa voix était claire et chantait comme une source dans les bois... Je n'en sais pas davantage. Mais chaque fois que le ciel est d'un gris tendre et que le vent a des plaintes douces, ma pensée s'envole vers Marcelle et je lui dis :

« Pauvre âme en peine, pauvre âme errante sur l'antique Océan qui berça les premières amours de la terre, cher fantôme, ô ma marraine et ma fée, sois bénie par le plus fidèle de tes amoureux, par le seul, peut-être, qui se souvienne encore de toi. Sois bénie pour le don que tu as mis sur mon berceau en t'y penchant seulement; sois bénie pour m'avoir révélé, quand je naissais à peine à la pensée, les tourments délicieux que la beauté donne aux âmes avides de la comprendre; sois bénie par l'enfant que tu soulevas de terre pour chercher la couleur de ses yeux. Il fut, cet enfant, le plus heureux et, j'ose dire, le meilleur de tes amis. C'est à lui que tu donnas le plus, ô généreuse femme, car tu lui ouvris, avec tes

deux bras, le monde infini des rêves. » *Le Livre de mon Ami*, p. 46 à 56.)

Mais la beauté a un autre rôle à jouer que de porter le trouble dans les esprits préparés. Elle doit monter du plan individuel jusqu'au plan social et agir sur les foules. Car c'est elle qui transforme, affine et civilise le peuple... De là à déifier, sur le mode grec, la femme qui vit de sa beauté et l'offre en admiration à tous, il n'y a qu'un déplacement de l'esprit. C'est ce qu'Anatole France a tenté avec Thaïs, dont il fait la dispensatrice des joies, l'idole du peuple, l'éducatrice des jeunes hommes et des philosophes. Pour peindre son pouvoir sur les foules, il a multiplié les séductions de son style incomparable et prouvé à quel point lui-même se laissait prendre à ce piège.

« Mais voici que, soulevant la toile de la tente, se montrait la vierge Polyxène. Un frémissement unanime agita les spectateurs. Ils avaient reconnu Thaïs. De son bras blanc, elle retenait au-dessus de sa tête la lourde tenture. Immobile, semblable à une belle statue, mais promenant autour d'elle le paisible regard de ses yeux de violette, douce et fière, elle donnait à tous le frisson tragique de la beauté.

« Un murmure de louanges s'éleva et Paphnuce, l'âme agitée, contenant son cœur avec ses mains, soupira :

« — Pourquoi donc, ô mon Dieu, donnes-tu

ce pouvoir à l'une de tes créatures? » (*Thaïs*, p. 80.)

Mais Anatole France ne s'en tient pas à cette seule attitude de l'artiste en présence de la beauté des femmes. Le philosophe qui est en lui — et aussi le divin rhéteur — s'applique à découvrir le sens de cette beauté, sa concordance secrète avec les choses. Selon lui, elle entre comme élément composant dans le plan universel; elle participe de l'eurythmie des mondes.

« Elle fit un pas et tous les cœurs furent domptés. Et quand, d'une démarche noble et légère, elle s'avança vers Ulysse, le rythme de ses mouvements, qu'accompagnait le son des flûtes, faisait songer à tout un ordre de choses heureuses, et il semblait qu'elle fût le centre divin des harmonies du monde, et que tout le reste était perdu dans son rayonnement. » (*Id.*, p. 82.)

Bientôt même, identifiant cette relation de la partie au tout — de Thaïs à l'univers — au rapport des nombres et des lignes, il conclut d'elle, à l'issue du banquet :

« Elle rendait vivantes les imaginations des sculpteurs, des peintres et des poètes. Reconnaissant dans les formes, dans les attitudes, dans la démarche de la comédienne une idée de la divine harmonie qui règle les mondes, savants et philosophes mettaient une grâce si parfaite au rang des vertus et disaient : « Elle aussi, Thaïs, est géomètre. » (*Id.*, p. 134.)

Tel est l'attrait de la beauté : immédiat, phy-

sique, dominateur. Car ce qui agit en la femme, aussi bien sur les foules que sur les individus, ce n'est — on l'a bien vu — ni le prestige de son intelligence, ni le rayonnement de son cœur, ni sa force idéale ou ses dons d'artiste, c'est la ligne harmonieuse de son corps, la perfection de ses gestes, l'agrément de sa mise et la suavité de ses parfums... Ainsi demeure-t-elle à jamais — que ce soit pour les recevoir ou les communiquer — asservie aux sensations, et prisonnière de ce cercle magique où Anatole France l'a enfermée.

Et si parfois quelque chose émane d'elle, une sorte de pouvoir transcendant qui la spiritualise et qui dompte l'homme, qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est encore qu'un reflet, une hypostase de son corps.

« Ce qui fait, dit à ce propos Anatole France, qu'on désire et qu'on aime, c'est une force douce et terrible, plus puissante que la beauté. On trouve une femme entre mille qu'on ne peut plus quitter, dès qu'on l'a possédée, et qu'on veut toujours et qu'on veut encore. C'est la fleur de sa chair qui donne ce mal inguérissable d'aimer. Et c'est autre chose encore, qu'on ne peut dire, c'est l'âme de son corps. » (*Le Lys rouge*, p. 314.)

Nous touchons ici au point ultime de la conception d'Anatole France, à ce par quoi il se distingue des romanciers chevaleresques du Moyen Age, des penseurs platoniciens de la Renaissance, héritiers de Dante et de Pétrarque, et de tous les écrivains romantiques. Pour lui,

l'Eternel féminin n'est pas cette image sublimée qui, selon Gœthe, mène l'homme jusqu'à la contemplation idéale, c'est un rêve charnel qui, sournoisement, l'investit et le tourmente.

Voyez plutôt Jean Servien. Devenu pion dans une institution des plus respectables, il entend lire, un jour, dans l'histoire ancienne de Rollin, le passage sur Cléopâtre :

« Alors le sang lui monta aux joues. La femme qui était pour lui l'unique incarnation de tout l'éternel féminin lui apparut avec une netteté prodigieuse; un douloureux frisson de volupté hérissa tous les poils de sa chair. » (*Les Désirs de Jean Servien*, p. 173.)

Et de ceci, Anatole France tire la plus inattendue des conclusions, car l'esprit, chez lui, reprend toujours ses droits. Il s'efforce de persuader aux femmes que leur image — celle qui vient rôder autour des hommes sans défense et des saints ermites — est plus émouvante et périlleuse que la présence réelle.

« Connaissez-vous saint Jérôme? leur dit-il. A Rome et en Asie, vous lui fîtes une telle peur qu'il alla vous fuir dans un désert affreux. Là, nourri de racines crues et si brûlé par le soleil qu'il n'avait plus qu'une peau noire et collée aux os, il vous retrouvait encore. Sa solitude était pleine de vos images, plus belles encore que vous-mêmes.

« Car c'est une vérité trop éprouvée des ascètes que les rêves que vous donnez sont plus séduisants, s'il est possible, que les réalités que vous pouvez offrir. Jérôme repoussait

avec une égale horreur votre souvenir et votre présence. Mais il se livrait en vain aux jeûnes et aux prières; vous emplissiez d'illusions sa vie, dont il vous avait chassées. » (*Le Jardin d'Epicure,* p. 12.)

Et, raillant la théorie chrétienne en même temps qu'il s'en délecte, il fait dire semblablement au bienheureux Maël :

« La femme est un piège adroitement construit : on y est pris dès qu'on l'a flairé. Hélas, l'attrait de ces créatures s'exerce de loin plus puissamment encore que de près. Elles inspirent d'autant plus le désir qu'elles le contentent moins. Ainsi voyons-nous, mon fils, que les blandices de l'amour charnel sont plus puissantes sur les solitaires et les religieux que sur les hommes qui vivent dans le siècle. » (*L'Ile des Pingouins,* p. 8.)

Se référant à ces principes pour montrer aux femmes combien leur sied le mystère, il les invite à restaurer leur culte selon les indications du passé. Le moins qu'on puisse dire de ces étranges conseils, dont la malice rachète un peu la duplicité, c'est qu'ils rentrent dans le plan séculaire de la mise en tutelle de la femme par l'homme. Et, pour les débiter sous forme de couplet séduisant, le maître prend les façons et l'accent que dut avoir le tentateur parlant à Eve.

« Si j'étais de vous, dit-il, j'aurais en aversion tous les émancipateurs qui veulent faire de vous les égales de l'homme. Ils vous poussent à déchoir. La belle affaire pour vous

d'égaler un avocat ou un pharmacien... Prenez garde : déjà vous avez dépouillé quelque parcelle de votre mystère et de votre charme. Tout n'est pas perdu : on se bat, on se ruine, on se suicide encore pour vous; mais les jeunes gens assis dans les tramways vous laissent debout sur la plate-forme. Votre culte se meurt avec les vieux cultes. » (*Le Jardin d'Epicure*, p. 14.)

Plus insinuant encore, il leur découvre les méfaits de la science; il les détourne de la vérité désobligeante pour les rejeter vers l'erreur agréable. Il les dissuade à jamais, au nom d'on ne sait quelle flatterie médiévale formulée dans le jargon des mystiques, de tenter le geste d'affranchissement.

« Franchement, je ne crois pas que le rationalisme soit bon pour vous. A votre place, je n'aimerais guère les physiologistes, qui sont indiscrets, qui vous expliquent beaucoup trop, qui disent que vous êtes malades quand nous vous croyons inspirées et qui appellent prédominance des mouvements réflexes votre faculté sublime d'aimer et de souffrir. Ce n'est point de ce ton qu'on vous parle dans la Légende dorée; on vous y nomme blanche colombe, lys de pureté, rose d'amour. Cela est plus agréable que d'être appelée hystérique, hallucinée, et cataleptique, comme on vous appelle journellement depuis que la science a triomphé. » (*Id.*, p. 12-13.)

Telle est sa pensée, toute sa pensée, fertile en détours, en reprises et en surprises. Et il

ne serait pas lui-même si, par deux fois, et comme à son insu, il ne s'était dédit en traçant de la femme une image idéale où, plus grand que ses théories, il la réalisait en esprit.

Entraîné par un de ces mouvements sensibles, dont il est peu coutumier, il a dit, à propos de sa marraine, la fée aux yeux d'or, ces mots de poète qui la situent un instant dans les régions où plane Béatrice :

« Je l'ai entrevue un moment, au commencement de mon adolescence, comme l'ombre blessée de Didon dans la forêt de myrtes, comme un rayon de lune dans la clairière. » (*Le Petit Pierre*, p. 10.)

Et ailleurs, tout pénétré de Platon, il fait monter la femme jusqu'au rang d'annonciatrice des Idées; il transmue son image en une représentation de la Pensée.... C'est ainsi que Messer Guido Cavalcanti choisit pour fiancée la Philosophie, qu'il pare du nom de Diotime, en mémoire de Diotime de Mégare, qui montra le chemin aux amants de la vertu. Et, d'après ce choix, il lui fait prononcer ce discours platonicien :

« Ceux-là qui célèbrent les noces de l'intelligence doivent laisser le mariage au vulgaire profane, qui comprend les seigneurs, les marchands et les artisans. Si vous aviez fréquenté comme moi Diotime, vous sauriez, ami Betto, qu'elle distingue deux sortes d'hommes, les uns qui, féconds seulement par le corps, ne s'efforcent qu'à cette grossière immortalité que procure la génération des enfants; les au-

tres, dont l'âme conçoit et engendre ce qu'il convient à l'âme de produire, c'est-à-dire le Beau et le Bien. Ma Diotime a voulu que je fusse de ceux-ci et je n'imiterai point, contre son gré, les brutes prolifiques. » (*Le Puits de Sainte Claire,* p. 55.)

Du point de vue masculin ou, plus exactement, du point de vue de France, l'idéal serait donc que la femme, pour rester dans son rôle d'objet précieux et pour continuer de plaire, menât une existence d'oisiveté, de luxe et d'amour largement dispensé. Mais la vie est là, qui ne s'accommode pas de ces chimères... Les femmes, comme les hommes, appartiennent à la société, qui leur impose d'agir.

Destinées par état naturel et social aux fonctions domestiques, elles sont, pour la plupart, assujetties aux plus basses besognes. Et le maître qui les voudrait différentes et, pour tout dire, plus semblables à Thaïs qu'à Mme Tournebroche — lui qui déclare dans le *Jardin d'Epicure* qu'il y aurait peu d'agrément à vivre dans la société que rêvait Proudhon, où toutes les femmes seraient cuisinières et ravaudeuses — se lamente de les voir si maltraitées par la nécessité.

« L'existence, dit-il, est dure pour elles comme pour l'homme. Le travail pèsera toujours sur la plupart des hommes et sur la plupart des femmes et peu d'entre elles auront le loisir de développer leur beauté et leur intelligence dans des conditions esthétiques. La faute en est à la nature. Cependant, que de-

vient l'amour? Il devient ce qu'il peut. La faim est sa grande ennemie, et c'est un fait incontestable que les femmes ont faim. » (*Le Jardin d'Epicure*, p. 38.)

Le ménage, ou mieux « l'affectation du torchon », pour s'en tenir à ses propres termes, déforme et avilit la femme. Il la réduit à des besognes tout juste propres à lui aigrir l'humeur, comme on le voit chez Mme Bergeret, ou à développer en elle le seul et détestable esprit pratique. On se souvient de l'entrée de Zoé Bergeret chez son frère, après un an d'absence, et des paroles désespérantes qu'elle y prononce avant toutes autres :

« Il y a de la poussière sur le buffet, dit Zoé en y posant son manchon. Ta bonne n'essuie donc pas? (*M. Bergeret à Paris*, p. 12.)

C'est à peine s'il retient, en passant, le charme de Jeanne Alexandre, revêtue du tablier de la vieille servante de Sylvestre Bonnard et confectionnant des œufs à la neige : « Elle les posa sur la table, dit-il, avec la gravité ingénue d'une ménagère de Chardin », ou si, parmi tous les portraits de femmes qu'il a dessinés, il en consacre un à la femme forte, selon l'Ecriture et selon l'humour.

« Une grosse dame en peignoir, ses cheveux blancs couronnés de bigoudis, entra violemment dans la chambre. C'était Mme Cartier de Chalmot qui appelait le général pour le déjeuner.

« Elle avait déjà secoué son mari avec une tendresse impérieuse et crié une fois encore :

« Poulot », quand elle s'aperçut de la présence du vieux prêtre, rencogné contre la porte.

« ... Dans sa robe de chambre grise, ses formes étalaient l'ample majesté des maternités anciennes. Sur son éclatante face à moustaches reluisait l'orgueil de la matrone : ses larges mouvements exprimaient à la fois l'agilité d'une ménagère rompue au travail et l'aisance d'une femme accoutumée aux hommages officiels. Le général disparaissait derrière elle. C'était sa fortune domestique et son génie tutélaire, cette Pauline qui, de son activité et de son courage, soutenait la lourde maison pauvre et fastueuse et qui, chez elle, lingère, couturière, chambrière, institutrice, pharmacienne, modiste même avec un goût naïvement tapageur, montrait dans les grands dîners et dans les réceptions un imperturbable bon ton, un profil impérieux et des épaules encore belles. » (*L'Orme du Mail*, pp. 85-87.)

Quelques-unes, cependant, échappent à la destinée, qui les voudrait de force enfermer dans l'alcôve ou dans la cuisine. Elles se réfugient au couvent, où les poussent la paresse corporelle et un besoin idéal de paix. Imaginant leur état d'âme, le maître leur consacre tout un chapitre du *Jardin d'Epicure*. Et il retrace leur psychologie, de la même manière que le faisait La Bruyère pour ses portraits, c'est-à-dire en élevant le détail à quelque chose d'universel. Ainsi rejoint-il le XVII[e] siècle dans sa notion du général. Mais il y apporte des

nuances, une délicatesse de touche et comme une caresse de style qui rappellent Renan.

« Sédentaire et faite pour une vie discrète, humble, cachée, la femme se trouve tout d'abord à son aise au couvent. L'atmosphère en est tiède, un peu lourde; elle procure aux bonnes filles les délices d'une longue asphyxie. On y goûte un demi-sommeil. On y perd la pensée. C'est un grand débarras...

« ... Certaines âmes y vont par une pente naturelle; ce sont les âmes claustrales. Parce qu'elles sont inhumaines et pacifiques, elles quittent le monde et descendent avec joie dans le silence et la paix. Plusieurs sont nées lasses; elles n'ont point de curiosité. Elles se traînent inertes et sans désir. Ne sachant ni vivre ni mourir, elles embrassent la vie religieuse comme une moindre vie et comme une moindre mort. D'autres sont amenées au cloître par des raisons détournées. Elles ne prévoyaient pas le but. Innocentes blessées, une déception précoce, un deuil secret du cœur leur a gâté l'univers. » (P. 120 à 128.)

De telles femmes, assez discrètes pour mourir au monde et à elles-mêmes, constituent l'exception. Les autres, c'est-à-dire le grand nombre, se servent de leur ascendant physique pour dominer autrui et cherchent à en étendre les effets jusqu'à la vie mondaine et à l'action politique. Ce sont les agitées, les orgueilleuses, les conquérantes, à qui ne suffit pas le rôle décoratif de poupées de salon.

Elles ont besoin de mettre en œuvre leurs

qualités natives : la ruse, le tact, le sens diplomatique et la justesse du toucher. Et elles se plaisent à apporter dans le jeu compliqué des intrigues politiques l'atout décisif de leur beauté. C'est leur gloire de réussir, et par les moyens qui leur sont propres, là où les hommes échoueraient. Peu leur importe, d'ailleurs, la suite de leur entreprise. Elles ne voient que l'action et la réussite momentanées. Après elles, le déluge. Mme de Gromance, Mme de Bonmont et Mme Worms-Clavelin s'acharnent à faire de l'abbé Guitrel un évêque, non pour l'homme qui les laisse indifférentes, encore moins pour l'Eglise dont elles ignorent les intérêts, mais par goût de l'intrigue. Et l'on comprend l'étonnement du ministre Loyer en voyant le triste objet de tant et si singulières démarches :

« Loyer vit qu'il (l'abbé Guitrel) avait trois mentons et la tête en pointe, du ventre et pas d'épaules et qu'il était onctueux. Un vieillard, d'ailleurs. « Que lui veulent les femmes? » pensa-t-il. » (*L'Anneau d'améthyste*, p. 376.)

On sait comment elles conçoivent leur action dans la politique : par l'offre et le don de leur personne. C'est dire qu'elles en sont restées au procédé des primitifs qui se servent des femmes, douées, croient-ils, d'un pouvoir communiant, pour maintenir la paix, obtenir la réussite des fêtes religieuses, cimenter les alliances individuelles... Ainsi Anatole France montre-t-il, autant par ironie que par volonté explicative, combien peu les femmes

ont modifié, au sein de la société actuelle, les fonctions qu'on leur assignait à l'origine.

Mais le plus étrange est qu'une aussi barbare survivance, loin d'être réprouvée, apparaisse encore comme un mal nécessaire. C'est ainsi que le Révérend Père Agaric lui-même, voulant gagner à la cause royaliste l'émiral Châtillon, républicain notoire, n'hésite pas à envoyer chez lui la vicomtesse Olive.

Celle-ci, ayant remis à l'émiral un gage de la royale amitié du prince Crucho, l'émiral, conquis par sa beauté, lui murmure de très près :

« J'ai été ambitieux, je ne le cache pas; mais, ma parole d'honneur, en vous voyant, le seul souhait que je forme, c'est une chaumière et un cœur. » Elle fit tomber sur lui les rayons charmants des saphirs qui brillaient sous ses paupières :

— On peut avoir cela aussi... Qu'est-ce que vous faites là, émiral?

— Je cherche le cœur.

En sortant du pavillon de l'émirauté, la vicomtesse alla tout de suite rendre compte au Révérend Père Agaric de sa visite.

— Il faut y retourner, chère madame, lui dit le moine austère. (*L'Ile des Pinguouins*, p. 206.)

C'est pour les mêmes raisons que Mme de Gromance se décide à aller rendre visite au sénateur Panneton... du moins le désir qu'elle a de pousser son mari au Sénat prend-il dans

la circonstance l'ampleur d'un devoir patriotique :

— Si j'y vais, dit-elle, ce sera bien pour la patrie et pour l'armée. Il faut sauver la France. (*M. Bergeret à Paris*, p. 274.)

Et voilà, certes, des raisons auxquelles M. Bergeret, dans sa méditation sur Mme de Gromance et sur la volupté, ne songeait pas.

Quant à Mme Worms-Clavelin, c'est presque comme la victime du sacrifice qu'elle rejoint, au rendez-vous fixé, le jeune chef de cabinet du Ministre.

— Je vous attendrai après-demain, à cinq heures, dans une voiture fermée, devant la grille du parc Monceau, avait-il dit.

« Le risque n'est pas grand », avait-elle songé en répondant par un léger battement de ses longues paupières. (*L'anneau d'améthyste*, p. 340.)

Mais, Juive, elle se doit à sa race. En faisant nommé l'abbé Guitrel à l'évêché de Tourcoing, elle pense gagner en lui un allié... Elle a discerné ses desseins secrets. Elle croit le tenir.

« L'abbé Guitrel avait plu tout de suite à Mme Worms-Clavelin, qui retrouvait en lui l'âme, la figure et presque le sexe de ces marchandes à la toilette, amies tutélaires de sa jeunesse aux jours difficiles des Batignolles et de la place Clichy, quand Noémi Coblentz achevait de grandir et commençait à se faner dans l'agence d'affaires tenue par son père

Isaac, au milieu des saisies et des descentes de police. » (*L'Orme du mail*, p. 41.)

Voyant le but, et sûre de l'atteindre, elle risque l'aventure.

Et c'est l'étonnante scène du fiacre qui, dans *L'Anneau d'améthyste*, fait pendant à celle de *Madame Bovary*, marquant, par l'excès du contraste, ce qui sépare le génie de Flaubert du génie d'Anatole France.

Ici, nous sommes en pleine comédie : du Marivaux mâtiné de Voltaire... Ni émotion, ni pitié, mais le sourire contenu de l'observateur. Et qui plaindre, d'ailleurs ? Les deux partenaires, qui n'en sont pas à leur coup d'essai, savent où on les mène. Et, tout en poursuivant leur jeu concerté, ils prennent le temps de raisonner. Avec quel art le maître ne dévoile-t-il pas ce double mouvement des sens et de l'esprit, avec quelle sûreté de main n'insinue-t-il pas les choses les plus difficiles en les ajustant à la psychologie des personnages, traitant la scène avec des audaces d'images qui se perdent dans les délicatesses de la forme, avec des tons hauts en couleur qui se dégradent dans les nuances de l'ironie.

Avec Mme Bovary, nous sommes en plein drame. Minée par la passion, une âme se perd, parmi les scrupules, les réticences et les pudeurs. Et c'est en vaincue que, dans la nuit, cette femme coupable sort, furtive et voilée, du fiacre qui est pour elle comme l'image de la fatalité... Et quels effets puissants, quelle vision tragique Flaubert n'at-il pas obtenus

avec la marche forcée et le retour obsédant de ce fiacre inlassable, éternel et fantomatique comme le Destin.

Mais revenons à Mme Worms-Clavelin. « Elle pensait sortir indemne de ce fiacre. Et elle lui tendit la main, sa petite main courte, dans des gants très sales. Mais il la retint. Il se fit pressant et tendre, plein à la fois d'amour-propre et de sensualité. Elle s'attendit dès lors à ce qui devait arriver.

« Je suis crottée comme un barbet, lui dit-elle, au moment où il faisait le nécessaire pour s'en apercevoir lui-même. »

Tandis qu'il poursuivait son idée à travers les obstacles du lieu et des circonstances, elle montra du goût et de la simplicité. Avec un tact parfait, elle évita tout ce qu'il y aurait eu de choquant dans une résistance trop prolongée ou dans un abandon trop rapide. De même quand les progrès de Maurice furent devenus sensibles et décisifs, elle se garda de toute expression révélant soit une indifférence ironique, soit une participation intéressée. Elle fut parfaite. Elle ne concevait d'ailleurs aucun mauvais sentiment envers le petit jeune homme d'Etat, si candide quand il se croyait pervers; et même elle regretta, dans son cœur, de n'avoir pas assez surveillé ses dessous pour la circonstance. Elle avait toujours été peu soigneuse de son linge. Mais depuis quelques années, sa négligence devenait vraiment excessive. Son grand mérite fut de se garder de toute emphase et de toute exagération. » (*L'Anneau d'améthyste*, p. 361-363.)

CHAPITRE II

DE L'AMOUR

Les idées générales d'Anatole France sur l'amour

Avec une telle conception de la femme, que devient l'amour ?

Une chose faite à son image. Une chose fragile, incertaine et décevante — l'ombre d'une ombre.

Né de la beauté, il se rassasie des biens qu'elle dispense et passe comme elle. La sagesse est donc de le tenir pour un jeu sans importance — jeu concerté et momentané des corps — et, somme toute, pour la plus instable et changeante des passions.

C'est ainsi, du moins, que l'envisagent les vrais héros d'Anatole France, ceux qui ont en la tête le grain philosophique. Perspicaces et prudents, ils voient en lui le piège tendu par la Nature et se gardent d'y tomber. Ils en font donc un jeu sans conséquences.

Et, de fait, aucun d'eux ne se sert de l'amour

pour satisfaire aux fins de l'espèce. Confondant les enseignements philosophiques, ils refrènent les délices épicuriennes par le *sustine et abstine* des stoïciens... On ne s'étonnera donc pas que l'enfant soit absent — entièrement absent — de l'œuvre d'Anatole France.

Entendez-les alors réduire à néant les prétentions de l'amour et se targuer de leur indifférence. Entendez le professeur Haddock, avec son rude rationalisme et ses formules péremptoires, remettre l'amour à sa place, qui est loin d'être la première.

« J'ai remarqué, dit-il en plein salon de Mme de Clarence, que les Européens en général et les Pingouins en particulier, avant les sports et l'auto, ne s'occupent de rien autant que de l'amour. C'est donner bien de l'importance à ce qui en a peu. » (*L'Ile des Pingouins*, p. 317.)

Jérôme Coignard, très porté, comme on sait, sur le sujet, y donne son avis, marqué de moins de dédain, sinon de tolérance.

« Je ne me suis jamais fait une idée exagérée du péché de la chair. C'est une justice qu'on peut me rendre, dit-il. Je ne m'effarouche pas, à l'exemple de M. Nicodème, pour une si petite affaire que de prendre du plaisir avec une jolie fille. » (*Les Opinions de Jérôme Coignard*, p. 50.)

Nourri de ces maximes, on devine quelle application en fait, dès le temps de l'adolescence, son élève Jacques Tournebroche. Il nous a raconté lui-même, avec cette désinvol-

ture de ton qui fait songer à Restif de la Bretonne, comment se fit son initiation à l'amour.

« Le premier effet de ma veste de basin, dit-il, fut de m'encourager à prendre des femmes une idée plus juste et plus complète. »

Ayant jeté son dévolu sur Jeannette la Vielleuse, « qui avait le mérite de ne point faire de façons et d'entendre ce qu'on voulait d'elle avant qu'on eut parlé », il la rejoint donc un soir sous le porche de Saint-Benoît-le-Bétourné. « Là, poursuit-il, elle m'apprit ce que je ne savais pas encore, et qu'elle savait depuis longtemps. Mais je ne lui en fus pas aussi reconnaissant que j'aurais dû, et je ne songeais qu'à porter à d'autres plus jolies la science qu'elle m'avait inculquée. Je dois dire, pour excuser mon ingratitude, que Jeannette la Vielleuse n'attachait pas à ces leçons plus de prix que je n'y donnais moi-même. » (*La Rôtisserie de la reine Pédauque*, p. 35-36.)

Pénétré des idées du XVIII^e^ siècle, Anatole France ne l'a pas dépassé sur le chapitre de l'amour. Il lui a emprunté sa théorie la plus courante, celle qui anime toute la littérature libertine, et il s'en est tenu, sans plus, à la définition de Chamfort. C'est pourquoi, persiflant les romantiques et autres gens raisonnables, dont l'exagération va jusqu'à prendre au sérieux un jeu si simple et si facile, il loue les sages de le ramener à sa juste mesure, et il montre qu'en cela au moins les enfants témoignent de la précocité de leur jugement.

Voyez plutôt de quel œil bienveillant et amusé il suit les ébats de la petite Honorine et du jeune Isidore.

« Comme ils n'avaient rien, ils s'amusèrent sur eux-mêmes et prirent leur plaisir l'un de l'autre... De deux ans plus jeune qu'Honorine, il avait une longue habitude des choses de l'amour... Ce qu'il en faisait avec Honorine était par désœuvrement et faute d'une autre occupation. Honorine y mettait, par moments, un goût plus vif. Mais elle ne pouvait donner beaucoup de prix à des actions si communes et si faciles. Il suffisait d'un lapin, d'un oiseau, d'un gros insecte pour les en distraire. » (*L'Anneau d'améthyste*, p. 60-61.)

Que l'homme cherche donc son plaisir, sans le compliquer d'on ne sait quelles sornettes de durée et de fidélité. D'ailleurs, ce serait mal connaître la nature des femmes — et nous avons vu comment Anatole France la connaît — que de leur demander l'impossible. C'est ce que Jérôme Coignard, en y mettant toute sa persusasion, essaye de faire comprendre à l'intraitable M. d'Anquetil.

« Hé, monsieur, il faut lui pardonner, dit-il. Catherine est-elle donc si coupable d'avoir envoyé un baiser à mon jeune disciple ?... Il n'y a rien là que d'innocent, si tant est qu'une action humaine, et particulièrement l'action d'une femme puisse être jamais innocente et tout à fait nette de la tache originelle. » (*La Rôtisserie de la reine Pédauque*, p. 193.)

Et, comme M. d'Anquetil ne paraît pas

entendre, il pousse plus loin la démonstration. Il accorde à la femme son entière liberté d'action en amour, et à l'homme un simple droit de dîme sur cette liberté.

« Souffrez, monsieur, que Catherine soupe avec nous. Elle est jolie, elle égayera notre table. Tout ce qu'elle a pu faire, ce baiser et le reste, ne la rend pas moins agréable à voir. Les infidélités des femmes ne gâtent point leur visage. La Nature, qui se plaît à les orner, est indifférente à leurs fautes. » (*Id.*)

L'amour étant une si petite chose et de si peu de prix au regard de la raison, n'est-ce point, de la part des femmes, étroitesse de jugement et orgueil déguisé que de se prévaloir de la sauvegarde de leur corps ? Marie l'Egyptienne, que l'Eglise canonisa, y mettait plus de simplicité. Aussi sa vie mérite-t-elle d'être donnée en exemple aux honnêtes femmes. Telle est du moins la leçon que l'abbé Coignard, appelant à lui toutes les ressources de son esprit sophistique, donne à Mme Tournebroche.

« Pour moi, dit-il, d'accord avec les docteurs les plus subtils, j'approuve la conduite de cette sainte. Elle est une leçon aux honnêtes femmes qui s'obstinent, avec trop de superbe, dans leur altière vertu. Il y a quelque sensualisme, si l'on y songe, à donner trop de prix à la chair et à garder avec un soin excessif ce qu'on doit mépriser. On voit des matrones qui croient avoir en elles un trésor à garder et qui exagèrent visiblement l'intérêt que porte à

leur personne Dieu et les anges. Elles se croient une façon de Saint-Sacrement naturel. Sainte Marie l'Egyptienne en jugeait mieux. Bien que jolie et faite à ravir, elle estima qu'il y aurait trop de superbe à s'arrêter dans son saint pèlerinage pour une chose indifférente en soi et qui n'est qu'un endroit à mortifier, loin d'être un joyau précieux. » (*La Rôtisserie de la reine Pédauque*, p. 45.)

Un pas de plus dans le paradoxe et nous atteignons l'argument de Choulette, qui, renversant dans l'au-delà l'échelle des valeurs établie sur cette terre, place les prostituées bien plus avant dans la sainteté que les honnêtes femmes. Car, toutes, elles participent du rachat de Marie-Madeleine.

« Les prostituées, prêche-t-il un jour à Thérèse Martin, sont plus près de Dieu que les honnêtes femmes. Elles ont perdu la superbe et dépouillé l'orgueil. Elles ne se glorifient pas du néant dont la matrone s'honore. Elles possèdent l'humilité, qui est la pierre angulaire des vertus agréables au ciel. Il leur suffira d'un court repentir pour y être les premières, car leurs péchés, sans malice et sans joie, portent en eux leur rachat et leur pardon.

C'est pourquoi Dieu entendra le premier regard qu'elles lèveront vers lui. Un trône est préparé pour elles à la droite du Père. Dans le royaume de Dieu, la reine et l'impératrice seront heureuses de s'asseoir aux pieds de la rôdeuse de barrière. Car ne croyez pas que la maison céleste soit construite sur le plan hu-

main. Il s'en faut de tout, madame. » (*Le Lys rouge*, p. 215.)

Continuant à manier le sophisme et l'appliquant strictement à la doctrine chrétienne — ce qui permet des effets d'esprit d'une malice étonnante — Anatole France s'amuse à prouver, par la bouche du Révérend Père Douillard, que l'amour vénal est beaucoup moins répréhensible que l'amour désintéressé. Et, dans ce style onctueux, paterne et double des Jésuites, — qu'il excelle à imiter —, il nous détaille les effets de cette morale fertile en contradictions.

« Le Révérend Père Douillard avait bien raison d'enseigner, conformément à la doctrine des Pères que, si une femme commet un grand péché en se donnant pour de l'argent, elle en commet un bien plus grand en se donnant pour rien; car, dans le premier cas, elle agit pour soutenir sa vie et elle est parfois, non pas excusable, mais pardonnable et digne encore de la grâce divine, puisque, enfin, Dieu défend le suicide et ne veut pas que ses créatures, qui sont ses temples, se détruisent elles-mêmes. D'ailleurs, en se donnant pour vivre, elle reste humble et ne prend pas de plaisir, ce qui diminue le péché. Mais une femme qui se donne pour rien pèche avec volupté, exulte dans la faute. L'orgueil et les délices dont elle charge son crime en augmentent le poids mortel. » (*L'Ile des Pingouins*, p. 354-355.)

On ne peut pas faire plus finement le procès de la morale religieuse, — de cette morale qui,

en constant désaccord avec la Nature, est jouée par elle et qui, pour ne pas périr tout entière, se relâche de-ci, de-là de ses exigences. On touche ici la méthode d'Anatole France qui, fuyant l'horreur vertueuse, le pédantisme et les lourdes argumentations, se plaît à démasquer l'adversaire en parodiant ses gestes, son langage et sa logique. On assiste alors — et avec quel voluptueux plaisir — au triomphe de la manière fine sur la manière forte. Le Révérend Père Douillard et ses pareils ne s'en relèveront pas.

Mais, du même coup, il parodie l'amour. Il voit l'Eros éternel contraint de porter ses traits à la dérobée. Il le voit, réduit au rang de fièvre chronique, devant subir les médications des moralistes. On devine alors l'argument qu'il en tire pour signaler les tares, déformations et attitudes vicieuses que l'infortuné petit dieu a acquises sous ces régimes.

Se mettant délibérément du parti de la Nature, il condamne en son nom les doctrines déformantes qui font de la continence une vertu. Et, affrontant le religieux Marbode au divin Virgile, en une conversation posthume, il dicte au Mantouan ces paroles :

« J'ai fréquenté modérément le lit des femmes étrangères et je ne me suis pas attardé outre mesure à voir, dans la taverne, danser au son du crotale la jeune Syrienne. Mais si j'ai contenu mes désirs, ce fut pour ma satisfaction et par bonne discipline : craindre le plaisir et fuir la volupté m'eût paru le plus

abject outrage qu'on pût faire à la Nature. On m'assure que, durant leur vie, certains des élus de ton Dieu s'abstenaient de nourriture et fuyaient les femmes par amour de la privation et s'exposaient volontairement à d'inutiles souffrances. Je craindrais de rencontrer ces criminels dont la frénésie me fait horreur. » (*L'Ile des Pingouins*, p. 150.)

Les leçons de la Nature sont, d'ailleurs, si directes et impérieuses que les moines eux-mêmes en ressentent les atteintes et, qu'en leurs heures de sincérité, ils se lamentent d'avoir à maintenir un vœu de chasteté à qui les images de la création portent de si rudes assauts.

Sommé par le vieillard Maël de lui remettre un enfant vierge qui puisse dompter le Dragon, le moine Régimental répond au saint avec humilité :

« Hélas ! qui peut se vanter d'être chaste en ce monde où tout nous donne l'exemple et le modèle de l'amour, où tout, dans la nature, bêtes et plantes, nous montre et nous conseille les voluptueux embrassements ? Les animaux sont ardents à s'unir selon leur guise; mais il s'en faut que les divers hymens des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons et des reptiles égalent en vénusté les noces des arbres. Tout ce que les païens, dans leurs fables, ont imaginé d'impudicités monstrueuses est dépassé par la plus simple fleur des champs; et si vous saviez les fornications des lys et des roses, vous écarteriez des autels ces

calices d'impureté, ces vases de scandale. » (*L'Ile des Pingouins*, p. 93.)

Puisque l'homme est le seul de tous les êtres vivants à se dérober aux sollicitations de la Nature, ne faut-il pas voir, dans ses scrupules et dans les religions qui les font naître, une preuve de sa folie? Et d'ailleurs, toutes ses douleurs et toutes ses tristesses ne viennent-elles pas de cette atteinte portée par lui au principe universel ? Pourquoi créer ainsi le conflit entre ses instincts et ses doctrines ? Ne sait-il pas que l'Eros invincible courbe tous les hommes sous sa loi ?

Un sage, comme Sylvestre Bonnard, en a senti lui-même l'aiguillon et, parfois, repris par les souvenirs, il lui arrive d'évoquer en paroles charmantes ce trouble de la vingtième année :

« J'ai pourtant, comme un autre, senti la beauté, j'ai pourtant éprouvé le charme mystérieux que l'incompréhensible Nature a répandu sur les formes animées ; une vivante argile m'a donné le frisson qui fait les amants et les poètes. » (P. 39.)

Quant au philosophe Nicias, qui sait voir dans le cœur embrasé des hommes, il découvre à Paphnuce les raisons de son émoi et la toute-puissance de la déesse qui le tient sous son joug. Le voyant escorter Thaïs au Banquet, il lui dit à l'oreille :

« Je t'avais bien averti, mon frère, que Vénus était puissante. C'est elle dont la douce violence t'a amené ici, malgré toi. Ecoute, tu

reconnais pas qu'elle est la mère des dieux, ta ruine est certaine. Sache que le vieux mathématicien Mélanthe a coutume de dire : « Je ne pourrais jamais, sans l'aide de Vénus, démontrer les propriétés d'un triangle. » (*Thaïs*, p. 160-161.)

Armé comme un Dieu de la guerre, l'Eros éternel n'est pas aussi doux et inoffensif que le fait espérer son image d'adolescent rêveur. Il met en ses fidèles la frénésie du combat et s'anime en eux sous des formes violentes et désespérées.

Thérèse Martin et Dechartre ne diffèrent pas, dans ce duel sans victoire, de Mme Bergeret et de M. Roux. Seuls, leurs dons physiques les sauvent du trait caricatural que le maître inflige aux deux autres partenaires.

« Subitement graves, les yeux assombris, les lèvres serrées, en proie à cette colère sacrée, qui fait que l'amour ressemble à la haine, ils se reprenaient, se mêlaient et cherchaient l'abîme. » (*Le Lys rouge*, p. 295.)

Et voici, en regard, la même scène poussée en charge :

« Il (M. Bergeret) vit alors sur le canapé des formes humaines enlacées dans une attitude violente qui tenait de l'amour et de la lutte et qui, dans le fait, était celle de la volupté. Mme Bergeret avait la tête renversée et cachée, mais l'expression de ses sentiments paraissait sur ses bas rouges amplement découverts. La physionomie de M. Roux présentait cet air tendu, grave, fixe, maniaque qui ne

trompe pas, bien qu'on ait peu l'occasion de l'observer. » (*Le Mannequin d'osier*, p. 108.)

L'amour, tel que le dépeint Anatole France, est une forme de l'instinct combatif. Il suppose donc un maître et une proie et se confond avec le sentiment de la propriété.

Paphnuce, qui se défend de posséder Thaïs selon la chair, la veut du moins selon l'esprit. S'il la mène au couvent, ce n'est pas pour assurer son salut, mais pour l'écarter de la présence des hommes. S'il la catéchise avec douceur, ce n'est pas pour lui enseigner les ressources du langage chrétien, mais pour régner sur son âme par le charme des images mystiques. Il se donne les allures d'un apôtre désintéressé, alors qu'il ne vise qu'à devenir un propriétaire.

Et c'est — en dépit de l'ironie et du ton de persiflage — la beauté de ce livre de nous avoir présenté, sous une forme inattendue, un épisode du grand drame séculaire de la domination de l'homme sur la femme.

Mais cette domination, on le sait, ne va pas sans difficultés, ni souffrances. Aussi, dès qu'il l'aborde, Anatole France se heurte-t-il à la jalousie. La jalousie ! Il a beau la faire taxer par Jérôme Coignard de « gothique et de triste reste des mœurs barbares », il est bien forcé de reconnaître qu'elle tient à la nature même de l'homme. Elle pèse sur lui de tout le poids de milliers d'atavismes et elle agite aussi violemment le sage M. Bergeret que le passionné Dechartre.

Considérez plutôt ce qu'elle fait du délicat et sceptique humaniste, lorsqu'il a constaté la trahison de Mme Bergeret. Suivez le travail de dissection que tente le maître sur sa créature éprouvée. On n'a jamais fouillé d'une main plus sûre dans les abîmes brumeux de la subconscience. Tout est dit, et dans quel style! Et ce n'est pas assez de la biologie, c'est la sociologie tout entière à sa proie attachée.

« A la vue de cette flagrante action, le premier mouvement de M. Bergeret fut celui d'un homme simple et violent et d'un animal féroce. Issu d'une longue suite d'aïeux inconnus, parmi lesquels se trouvaient nécessairement des âmes rudes et barbares, héritier de ces générations innombrables d'hommes, d'anthropoïdes et de bêtes sauvages dont nous sortons tous, le maître de Conférences à la Faculté des lettres avait acquis, avec les germes de la vie, les instincts destructeurs de l'antique humanité. Sous le choc, ces instincts s'éveillèrent. Il eut soif de carnage et voulut tuer M. Roux et Mme Bergeret. »

Passons au second état :

« M. Bergeret cessa d'être purement instinctif, primitif et destructeur, sans cesser toutefois d'être jaloux et irrité. Au contraire, son indignation s'accrut. Dans ce nouvel état, sa pensée n'était plus simple; elle devenait sociale; il y roulait confusément des débris de vieilles théologies, des fragments du Décalogue, des lambeaux d'éthique, des maximes grecques, écossaises, allemandes, françaises,

des morceaux épars de législation morale qui, battant son cerveau comme des pierres à fusil, le mettaient en feu. Il se sentit patriarche, père de famille à la façon romaine, seigneur et justicier. Il eut l'idée vertueuse de punir les coupables. Après avoir voulu tuer Mme Bergeret et M. Roux par instinct sanguinaire, il voulait les tuer par considération pour la justice. » (*Le Mannequin d'osier*, p. 110-112.)

Et il lui faut s'égarer dans un dédale de réflexions contradictoires, se venger en effigie de l'épouse adultère, poursuivre à travers la ville le déchiffrage humiliant des *graffitti*, endoctriner le savetier Piedagnel, discourir chez son libraire, avant d'atteindre la délivrance. Tout à coup, l'idée fixe cède devant le raisonnement et son esprit se remet en équilibre.

« S'il gardait encore l'impression visuelle de Mme Bergeret unie à M. Roux, ce n'était plus à ses yeux qu'une image incongrue, dont il n'éprouvait ni colère ni dégoût, le frontispice belge de quelque livre polisson, une vignette. Il tira sa montre et vit qu'il était deux heures. Il lui avait fallu quatre-vingt-dix minutes pour arriver à cet état de sagesse. » (*Id.*, p. 138.)

Tout aussi pitoyable est Dechartre dans l'épreuve... Chez lui, ce n'est pas comme chez M. Bergeret, la raison exercée qui, raffinant sur la douleur, la tient sous le scalpel et en détaille point par point les causes. C'est l'emportement de la passion, la révolte de la chair,

et, pour tout dire, la crise de lyrisme qui éveillent sa lucidité. Les arguments qu'il jette en touffes, et que Thérèse Martin ramasse un à un pour sa défense, ressemblent assez à ceux du philosophe érudit. Mais, au lieu de servir à son apaisement, ils l'incitent à un long réquisitoire contre la femme. Moins sensé que M. Bergeret, il énonce le grand lieu commun du principe actif et du principe passif, de l'homme émotif et de la femme insensible. Il divague par excès de souffrance. Son esprit, qui a rompu avec la logique, fuit à tire-d'aile vers la tempête.

« La femme ne peut pas être jalouse de la même manière qu'un homme... Pourquoi? Parce qu'il n'y a pas dans le sang, dans la chair d'une femme, cette fureur absurde et généreuse de possession, cet antique instinct dont l'homme s'est fait un droit. L'homme est le dieu qui veut sa créature tout entière. Depuis des siècles immémoriaux la femme est faite au partage... La jalousie n'est pour elle que la blessure de l'amour-propre. Chez l'homme, c'est une torture profonde comme la souffrance morale, continue comme la souffrance physique... Tu demandes pourquoi? Parce que, malgré ma soumission et mes respects, en dépit de la peur que tu me donnes, tu es la matière et moi l'idée, tu es la chose et moi l'âme, tu es l'argile et moi l'artisan. Oh, ne t'en plains pas. Auprès de l'amphore arrondie et ceinte de guirlandes, qu'est-ce que l'humble et rude potier? Elle est tranquille et belle.

Il est misérable. Il se tourmente, il veut, il souffre; car vouloir, c'est souffrir. Oui, je suis jaloux. Je sais bien ce qu'il y a dans ma jalousie. Quand je l'examine, j'y trouve des préjugés héréditaires, un orgueil de sauvage, une sensibilité maladive, un mélange de violence bête et de faiblesse cruelle, une révolte imbécile et méchante contre les lois de la vie et du monde. Mais j'ai beau la connaître pour ce qu'elle est : elle est et me tourmente. » (*Le Lys rouge*, p. 276-277.)

Le pire, en déduit Anatole France, qui reprend alors son rôle de spectateur, le pire c'est que tant de soucis, d'angoisses et de délires proviennent d'une erreur que l'homme, dans sa folie, entretient et perpétue. Il s'imagine, l'insensé, pouvoir posséder un autre être, le lier à lui et le garder pour l'éternité. Or, le rapprochement momentané des corps n'enchaîne pas les âmes, qui sont impénétrables les unes aux autres.

Cette constatation, que plus d'un des héros d'Anatole France a faite, sans d'ailleurs en tenir compte, peut s'exprimer sur le mode grave, si l'on entend Dechartre se confier à Thérèse :

« Ne crains pas de te donner, lui dit-il. Je te désirerai toujours, et je t'ignorerai toujours. Est-ce qu'on possède jamais ce qu'on aime? Est-ce que les baisers, les caresses sont autre chose que l'effort d'un désespoir délicieux? » (*Le Lys rouge*, p. 302.)

ou sur le mode badin, si l'on écoute l'abbé

Coignard disserter sur les infidélités de Jahel :

« Il ne suffit pas — argumente-t-il pour l'édification de Jacques Tournebroche — il ne suffit pas de posséder une femme pour imprimer dans son âme une marque profonde et durable. Les âmes sont presque impénétrables les unes aux autres et c'est ce qui montre le néant cruel de l'amour. Espérer qu'on laissera un souvenir au cœur d'une femme, c'est vouloir fixer l'empreinte d'un anneau sur la face d'une eau courante. » (*La Rôtisserie de la reine Pédauque*, p. 262.)

Le spectateur qui, lui, ne s'embarrasse pas de regrets ou de théories, mais considère la réalité — et nous savons qui est ce spectateur — en vient même à se demander s'il est sage à l'homme de vouloir posséder une femme pour soi seul. L'expérience ne prouve-t-elle pas que la femme infidèle est plus attentive, plus attrayante et de plus doux abord que la femme impeccable? Et, toujours souriant et paradoxal, il file le couplet des bienfaits de l'adultère.

« Kraken, raconte-t-il dans *L'Ile des Pingouins*, ignorait les amours d'Orberose et de Marcel, car il était un héros et les héros ne pénètrent jamais les secrets de leurs femmes. Mais, tout en ignorant ces amours, Kraken en goûtait les précieux avantages. Il retrouvait chaque nuit sa compagne plus souriante et plus belle, respirant, exhalant la volupté et parfumant le lit conjugal d'une odeur délicieuse de fenouil et de verveine. Elle aimait

Kraken d'un amour qui ne devenait jamais inopportun ni soucieux parce qu'elle ne l'appesantissait pas sur lui seul. » (P. 88.)

Que l'on quitte donc ces façons de sensitifs crédules, qui rappellent le romantisme et ses puérilités. Que l'on ne chante plus la chanson de l'amour éternel sur l'air de femme sensible... Cueillant avec Anacréon, Li-Taï-Pé, Horace, Omar Khayyam, Ronsard et La Fontaine — c'est-à-dire tous les sages et tous les vrais poètes — les roses de la vie, que l'on se divertisse enfin de l'amour comme de la chose excellente entre toutes. Car, que serait le monde sans l'amour? un visage sans sourire, un palais sans jardin, un paysage sans lumière?

Et pour bien montrer qu'il entend dire que l'amour — à défaut de l'importance qu'on lui prête — est le piment de tout, Anatole France va jusqu'à décorer certains de ses chapitres avec les en-têtes fameux, dont la grâce du second corrige la gaillardise de l'autre :

Chapitre VIII. — Où il est parlé d'amour; ce qui plaira, car un conte sans amour est comme du boudin sans moutarde; c'est chose insipide.

Chapitre IX. — Où il apparaît que, comme l'a dit un vieux poète grec, « rien n'est plus doux qu'Aphrodite d'or ». (*La Révolte des Anges.*)

Dès qu'il possède l'homme sous sa forme heureuse, l'amour lui communique, en effet, un goût très vif et inusité de la vie; « il recolore pour lui l'univers », comme le dit Anatole

France à propos de Thérèse Martin qui, ajoute-t-il, retrouvait en écrivant à Dechartre « toutes fraîches dans son âme, les sensations et les images éternelles ». (*Le Lys rouge*, p. 293.)

Quoi de plus délicieux dans la vie de Thaïs que le moment où elle connaît l'amour et où elle mène avec Lollius une existence de féerie?

« Ils passaient tout le jour enfermés, les yeux dans les yeux, se disant l'un à l'autre les paroles qu'on ne dit qu'aux enfants. Le soir, ils se promenaient sur les bords solitaires de l'Oronte et se perdaient dans les bois de lauriers. Parfois ils se levaient dès l'aube pour aller cueillir des jacinthes sur les pentes du Silpicus. Ils buvaient dans la même coupe et, quand elle portait un grain de raisin à sa bouche, il le lui prenait entre les lèvres avec ses dents. » (*Thaïs*, p. 118-119.)

Le vieux mot tentateur, que l'humanité a redit tant de fois et que répétaient, à l'issue des cérémonies funéraires, les anciens Egyptiens : « Hâte-toi de jouir, la vie est brève », devient en amour la formule de sagesse. Et pour nous montrer le prix qu'il y attache, Anatole France l'enchâsse dans un des plus jolis contes narrés par Jacques Tournebroche : *La Leçon bien apprise.*

Dame Violante, en femme pieuse et sage, a refusé de céder aux sollicitations de messire Philippe, le beau chevalier, ne lui accordant même pas « de lui baiser la bouche, ce qui n'est pourtant qu'amusement bénin et légère mignardise ». Or, frère Jean, son confesseur,

étant allé à Venise, lui rapporte, au lieu de miroir, une tête de mort. Regardez-la bien, lui dit-il, « elle fut ce que vous êtes et vous lui ressemblerez beaucoup ». Violante remercie frère Jean, disant qu'elle entend la leçon et ne manquera pas d'en profiter. Et aussitôt, elle fait venir messire Philippe : « Le frère, lui explique-t-elle, m'a enseigné le prix des heures. J'en ai conçu l'idée qu'il faut se hâter de faire l'amour et de bien remplir le petit espace de temps qui nous est réservé pour cela. »

Tant d'idées, si souples, si persuasives et séduisantes, ont-elles abouti à une théorie? Ou mieux, Anatole France s'est-il essayé, lui aussi, à rédiger son « Art d'aimer » ?

Ce serait bien mal le connaître que de lui supposer assez de conviction et de pédantisme pour détailler doctement ce qui se comprend si bien d'un seul mot et pour faner en le serrant trop fort ce qui veut être touché d'une main légère... Son art d'aimer, à lui, est généreusement dispersé dans son œuvre comme les pétales envolés des fleurs, comme les vers épars d'un poème...

Il ne s'est permis de raisonner avec suite sur ce délicat sujet qu'à propos des préjugés si communément répandus sur l'amour. Et, afin d'ajouter du piquant à ses arguments par la rudesse de leur présentation, il s'est plu à les placer dans la bouche de « l'insupportable professeur Haddock ». Quelle occasion pour celui-ci de sermonner, à grand renfort de faits

ethnographiques, ces mondains qui se croient civilisés, et de leur apprendre que les coutumes dont ils s'enorgueillissent ne sont que les barbares survivances du passé.

La tirade où ce raisonnable bavard « ajoute les inconvenances aux maladresses, les impertinences aux incivilités, accumulant les incongruités, méprisant ce qui est respectable, respectant ce qui est méprisable », ne tend à rien moins qu'à défendre devant les habitués du salon de Mme Clarence la théorie de Léon Blum sur le droit des jeunes filles à l'amour... Elle pourrait servir d'annexe, en y adoucissant les termes, au traité sur l'éducation des filles, ébauché ailleurs par Anatole France. Elle y ferait figure de petit cours de morale sexuelle à l'usage des jeunes personnes. En détruisant plus d'un préjugé et en réduisant l'ignorance, elle guiderait et raffermirait les volontés défaillantes. En dépit de sa brutalité, elle rendrait plus de services que les réticences hypocrites de l'instruction religieuse.

Le professeur Haddock n'a donc pas tort d'étaler avec « sa fastidieuse insolence » ses théories réalistes :

« Encore aujourd'hui, professe-t-il, le devoir des filles est déterminé, dans la morale religieuse, par cette vieille croyance que Dieu, le plus puissant des chefs de guerre, est polygame, qu'il se réserve tous les pucelages, et qu'on ne peut en prendre que ce qu'il en a laissé. Cette croyance, dont les traces subsistent dans plusieurs métaphores du langage

mystique, est aujourd'hui perdue chez la plu part des peuples civilisés; pourtant elle do mine encore l'éducation des filles...

« Sage veut dire savant. On dit qu'une fill est sage quand elle ne sait rien. On cultiv son ignorance. En dépit de tous les soins, le plus sages savent, puisqu'on ne peut leur ca cher ni leur propre nature, ni leurs propre états, ni leurs propres sensations. Mais elle savent mal, elles savent de travers... » (*L'Il des Pingouins*, p. 315-316.)

Ainsi donc, savoir est une vertu, et les fille qui poussent la science jusqu'aux actes n'on point aussi grand tort qu'on le dit. Elles sui vent les incitations de la nature, qui sont res pectables, et montrent en cela plus de juge ment que les législateurs.

« Qu'une coutume irraisonnée, acheva l professeur Haddock, prive les demoiselles du monde de faire l'amour qu'elles feraient avec plaisir, tandis que les filles mercenaires le font trop, et sans goût. C'est déplorable, en effet; mais que M. Léon Blum ne s'afflige pas outre mesure; si le mal est tel qu'il dit dans notre petite société bourgeoise, je puis lui cer tifier que, partout ailleurs, il verrait un spec tacle plus consolant. Dans le peuple, le vaste peuple des villes et des campagnes, les filles ne se privent pas de faire l'amour. » (*L'Ile des Pingouins*, p. 331-332.)

Parvenu à ce point où l'esprit, parce qu'il comprend tout, se libère des derniers préju gés et admet tout, Anatole France devait venir

uter sur les cas extrêmes; il lui fallait rendre ompte des anomalies de l'instinct.

Or, si large qu'il soit dans ses concessions, l reste pourtant d'esprit trop délicat pour se omplaire dans un domaine qui relève surtout le la pathologie. Il s'est donc bien gardé de ous donner sa théorie. Retranché derrière 'laton, il a redit après lui le mythe explicatif u'Aristophane détaille si finement au *Banquet* 'Agathon. Et, sans y rien changer, il a trans- rit les paroles immortelles :

« Les hommes qui proviennent de la sépa- ation des androgynes... » (*Histoire Comique*, . 11.)

Ce n'est là, dira-t-on, que souvenir de lettré, egard indiscret de faune dans la forêt des ymphes. Certes. Car Anatole France, qui est e la lignée des conteurs gaulois, et qui sait ire gaillardement des histoires libertines et es contes gras, a laissé à d'autres — les ma- ades, les tourmentés, les vicieux — le triste oin de rôder au delà des frontières de la onscience normale. A peine dans *Les Dieux nt soif* fait-il ouvrir, par le citoyen Brotteaux, e livre de Lucrèce à la page condamnée. (P. 0.) A peine, dans une *Histoire comique*, et arce qu'il avait à peindre un milieu corrom- u, a-t-il esquissé la fuyante silhouette de la rande Perrin, toujours en route pour Lesbos.

Et maintenant, est-ce là tout l'amour selon natole France? N'a-t-il pas, lui, l'épicurien ouriant, le sceptique désabusé, esquissé son êve de perfection, forcé la porte de ce

royaume d'Utopie où finissent toujours par entrer ceux que mène l'Esprit?

Parce qu'il fut doué de la plus rare intelligence, et que rien n'échappa à sa large et fine investigation, il devait, là aussi, se dépasser lui-même. Car l'intelligence est pareille à un grand océan sans repos qui vient battre tous les rivages. Pour elle, rien ne se borne à d'étroites limites...

Le mot profond, qu'il a greffé un jour sur le plus beau rosier de son *Jardin d'Epicure*: « la nature est plus vaste que ne croient les dragons philosophes; elle réunit le sensualisme et l'ascétisme dans son sein immense», ce mot lui est bien souvent applicable.

Il a donc une fois, chimérique comme un poète, tracé, dans la forme éthérée de Novalis et de Shelley — sans pour cela renier l'esprit — l'image de son rêve d'amour.

« Si j'avais créé l'homme et la femme, dit-il, je les aurais formés sur un type très différent de celui qui a prévalu et qui est celui des mammifères supérieurs. J'aurais fait les hommes et les femmes, non point à la ressemblance des grands singes comme ils sont, en effet, mais à l'image des insectes qui, après avoir vécu chenilles, se transforment en papillons et n'ont, au terme de leur vie, d'autre souci que d'aimer et d'être beaux. J'aurais mis la jeunesse à la fin de l'existence humaine. Certains insectes ont, dans leur dernière métamorphose, des ailes et pas d'estomac. Ils ne renais-

sent sous cette forme épurée que pour aimer une heure et mourir.

« Si j'étais un Dieu, ou plutôt un démiurge, ce sont les insectes que j'aurais pris pour modèles de l'homme. J'aurais voulu que, comme eux, l'homme accomplît d'abord, à l'état de larve, les travaux dégoûtants par lesquels il se nourrit. En cette phase, il n'y aurait point eu de sexes, et la faim n'aurait point avili l'amour. Puis, j'aurais fait en sorte que, dans une transformation dernière, l'homme et la femme, déployant des ailes étincelantes, vécussent de rosée et de désir et mourussent dans un baiser.

« J'aurais de la sorte donné à leur existence mortelle l'amour en récompense et pour couronne. Et cela aurait été mieux ainsi. » (*Le Jardin d'Epicure*, p. 38 à 41.)

CHAPITRE III

DE L'AMOUR FÉMININ

La psychologie de l'amour féminin d'après Anatole France

Dans cette conception toute sensuelle de l'amour, où son rôle est de communiquer des sensations, que devient la femme?

Un objet de plaisir, sans doute... mais à condition qu'elle ait pris conscience de sa supériorité physique. Dès lors, elle suscite, exalte et prolonge les joies visuelles dont elle est la source.

Artiste à sa manière, — qui est personnelle et vaine — elle joue de cette beauté qui retentit de façon certaine sur les sens de l'homme.

Reléguée par Anatole France dans l'univers physique, son royaume à elle est de ce monde. C'est pourquoi son corps lui est un objet consciant de soins et d'attentions. Et c'est pourquoi l'amour, qui le met en valeur, lui devient le grand moyen de se réaliser elle-même. Il est

— non l'abîme infini où elle se perd — mais le miroir où elle se reflète et s'admire.

Et l'on songe à la source dont parle Oscar Wilde qui, plainte par les Nymphes après la mort de Narcisse, répond :

« J'aimais Narcisse parce que, lorsqu'il se penchait sur mes bords et laissait reposer ses yeux sur moi, dans le miroir de ses yeux, je voyais se mirer ma propre beauté. »

La femme apporte donc dans l'amour le culte de son corps. C'est pour le voir exalté qu'elle se risque aux plus hardies aventures, qu'elle sacrifie honneur et vertu. Ce qu'elle quête, avec une insistance maniaque, ce sont les regards admirateurs, les paroles flatteuses, les adulations précises. Foin de la passion sincère, si elle ne s'accompagne pas de la connaissance flatteuse de ses avantages physiques... Le moyen infaillible de vaincre sa résistance, et que don Juan place en tête de son code de séduction, c'est de la louer — non pour son esprit ou sa bonté — mais pour ses attraits corporels.

Voyez Bouchotte — querelleuse, mal embouchée, mais charmante et coquette. Dans le même instant où elle a résisté avec une ardeur farouche au prince Istar, qui ne sut être que violent, elle cède au jeune Maurice, qui a su la flatter adroitement. La scène, qui est traitée dans la manière libertine du XVIIIe siècle, et qui rappelle, avec une plus agréable concision, le *Sopha* de Crébillon, est un fin morceau de psychologie.

« Il (Maurice) exalta, par des flatteries savantes, le goût vif qu'elle avait d'elle-même. Patient et calculateur, malgré la brûlure qui grandissait en lui, il fit naître et croître en la désirée l'envie de se faire admirer davantage. La robe de chambre s'ouvrit et glissa d'elle-même, le satin vivant des épaules brilla dans la clarté mystérieuse du soir. Lui, il fut si prudent, si habile, si adroit, qu'il la fit sombrer dans ses bras, ardente et pâmée, avant qu'elle s'aperçut d'avoir rien accordé d'essentiel. Ils mêlaient leurs souffles et leurs murmures. Et le petit canapé à fleurs expirait avec eux. » (*La Révolte des Anges*, p. 272.)

Si, pour l'homme, la femme belle est seule digne d'égards, en retour compte seul, pour la femme, l'homme qui porte sur sa personne des regards complaisants et admiratifs. Elle ferait un dieu de celui qui sauverait son corps de la déchéance; elle se damnerait pour celui qui abolirait la destruction de sa chair après la mort. Ce sentiment, Anatole France s'est plu à l'insérer dans une légende, où il a élevé aux proportions d'un mythe éternel l'adoration de la femme pour son propre corps.

« A l'âge de vingt ans, dit-il de Mme Eletta, elle fut malade et se sentit mourir. Alors elle pleura son beau corps avec une pitié profonde. Elle se fit revêtir par ses femmes de ses plus riches atours, se regarda dans un miroir, se caressa des deux mains la poitrine et les hanches, afin de jouir une dernière fois de ses propres charmes. Et, ne consentant point à ce que ce

corps adoré d'elle fût mangé des vers dans la terre humide, elle dit en expirant, avec un grand soupir de foi et d'espérance :

« Satan, mon bien-aimé Satan, prends mon âme et mon corps; Satan, mon doux Satan, écoute ma prière; prends mon corps avec mon âme. » (*Le Puits de Sainte Claire,* p. 133-134.)

Tel est le point de vue des conquérantes.

Avec quelle mélancolie ou quelle révolte n'imaginent-elles pas alors l'approche de la vieillesse, où elles perdent, à proprement parler, leur qualité de femmes. Mais c'est un regret intéressé, le sentiment de la ruine de leur prestige, de la fin de leur domination. Elles ne se détachent jamais asssez d'elles-mêmes pour atteindre à l'idée philosophique du néant et de l'écoulement irrévocable des choses.

Thérèse Martin resonge un instant, — mais seulement pour s'apitoyer sur elle-même — aux mots de la vieille femme proférés avec amertume : « On voit bien que vous êtes jeune. »

« Cette parole lui revenait à la mémoire, non plus gouailleuse et grivoise, mais inquiétante et triste. Oui, elle était jeune, elle était aimée, et elle s'ennuyait. » (*Le Lys Rouge,* p. 43.)

Et Thaïs, épiant dans son miroir les premiers déclins de sa beauté, pense avec épouvante au temps où lui viendront les premiers cheveux blancs et les rides...

« En vain, dit le texte, elle cherchait à se rassurer, en se disant qu'il suffit, pour recouvrer la fraîcheur du teint, de brûler certaines

herbes en prononçant des formules magiques. Une voix impitoyable lui criait : « Tu vieilliras, Thaïs, tu vieilliras. » Et la sueur de l'épouvante lui glaçait le front. » (*Thaïs*, p. 137.)

Entendant Paphnuce lui parler d'actions prodigieuses, elle le prend pour un mage qui possède des secrets contre la vieillesse et la mort.

Et pour obtenir ces secrets, elle décide de se donner à lui — car rien ne coûte à la femme qui sent sa beauté menacée.

Comme il l'exhorte à la conversion, elle tente, avant de céder, de prendre une assurance sur l'éternité.

« Moine, demanda-t-elle, si je renonce à mes plaisirs et si je fais pénitence, est-il vrai que je renaîtrai au ciel avec mon corps intact et dans toute ma beauté. » (*Thaïs*, p. 151.)

Inspiré par la passion, Paphnuce trouve alors l'argument qui la décidera, et qui le montre plus averti de la psychologie féminine que ne le sont, en général, les cénobites du désert :

« Ecoute, dit-il, je ne suis pas entré seul dans ta demeure. Un Autre m'accompagnait, un Autre qui se tient ici debout à mon côté... Et le voici qui, ayant appris que tu crains la mort, ô femme, vient dans ta maison pour t'empêcher de mourir. » (*Thaïs*, p. 152-153.)

L'impudeur des femmes, qui apparaît en elles comme une sorte d'instinct travaillé, vient de leur double désir de se faire admirer et d'exciter en l'homme la convoitise.

Anatole France est passé maître dans l'art

de détailler ces coquetteries, mignardises et afféteries des femmes. Il dévoile leur jeu et souligne leur but avec un sens de la constatation naïve qui ajoute une malice à sa perspicacité.

« Faite pour plaire et pour charmer, dit-il de Gilberte des Aubels, elle se déshabillait aisément, en femme qui sait qu'il lui est convenable d'être nue et décent de montrer sa beauté. » (*La Révolte des Anges*, p. 81.)

La comtesse Martin ne fait pas plus de façons chez Dechartre. Elle cède à ce penchant au narcissisme, qui fait de chaque femme un agent d'adulation pour elle-même.

« N'ayant gardé que la fine chemise rose qui, glissant en écharpe sur l'épaule, découvrait un sein et voilait l'autre, dont la pointe rougissait à travers, elle jouissait de sa chair offerte. » (*Le Lys Rouge*, p. 255.)

Dès la première escarmouche avec Jacques Tournebroche, et pour ranimer son ardeur qui s'éteint, Jahel use de l'infaillible procédé d'aguichage :

« Elle s'arrangea, dit le naïf garçon, pour me faire voir qu'elle avait des bas noirs, attachés au-dessus du genou par des jarretières à boucles de diamants, et cette vue ramena mes esprits aux idées qui lui plaisaient. Au surplus, elle me sollicita sur ce sujet avec beaucoup d'adresse et d'ardeur, et je m'aperçus qu'elle commençait à s'animer au jeu dans le moment même où j'allais en être fatigué. » (*La Rôtisserie de la reine Pédauque*, p. 175.)

Catherine la dentellière, au souper de M. Anquetil, emploie le même et éternel sortilège pour incendier, tout aussi sûrement que Jahel, l'infortuné Tournebroche. Et, non sans sottise, elle cherche une excuse à son geste explicite :

« Oui, dit Catherine, je me mets en chemise parce que j'ai trop chaud... Ouf — ajoute-t-elle, en arrangeant sur sa gorge la dentelle de sa chemise — je suis mieux comme cela. » *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, p. 207.)

Quant à Félicie Nanteuil, son audace impudique est poussée si loin, qu'elle en arrive à étonner son amant :

« Félicie avait dans ses dévoilements une fierté tranquille qui la rendait adorable. Elle montrait un si paisible orgueil de sa nudité que sa chemise, à ses pieds, semblait un paon blanc.

« Et quand Robert la vit nue et claire comme les ruisseaux et les étoiles : « Au moins, lui dit-il, tu ne te fais pas prier, toi. » (*Histoire Comique*, p. 101.)

Seule Thaïs, exercée à l'art suprême, joue de la pudeur comme d'un moyen plus savant de plaire et se voile étroitement pour rendre plus désirable ce qu'elle dérobe aux regards.

« Et elle résolut de s'offrir à lui (Paphnuce). C'est pourquoi, feignant de le craindre, elle s'éloigna de quelques pas et, gagnant le fond de la grotte, elle s'assit sur le bord du lit, ramena avec art sa tunique sur sa poitrine, puis, immobile, muette, les paupières baissées, elle attendit. Ses longs cils faisaient une ombre

douce sur ses joues. Toute son attitude exprimait la pudeur; ses pieds nus se balançaient mollement et elle ressemblait à une enfant qui songe, assise au bord d'une rivière. (*Thaïs*, p. 145.)

A vrai dire, l'instinct, dans ce jeu alternatif de la chair et des voiles, y est pour peu de chose. Les philosophes, qui s'en prennent à la biologie pour expliquer la malencontreuse nature des femmes prouvent, nous dit le Maître, l'infirmité de leur raisonnement. Est-ce que les Tahitiennes et les Boschimanes, qui vont nues ou presque, usent de ces subterfuges pour obtenir l'hommage des hommes?

C'est la coutume et non la nature qui a contrefait et modifié la femme. Le jour où il lui a permis le vêtement, l'homme a signé sa propre perte. Car il a fourni à son adversaire un allié aux complaisances inépuisables.

De même qu'absente — on l'a vu — la femme émeut plus l'homme que par sa présence, de même, elle lui devient plus excitante vêtue que nue.

Avec un sens sociologique très sûr, qu'allège l'esprit et qu'avivent les boutades, Anatole France a décrit le changement instantané de la femme sous l'influence du costume. En un tour de geste, la lourde femelle primitive se mue en une exquise Parisienne avant la lettre, qui affirme ses intentions et calcule ses effets.

Des vues de cette sorte, où l'érudition, l'art déductif, la sûreté de l'analyse s'allient aux saillies de la gaîté, nous révèlent le vrai génie

d'Anatole France, qui est d'insinuer des idées neuves et audacieuses, non par l'orgueil disgracieux de la science, mais par le charme diapré de l'esprit.

Si paradoxal que cela puisse paraître, il faut convenir qu'en ceci une page du maître est aussi instructive qu'un chapitre de Frazer ou de Durkheim.

Entraîné, par pudeur chrétienne, à vêtir ses nouveaux convertis, les Pingouins, Saint-Maël en discute avec le religieux Magis. Celui-ci, qui en sait long, puisqu'il est une incarnation de Satan lui-même, fait au naïf Maël un petit cours de psychologie sociale, dont voici le plus fin morceau :

« Songez-y, mon père, pendant qu'il en est temps encore. C'est une chose d'une grande conséquence que d'habiller les Pingouins. A présent, quand un Pingouin désire une Pingouine, il sait précisément ce qu'il désire, et ses convoitises sont bornées par une connaissance exacte de l'objet convoité... Mais quand les Pingouines seront voilées, le Pingouin ne se rendra plus un compte aussi juste de ce qui l'attire vers elles. Ses désirs indéterminés se répandront en toutes sortes de rêves et d'illusions. Enfin, mon père, il connaîtra l'amour et ses folles douleurs. Et, pendant ce temps, les Pingouines, baissant les yeux et pinçant les lèvres, vous prendront des airs de garder sous leurs voiles un trésor... Quelle pitié! » (*L'Ile des Pingouins,* p. 50.)

N'ayant pas convaincu Maël, le religieux

Magis se décide à vêtir une jeune Pingouine. Tirant d'un coffre une paire de sandales, il lui ordonne de les chausser, disant au vieillard :

« Serrés dans les cordons de laine, ses pieds en paraîtront plus petits. Les semelles, hautes de deux doigts, allongeront élégamment ses jambes et le faix qu'elles portent en sera magnipé... »

Et, ceci dit, il continue sa besogne.

« Le moine lui tordit les cheveux sur la nuque et les couronna d'un chaperon de fleurs. Il lui entoura les poignets de cercles d'or et, l'ayant fait mettre debout, il lui passa sur les seins et sur le ventre un large bandeau de lin, alléguant que la poitrine en concevrait une fierté nouvelle et que les flancs en seraient évidés pour la gloire des hanches.

« Au moyen des épingles qu'il tirait une à une de sa bouche, il ajustait ce bandeau.

« Vous pouvez serrer encore », fit la Pingouine. Quand il eut, avec beaucoup d'étude et de soins, contenu de la sorte les parties molles du buste, il revêtit tout le corps d'une tunique rose, qui en suivait mollement les lignes.

« Tombe-t-elle bien? demanda la Pingouine.

« Et, la taille fléchie, la tête de côté, le menton sur l'épaule, elle observait d'un regard attentif la façon de sa toilette.

« Magis lui ayant demandé si elle ne croyait pas que la robe fût un peu longue, elle répon-

dit avec assurance que non, qu'elle la relèverait...

« Puis elle s'éloigna à pas menus en balançant les hanches. » (*L'Ile des Pingouins*, p. 53-54.)

Le résultat ne se fait pas attendre. Tandis que la jeune Pingouine improvise toute la mimique de la coquetterie, les Pingouins, alléchés par le mystère de ses voiles, la suivent en troupe. Alors, philosophant sur le cas, en y mêlant les traits de son humeur satanique, le religieux Magis discourt sur la force et l'utilité des représentations mentales.

« Mon père, dit-il au naïf Maël, admirez comme ils cheminent tous le nez dardé sur le centre sphérique de cette jeune demoiselle, maintenant que ce centre est voilé de rose. La sphère inspire les méditations des géomètres par le nombre de ses propriétés; quand elle procède de la nature physique et vivante, elle en acquiert des qualités nouvelles. Et pour que l'intérêt de cette figure fût pleinement révélé aux Pingouins, il fallut que, cessant de la voir distinctement par leurs yeux, ils fussent amenés à se la représenter en esprit. » (*Id.*, p. 55.)

Désormais le pli est pris. La parure devient pour la femme l'occupation essentielle et le piège où elle prend l'homme. Ni loi ni morale ne prévalent contre ses goûts. La plus pieuse suit la mode avec le même acharnement que l'impie. Et M. Bergeret l'a belle pour dénigrer devant M. Mazure l'ostentation pudique des chrétiens.

« Ils croient qu'on se damne à désirer u femme, dit-il. Les leurs sont-elles moins d colletées que les vôtres dans les dîners et l soirées? Ont-elles des robes qui font moi voir comment elles sont faites? Et leur so vient-il de ce que Tertullien a dit de l'hab des veuves? Sont-elles voilées et cachent-ell leur chevelure? » (*Le Mannequin d'Osier*, pag 323.)

Aurait-il mieux valu pour le repos d l'homme que la parure n'existât pas? Ici, Ana tole France fait volte-face et l'artiste qui e en lui oppose théorie à théorie. Lart du vê tement, tel qu'il est pratiqué par les femme devient un rite. En s'y soumettant, elles sacr fient au culte désintéressé du Beau. Il fau donc les louer de leur persévérance.

« Je ne puis songer, dit Dechartre, à un femme qui prend soin de se parer, sans médi ter la grande leçon qu'elle donne aux artiste Elle s'habille et se coiffe pour peu d'heure et c'est un soin qui n'est pas perdu. Nous de vons, comme elle, orner la vie sans penser à l'avenir. » (*Le Lys Rouge*, p. 157.)

De la parure et de la supériorité qu'ell confère aux femmes est né l'art de plaire. Ar compliqué, subtil, qui a ses règles et se épreuves comme le jeu de l'oie.

Ce n'est pas tant l'intelligence qu'une sort de flair psychologique, un don cruel de ma nier les cœurs, de les surprendre et ensorcele qui arme la coquette. Son but? Affaiblir e dominer l'homme. L'égoïsme la mène, et ce

appétit de la victoire qui fait les conquérants implacables.

Thérèse Martin décide de s'emparer de Dechartre dès la première rencontre. Il est d'abord pour elle une proie à saisir avant d'être un amant à subjuguer. Elle n'admet ni délais, ni retards. Les pudeurs et les émois des âmes timorées lui sont inconnus.

« Elle s'impatientait de le voir trop enfermé en lui-même et dans son monde intérieur, trop peu occupé d'elle. Elle aurait voulu le troubler. » (*Le Lys Rouge*, p. 168.)

Et toute l'impatience dominatrice de la femme apparaît dans cette dure réflexion : « Si Dechartre n'était pas un amoureux, il perdait pour elle tout son charme. » (Id., p. 169.)

La coquette? Chaque femme la sent vivre et la cultive en soi. C'est pourquoi Célimène, qui sut si bien reviser à son profit la Carte du Tendre, a de par le monde de si nombreuses répliques.

Quel plaisir pour Anatole France de détailler ces manèges, façons et roueries des femmes et d'en suivre les effets sur l'esprit confiant des hommes. Quel triomphe de montrer que la plus naïve en apparence ne le cède pas en artifices à la plus entreprenante. En Eveline Clarence, jeune fille à marier, tout est calcul et piège habilement tendu. Elodie Blaise et Mme Worms-Clavelin, que la vie a dressées, ne font pas mieux.

« Mlle Clarence, dit notre auteur, qui nous transporte dans une église, à l'heure de la

messe mondaine, Mlle Clarence se plaça à côté de sa mère, devant le vicomte Clén et elle se tint longtemps agenouillée sur so prie-Dieu, car l'attitude de la prière est natu relle aux vierges sages et fait valoir les fo mes. » (*L'Ile des Pingouins*, p. 335.)

Avec Elodie, Anatole France démonte e entier le mécanisme de la coquetterie et il e étale devant nous, avec complaisance, le mille petits rouages compliqués. En la voyan à l'œuvre, on sent tout de suite que le ca d'Evariste Gamelin — idéaliste et sectaire — est un cas désespéré.

« Elle était laborieuse et coquette, lisons nous dans les *Dieux ont soif;* et comme, d'ins tinct, elle maniait l'aiguille pour plaire en même temps que pour se faire une parure elle brodait de façon différente selon ceux qui la regardaient : elle brodait nonchalam ment pour ceux à qui elle voulait communi quer une douce langueur; elle brodait capri cieusement pour ceux qu'elle s'amusait à dé sespérer un peu. Elle se mit à broder avec soin pour Evariste, en qui elle désirait entre tenir un sentiment sérieux. » (P. 31.)

Plus pratique et plus avertie, Mme Worms-Clavelin, que nul scrupule n'entrave, mène le grand jeu. En même temps que, dans les salons bourgeois du chef-lieu, elle établit son renom de respectabilité, elle fait la chasse à l'amour.

« Dans ce grand salon froid de province — nous dit le maître — elle se composait un

visage étonné et un maintien placide qui faisait douter de son esprit, mais la figurait honnête, douce et bonne. Devant Mme Delion et les autres femmes, elle admirait, approuvait et se taisait. Et si un homme ayant quelque esprit et quelque usage venait à lui adresser la parole en particulier, elle se faisait plus placide et plus modeste encore, et, timide, les yeux baissés, brusquement elle lui lançait quelque gaillardise dont il était chatouillé à l'improviste et qu'il tenait pour une faveur unique, venant d'une bouche si prudente et d'une âme si secrète. Elle prenait le cœur des vieux galants. Sans un geste, sans un mouvement, sans jouer de l'éventail, d'un clignement imperceptible des cils, d'un plissement rapide des lèvres, elle leur insinuait des idées qui les flattaient. » (*L'Orme du Mail*, p. 300.)

Lorsqu'on est à ce point décidée à l'emporter, on ne raffine pas sur les moyens. Et la ruse est de tous celui qui réussit le mieux et coûte le moins.

Ici, Anatole France a la partie belle. Il lui suffit, après avoir fait provision dans la vie, de puiser dans les recueils de contes populaires, des fables milésiennes aux fabliaux du moyen âge et aux Mille et une nuits...

De quelle variété de moyens les femmes ne disposent-elles pas pour tromper l'homme... Comment croire alors que celui qui leur reconnaît le génie diabolique des inventions, astuces et stratagèmes est le même qui leur

refuse par ailleurs l'intelligence et l'imagination?...

Plaignons donc Jérôme Coignard qui, dans sa jeunesse aventureuse, éprouva par Nicole Pigoreau, « à l'exemple d'Hippolyte et de Bellérophon, la ruse et la méchanceté des femmes ». (*La Rôtisserie de la reine Pédauque*, p. 25.) Et plaignons davantage le doux, timide, généreux, patient et fidèle Barbe-Bleue, qui connut sept fois les atteintes de la duplicité féminine et, finalement, en mourut. Car c'est un des traits, et le plus noir, de la malignité féminine, d'avoir diffamé par la voix de la légende, et pour l'éternité, un homme sans défense, qui fut le meilleur des époux.

Tournebroche aussi est une victime, et il demeurerait inconsolable de la fuite de Jahel si son bon maître ne l'enseignait doctement.

« Mon fils, les filles se jouent des jaloux et de leurs cadenas. Et quand la porte est fermée, elles sautent par la fenêtre. Vous n'avez pas l'idée, Tournebroche, mon enfant, de la ruse des femmes. Les anciens en ont rapporté des exemples admirables et vous en trouverez plusieurs au livre d'Apulée, où ils sont semés comme du sel dans le récit de la Métamorphose. » (*La Rôtisserie de la reine Pédauque*, p. 288.)

Il n'en est aucune qui recule devant le mensonge pour arriver à ses fins. D'une aventure banale où sombra sa vertu, Elodie Blaise fait un petit drame qui la réhabilite aux yeux d'Evariste et la lui présente désormais comme

« une chère victime de la corruption monarchique ». Et l'on connaît les suites de ce mensonge, qui coûte la vie à un innocent.

Thérèse Martin, suspectée par Dechartre, et sommée de définir la sincérité, ose cette réponse qui est la condamnation de toutes ses pareilles :

« Une femme est franche quand elle ne fait pas de mensonges inutiles. » (*Le Lys rouge*, p. 238.)

N'ayant point encore assez accablé les femmes, Anatole France demande aux littératures orientales de lui livrer leurs réserves qui, sur ce chapitre, sont inépuisables, et il fait dire à Coignard :

« Où leur ruse se fait le mieux entendre, c'est dans un conte arabe que M. Galand a fait nouvellement connaître en Europe. » (*La Rôtisserie*, p. 288.)

Et suit, en manière d'édification, le conte de Schahriar, de Schahnezan et de la princesse, qui, tenue enfermée dans une caisse de verre placée au fond de la mer, trouve moyen de tromper son maître, le Génie, aussi souvent qu'il lui plaît. Ce conte fait pendant à l'histoire de Phèdre, de Mme Putiphar, de la femme d'Anoupou, dont Anatole France s'est inspiré pour construire les annales de la reine Glamorgane. Follement éprise du moine Oddoul, cette reine ayant attiré le moine dans sa chambre, et se voyant repoussée, le livre comme impur à la justice. Il périrait si la servante Gudrune, escomptant la récompense de

son action, ne le délivrait en se faisant passer auprès de lui pour un ange du Seigneur. Mais ayant appris qu'Oddoul est innocent du crime dont on l'accuse, elle le chasse aussitôt avec force injures et reproches. Et le moine, déconcerté par tant de noire malice, ne peut que murmurer : « Tes desseins sont mystérieux, Seigneur, et tes voies impénétrables. » (*L'Ile des Pingouins*, p. 144.)

Ce qui revient à dire que la femme, uniquement réaliste en amour, n'apprécie ni les ménagements, ni les délicatesses, ni le respect dont on l'entoure. Anatole France, tenant cette remarque pour vérité, ne s'est pas fait faute de montrer chez ses héroïnes le mépris où elles tiennent la réserve de l'homme. Thérèse Martin y voit un moment le signe de sa perte...

« Elle se dit, nous rapporte l'auteur du *Lys rouge*, que, peut-être, rêveur, exalté, distrait, perdu dans ses études d'art, il n'avait pas le goût violent des femmes, et qu'il resterait assidu sans se montrer exigeant. » (P. 169.)

Pour Elodie Blaise, qui se sent plus avancée dans sa conquête, elle ne voit que les avantages à tirer d'un sentiment qu'elle trouve bien inexplicable et presque ridicule.

« La citoyenne Blaise, insiste Anatole France, n'avait pas un culte pour la pudeur virile, sa morale n'était pas offensée de ce qu'un homme cédât à ses passions, à ses goûts, à ses désirs. Elle aimait Evariste, qui était chaste; elle ne l'aimait pas parce qu'il était

chaste, mais elle trouvait à ce qu'il le fût l'avantage de ne concevoir ni jalousie, ni soupçons et de ne point craindre de rivales. » (*Les Dieux ont soif*, p. 34.)

Qu'est-ce donc alors qui les tente dans l'amour, puisqu'elles l'ont dépouillé de tout ce qui le rend unique et surhumain? On l'a deviné. C'est le plaisir. Elles le cherchent et le veulent à tout prix et rien d'autre ne compte pour elles. Ayant déniaisé le petit Tournebroche, Jahel lui pose ses conditions :

« Cette fois, soyez moins emporté et ne pensez pas qu'à vous. Il ne faut pas être égoïste en amour. C'est ce que les jeunes gens ne savent pas assez. Mais on les forme. » (*La Rôtisserie de la reine Pédauque*, p. 172.)

Gilberte des Aubels ne cache pas davantage ses goûts au jeune Maurice, qui s'y soumet; la comtesse Martin rivalise d'emportement avec Dechartre; et Mme de Gromance, qui est mise à la portion congrue, s'efforce d'entraîner son partenaire au delà de ce qu'il a coutume.

« Ce jour-là, nous dit-on, par force et douceur, inspiration naturelle et science profonde, elle avait obtenu de lui les réalités de l'amour plus libéralement qu'il ne les accordait à l'ordinaire, par principe. Elle l'avait fait sortir de la modération... C'est ce qu'il ne lui pardonnait pas aisément... Chaque fois que Mme de Gromance l'entraînait hors de la juste mesure, il se vengeait d'elle ensuite par des mots mauvais ou par un mauvais silence. Elle

ne s'en fâchait point, parce qu'elle aimait l'amour et que son expérience lui enseignait que tous les hommes sont désagréables quand ils sont satisfaits. » (*L'Anneau d'améthyste*, p. 299-300.)

La divinité de M. Bergeret est tombée bien bas.

Cette sensualité, qui rend la femme si peu exigeante à l'endroit de l'amour, est la cause de sa faiblesse. Il suffit de bien peu de chose pour la mettre en frais — voyez Gilberte, Elodie, Jahel — et de moins encore pour la faire céder. Acculée au rendez-vous décisif, Thérèse Martin ne se défend qu'en obtenant un délai de deux jours... Il suffit à Gilberte des Aubels d'échanger un regard avec l'ange Arcade, installé dans la garçonnière de son amant, pour être conquise. Cette scène, traitée dans un mouvement accéléré et, si l'on veut, à la troisième vitesse, forme une réplique sommaire à l'interminable *Chute d'un Ange*. Qu'on en juge plutôt.

« Elle (Gilberte) passa devant l'ange avec précaution et très vite, comme devant un brasier.

« Arcade s'étant jeté à ses pieds, elle lui mit les mains sur les yeux, sur la bouche, cria : « Je vous hais. » Et, secouée par des sanglots, demanda un verre d'eau. Elle étouffait. L'ange l'aida à ouvrir sa robe. En ce péril extrême, elle se défendit courageusement. Elle disait : « Non, non. Je ne veux pas vous aimer: je vous aimerais trop. »

« Elle succomba pourtant. » (*La Révolte des Anges*, p. 322.)

La prudente et pratique Elodie n'a guère plus de résistance. A peine vient-elle d'enserrer Evariste dans les liens qu'elle a tissés, que sa force l'abandonne. Elle se livre à lui, non point seulement comme une amante, mais comme une esclave. Et cela permet à Anatole France de peindre les contrastes de la nature féminine et cette dualité qui la pousse à vouloir tout ensemble dominer et servir.

« Elle (Elodie), plus tendre et aussi plus fine, plus souple et plus ductile — détaille-t-il — se donnait l'avantage de la faiblesse et, aussitôt après l'avoir conquis, se soumettait à lui; maintenant qu'elle l'avait mis sous sa domination, elle reconnaissait en lui le maître, le héros, le dieu, brûlait d'obéir, d'admirer et de s'offrir. » (*Les Dieux ont soif*, p. 58.)

Ainsi, acharnée au plaisir et risquant pour l'atteindre son repos et même davantage, la femme reste, dans l'œuvre d'Anatole France, l'Eve éternelle, la tentatrice qui oblige l'homme au péché. Elle en convient, dans ses heures de sincérité, et c'est presque au nom de toutes les femmes que Thérèse Martin prononce l'aveu que l'on sait :

« Oh! ce qu'il fallait faire, c'est bien moi qui l'ai fait, je vous le dis franchement. Si nous en sommes venus là, c'est ma faute. Voyez-vous, elles ne l'avouent pas toujours, mais c'est toujours la faute des femmes. » (*Le Lys rouge*, p. 230.)

Ce n'est pas faire l'éloge de la femme que de réduire au plaisir son inclination pour l'amour. Mais Anatole France renforce encore le blâme en ajoutant : le plaisir et le profit. Conséquent avec sa thèse, il ne permettra donc à aucune de ses héroïnes de faire de sa personne un don désintéressé.

Laissons Thaïs, qui vit de la chose, et Jahel qui, tout en se jurant honnête fille, s'efforce d'en vivre, recevoir l'une « de l'or, non plus compté, mais mesuré au médimne », et l'autre « de la vaisselle, de la toile de Hollande, un pot à oille d'argent godronné et des leçons de M. Couperin »; elles sont dans leur rôle. Mais abordons les mondaines et découvrons leurs buts.

Thérèse Martin, qui est riche, voit dans l'amour un dérivatif à l'ennui. Elle attend de Dechartre qu'il lui révèle du monde matériel ce qu'elle est incapable de découvrir seule; et elle lui sait gré de lui rendre « la vie aimable, diverse, colorée, neuve, toute neuve ». (*Le Lys rouge,* p. 169.)

Moins délicate, Mme des Aubels cherche à obtenir des cadeaux du jeune Maurice qui, par nécessité ou calcul, se montre récalcitrant. Peu importe. Elle attendra, car, nous dit Anatole France :

« Elle connaissait les hommes, estimait qu'il faut les prendre comme ils sont; que, pour la plupart, ils ne donnent pas très volontiers et qu'une femme doit savoir se faire donner. » (*La Révolte des Anges,* p. 83.)

Pour Mme de Gromance, l'amour, qui est son plaisir et son occupation, lui sert, au surplus, à tenir son rang dans le monde. Elle lui demande donc tout ce que son mari ne peut pas lui donner. Et la chose se trouve expliquée avec une malice indulgente :

« Leur situation pécuniaire — nous dit-on dans *M. Bergeret à Paris* — était très embarrassée. Mme de Gromance, jolie, bien faite, libre de ses mouvements, se tirait encore d'affaire. » (P. 127.)

D'esprit pratique, comme *La Parisienne* de Becque, mais avec la vénalité en plus, elle sait comme elle traiter ses intrigues en femme positive et donner à ses rendez-vous toutes les garanties de sécurité.

« C'était, précise Anatole France, dans un hôtel très convenable, situé dans une rue voisine du boulevard des Capucines. Mme de Gromance dans sa sagesse l'avait choisi, au mépris des arrangements moins subtils de Gustave Delion, qui avait loué pour la recevoir un petit rez-de-chaussée de la solitaire avenue Kléber. Elle estimait qu'une femme, quand elle a des affaires qui ne regardent pas le monde, doit les faire au cœur tumultueux de Paris, dans un hôtel de bonne apparence, fréquenté par des voyageurs abondants, de races étrangères et diverses. » (*L'Anneau d'améthyste*, p. 295.)

Mais est-ce là, dira-t-on, une peinture bien exacte de la Parisienne ? Hélas, insistera France, en se cachant derrière l'habit usagé

de l'abbé Coignard, et en lui empruntant son parler ponctueux et cynique, voyez plutôt comment les choses se passent dans le conte des *Cinq Dames et de l'entremetteuse*. Un cavalier fait offrir une bague richement ornée pour celle qui voudra venir chez lui afin qu'il en fasse à son plaisir. La vieille s'en va chez la Picarde, qui lui ferme la porte au nez; puis chez la Poitevine, qui s'indigne de son offre; de là chez la Tourangelle, qui résiste, en dépit de la tentation; enfin chez la Lyonnaise, qui voudrait bien, n'était la crainte atroce que son mari ne lui coupe le nez. L'affaire échouerait s'il n'y avait la Parisienne qui, elle, consentante dès l'abord, cherche seulement le jour favorable.

Cette hardiesse, mêlée à tant de calcul, n'est pas pour déplaire à l'abbé Coignard, et il conclut par cette solennelle boutade :

« C'est une grande chose que de considérer les mouvements de ces petits êtres dans leurs rapports avec la justice éternelle. Je n'ai pas de lumières pour cela. Mais il me semble que la Lyonnaise qui craignait d'avoir le nez coupé valait moins que la Parisienne qui ne craignait rien. »

Entendez alors la réplique indignée du frère Jean Chavaray, qui défend les droits de l'Eglise :

« Je suis bien éloigné d'en convenir. Une femme qui craint son mari pourra craindre l'enfer. Son confesseur l'induira peut-être à la pénitence. Mais qu'est-ce qu'un capucin peut

attendre d'une femme que rien effraye? » (*Les Contes de Jacques Tournebroche.*)

Là n'est pas le pire, va nous expliquer Anatole France en reprenant lui-même la parole. Que les femmes se servent de l'amour pour atteindre les choses de ce monde qu'elles convoitent, cela n'implique pas l'infirmité de leur raison. Mais qu'elles témoignent de goûts détestables, iniques et déconcertants, voilà qui met en échec leur jugement.

Elles, que l'on imagine, d'après les apparences, suaves, sensibles et raffinées, ont en amour des besoins de violence, de cruauté et de laideur. Sans parler de l'intelligence, qui n'a pour elles aucun charme, ce ne sont ni les poètes, ni les délicats, ni les fervents de leur âme qui les attirent. Le plus assuré de leur plaire, c'est l'homme fort, la brute épaisse, le mâle sans cerveau. De là, dans leur choix, la prédominance du militaire sur le civil.

M. Bergeret en trouve la preuve et constatation dans ce curieux livre sur *Les Trublions*, dont il donne lecture à ses élèves :

« Et avaient parmi euls belles et hautes dames, des mieux nippées, lesquelles très gracieusement, par blandices et mignardises, incitaient ces gallants Trublions à escarbouiller, descroulller, transpercer, subvertir et déconfire quiconque ne trublionnait pas. N'en soyez ébahi, et reconnaissez à cela l'inclination naturelle des dames à cruelletés et violences et admiration du fier courage et vaillance guerrière, comme il se voit là par les histoires

anticques où il est conté que le dieu Mars fut aimé de Vénus ainsi que de déesses et de mortelles à foison, et que Apollo, au rebours, ne reçut que desdains des Nymphes et des chambrieres. » (*M. Bergeret à Paris,* p. 374-375.)

Mais l'explication, c'est lui qui se la donne, suivant le mode des philosophes, en ce jour mémorable, où la jeune Euphémie l'ayant traité de méchant, il se trouve haussé à ses propres yeux. Car, songe-t-il, la vie n'étant que lutte, ceux-là sont les plus nécessaires qui « par instigation de race et de nourriture, donnent les plus grands coups, sont nommés généraux et plaisent aux femmes, naturellement intéressées à choisir les plus forts et incapables de séparer dans leur esprit la force fécondante de la force destructive, qui sont, en effet, indissolublement unies dans la nature. » (*Le Mannequin d'osier,* p. 304.)

Imbues du préjugé de la force — qui leur vient de l'instinct — les femmes manquent alors au conseil de la prudence et de la civilité — qui leur vient de l'éducation. Mme de Bonmont, loin d'être rebutée par l'état de fureur chronique où vit son ami Rara, en escompte d'inépuisables avantages.

« Elle le suivait d'un regard timide et recueillait ses paroles avec inquiétude. Non que les sentiments qu'elles exprimaient lui parussent indignes de l'homme aimé : soumise à l'instinct, docile à la nature, elle admirait la vigueur sous toutes ses formes et elle se flat-

tait de l'espoir vague qu'un homme capable de tant de carnage serait capable, dans une autre heure, d'embrassements extraordinaires. » (*L'Anneau d'améthyste,* p. 290.)

Le meilleur moyen de les traiter est donc de les maltraiter. Elles aiment la manière forte et ne se formalisent pas pour un geste rude ou un mot audacieux. Des femmes du monde comme Mme des Aubels et la comtesse Martin se font chasser par leurs amants et n'en éprouvent nulle honte. Mme de Gromance ne ressent à nouveau quelque complaisance pour le jeune Delion qu'en s'entendant insulter par lui :

« Elle avait aimé et trompé Gustave Delion, et puis elle ne l'avait plus aimé. Mais Gustave, en lui ôtant son manteau clair à fleurs roses, lui murmura dans l'oreille les noms de « sale rosse » et de « vadrouille », sous les yeux baissés du maître d'hôtel respectueux. Elle ne laissa paraître aucun trouble sur son visage. Mais au dedans d'elle-même, elle le trouvait gentil, et elle sentit qu'elle allait l'aimer encore. » (*M. Bergeret à Paris,* p. 389.)

De même, Catherine la dentellière, qui boude aux gentillesses de M. d'Anquetil, cède tout à coup à ses menaces. Quand il lui crie d'une voix rude avec mille jurements : « Lève-toi, garce », elle se lève aussitôt « et, souriant dans les larmes, lui prend le bras et entre dans la salle à manger, avec un air de victime heureuse.

« Elle s'assit, ajoute Tournebroche, entre M. d'Anquetil et moi, la tête renversée sur l'épaule de son amant et cherchant du pied mon pied sous la table. » (*La Rôtisserie de la reine Pédauque,* p. 195.)

Ce goût de la violence est presque inséparable chez la femme de l'instinct de cruauté. Les images tragiques, les visions sanguinaires et, pour tout dire, un peu de sadisme, lui semblent coïncider assez heureusement avec ce combat qu'est l'amour. Elle y puise une sorte d'exaltation qui accélère sa vie nerveuse. Le cas d'Elodie n'a rien, dans la pensée de l'écrivain qui l'exploite, d'un cas exceptionnel. Elle est doublement femme, croit-il, en cédant à ses instincts profonds d'animal carnassier.

« Maintenant il (Evariste) lui faisait horreur, nous dit-on ; il lui apparaissait comme un monstre. Elle avait peur de lui et elle l'adorait. Toute la nuit, pressés éperdument l'un contre l'autre, l'amant sanguinaire et la fille voluptueuse se donnaient en silence des baisers furieux. » (*Les Dieux ont soif,* p. 204.)

Et, plus tard, lorsque, par haine jalouse, Evariste a envoyé un innocent à la mort, la passion morbide d'Elodie monte au paroxysme :

« Elle l'aimait de toute sa chair, et, plus il lui apparaissait terrible, cruel, atroce, plus elle le voyait couvert du sang de ses victimes, plus elle avait faim et soif de lui. » (*Id.,* p. 243.)

Nous retrouverons cette cruauté dans la

façon des femmes de liquider un amour qui cesse de leur plaire ou qui les gêne...

Pour l'instant, nous en sommes encore au chapitre de leurs goûts — et il nous réserve plus d'une surprise.

Imagine-t-on que des êtres gracieux et charmants, qui n'ont d'autre culte que celui de leur beauté, s'ingénient à combler de leurs faveurs les hommes les plus laids et les plus repoussants. Reprenant la suite des joyeux conteurs du moyen âge, Anatole France daube comme eux sur les inconséquences des femmes. Avec quel malin sourire ne constate-t-il pas, dans son récit de la *Chemise,* qu'un petit bossu est, à la cour comme à la ville, la coqueluche des femmes. (*Contes merveilleux,* p. 195.) De quelle plume amusée ne décrit-il pas la première civilisée : Orberose, trahissant, dès son second choix, cette déviation congénitale du goût.

« Ayant vu passer dans le crépuscule un bouvier de Belmont, dit-il, elle se prit à l'aimer. Il était bossu, ses épaules lui montaient par-dessus les oreilles; son corps se balançait sur des jambes inégales; ses yeux torves roulaient des lueurs fauves sous des cheveux en broussaille. De son gosier sortait une voix rauque et des rires stridents; il sentait l'étable. Cependant, il lui était beau. « Tel, comme dit Gnathon, a aimé une plante, tel autre un fleuve, tel autre une bête. » (*L'Ile des Pingouins,* p. 88.)

Mais c'est sur le ton de l'indulgence et du

regret qu'il relate une semblable erreur chez sa marraine, la belle aux yeux d'or.

« Je fus baptisé en l'église Saint-Germain-des-Prés, raconte-t-il, et tenu sur les fonts par une marraine qui était fée. Elle se nommait Marcelle parmi les hommes, elle était belle comme le jour, et avait épousé un magot nommé Dupont, dont elle était folle, car les fées raffolent des magots. » (*Le Petit Pierre*, p. 10.)

N'est-ce pas en revenir à cette première constatation que les femmes ne sont pas aussi délicates en amour qu'on se plaît à le croire, et qu'elles s'accommodent très bien de situations déplaisantes, quitte même à y trouver ensuite du plaisir... C'est là, d'ailleurs, tout le secret de l'attitude de Mme de Gromance chez le sénateur Panneton.

« Cet homme chauve, avec un air d'amoureux apoplectique, lui donnait un peu envie de rire et contentait ce besoin de comique qu'elle avait dans l'amour. Sans doute, elle eût préféré un superbe garçon, mais elle était encline à la gaîté facile, disposée à l'amusement qu'un homme procure par des plaisanteries un peu grasses et une certaine laideur. Après un moment de gêne bien naturelle, elle sentit que ce ne serait pas horrible, ni très ennuyeux. » (*M. Bergeret à Paris*, p. 279.)

Avec cette logique, qui lui permet de ramener les faits de la psychologie féminine à quelques données invariables, Anatole France assure, à l'aide de nouveaux exemples, la théo-

rie qu'il a déjà énoncée. Si les femmes, reprend-il, témoignent d'un tel aveuglement et de si médiocres exigences, c'est que, d'une part, elles manquent d'imagination et que, de l'autre, elles vivent dans le monde fermé des sensations.

« En amour, dit-il, il faut aux hommes des formes et des couleurs; ils veulent des images. Les femmes ne veulent que des sensations... » Et, plus loin : « Quand les femmes cherchent, ce n'est pas l'inconnu qu'elles cherchent. Elles veulent retrouver leur rêve ou leur souvenir, la sensation pure. Si elles avaient des yeux, comment parviendrait-on à s'expliquer leurs amours? » (*Le Jardin d'Epicure*, p. 117.)

Mais cela même suffit-il à expliquer une si étrange anomalie du goût? Ne faut-il pas invoquer d'autres raisons et faire intervenir cette grande loi des contrastes qui régit en partie l'univers? Anatole France a si bien senti la faiblesse de ses arguments qu'il a eu recours à un mythe pour leur donner le caractère de généralité qui leur manque, et qu'il s'est servi de l'accent persuasif de l'abbé Coignard pour en marquer le pittoresque. On se souvient de la scène à laquelle vient d'assister, le cœur marri, le petit Tournebroche.

« Je vis, dit-il, frère Ange qui, son bissac ballant sur l'épaule, et tenant par la taille Catherine la dentellière, marchait dans l'ombre d'un pas chancelant et triomphal, faisant jaillir sous ses sandales l'eau du ruisseau en

magnifiques gerbes de boue qui semblaient célébrer sa gloire crapuleuse, comme les bassins de Versailles font jouer leurs machines en l'honneur du roi. La tête renversée sur l'épaule du moine, Catherine riait. Un rayon de lune tremblait sur ses lèvres et dans ses yeux comme l'eau des fontaines.

« Est-il possible, me dis-je, qu'une si jolie chose soit en de si laides mains? » (*La Rôtisserie de la reine Pédauque*, p. 101.)

Et ayant été amené, par ses méditations, à comparer Catherine à une Nymphe et le capucin à un Satyre, il s'en va interroger son docte et « incomparable maître ».

« Je lui demandai sur quel fondement les Grecs avaient établi le goût des Nymphes pour les Satyres. Mon bon maître était prêt à répondre sur toutes les questions tant son savoir avait d'étendue. Il me dit : « Mon fils, ce goût est fondé sur une sympathie naturelle. Il est vif, bien que moins ardent que le goût des Satyres pour les Nymphes, auquel il correspond. » (*Id.*, p. 104.)

C'est là une citation chère à Anatole France, qu'il a reprise en plusieurs endroits de son œuvre. Ses souvenirs classiques lui ont donc fourni la matière imagée sur laquelle il a construit une loi psychologique. Avec une sûreté de touche et un charme de vision qui l'apparentent aux poètes, il a évoqué dans *Le Puits de Sainte-Claire* ces jeux des Nymphes et des Satyres et la force invincible qui les meut à la rencontre les uns des autres. Parti

d'une constatation polissonne — dont les goûts anomaliques des femmes font les frais — il s'est élevé jusqu'au mythe éternel de la possession, jusqu'au symbole panthéiste du désir.

Rêvant un soir devant le tombeau de saint Satyre, Fra Mino voit se former en nuées claires la troupe des Nymphes poursuivies par des jeunes hommes à pieds de bouc.

« Cependant, les Nymphes fuyaient; sous leurs pas rapides naissaient des prés fleuris et des ruisseaux. Et chaque fois qu'un capripède étendait la main sur l'une d'elles et la croyait saisir, un saule s'élevait soudain pour cacher la Nymphe dans son tronc creux comme une caverne, et le blond feuillage s'emplissait de murmures légers et de rires moqueurs.

« Quand toutes les femmes se furent cachées sous les saules, les capripèdes, assis sur l'herbe soudaine, soufflèrent dans leurs flûtes de roseau et en tirèrent des sons dont toute créature eût été troublée. Les Nymphes charmées passèrent la tête entre les branches et peu à peu, quittant leurs ombreuses retraites, s'approchèrent, attirées par la flûte irrésistible. Alors, les hommes-boucs se jetèrent sur elles avec une fureur sacrée. Dans les bras de l'insolent agresseur, les Nymphes s'efforcèrent un moment encore de railler et de se moquer. Puis elles ne rirent plus. La tête renversée, les yeux noyés de joie et d'horreur, elles appelaient leurs mères, ou criaient : « Je me meurs », ou gardaient un silence farouche.

« ... Cependant, les Nymphes, ayant noué

leurs bras aux reins des capripèdes, mordaient, caressaient, irritaient leurs amants velus et, mêlées à eux, les enveloppaient, les baignaient de leur chair plus ondoyante et plus vive que l'eau du ruisseau qui, près d'elles, coulait sous les saules. » (P. 17-18.)

Nous avons vu jusqu'ici l'analyste facétieux qui s'amuse à relever chez la femme tant et de si déconcertantes imperfections. Nous allons découvrir le philosophe pessimiste qui, après avoir expérimenté ses caprices, la juge avec moins de sérénité et se laisse même arracher ce cri désespéré, qui fait penser à Vigny — au Vigny de la *Colère de Samson* — : « Nous mettons l'infini dans l'amour. Ce n'est pas la faute des femmes. » (*Le Jardin d'Epicure*, p. 33.)

Et il s'acharne à montrer combien l'amour de la femme est mouvant, passager, orienté vers une fin rapide. L'épicurien Nicias a beau badiner et transposer la chose en une image élégante, elle n'en prend pas moins une teinte mélancolique. Interrogé par Eucrite, il lui répond :

« Je pense que les amours des femmes sont les jardins d'Adonis.

« — Que veux-tu dire?

« — Ne sais-tu pas, Eucrite, que les femmes font chaque année de petits jardins sur leurs terrasses en plantant pour l'amant de Vénus des rameaux dans des vases d'argile. Ces rameaux verdoient peu de temps et se fanent. » (*Thaïs*, p. 206.)

C'est du même ton, qui sonne avec une arrière-note funèbre, qu'Anatole France, ayant narré dans ses *Souvenirs* les circonstances de sa juvénile passion pour Jeanne Lefuel, conclut :

« Un an après notre rencontre, Jeanne Lefuel m'avait tranquillement oublié. Il me souvient toujours d'elle. » (*La Vie en fleur*, p. 339.)

Nous possédons encore un document où s'affirme de façon aussi personnelle et amère ce jugement sur l'inconstance des femmes; ce sont les « *Notes écrites par Pierre Nozière en marge de son gros Plutarque* », et où il est dit :

« Je ne crois pas que rien au monde soit comparable à l'agilité avec laquelle les femmes oublient ce qui fut tout pour elles. Par cette effrayante puissance d'oubli autant que par la faculté d'aimer, elles sont vraiment des forces de la Nature. » (*Pierre Nozière*, p. 137.)

C'est là, si l'on sait y regarder d'un peu près, que réside l'élément tragique — le seul — de l'œuvre d'Anatole France. Lui, si indulgent, malicieux et souriant, et qui ne se laisse guère surprendre par l'émotion, il a peint, avec une indignation à peine dissimulée, les méfaits de l'impassibilité féminine. Il a montré ses héroïnes — les meilleures et les pires — se débarrassant de l'amour comme d'un vêtement usagé, pour en acquérir un autre, un neuf.

Oh! le cruel petit animal que cette Félicie

Nanteuil qui, après avoir pris et enivré son camarade Chevalier, le repousse ensuite et feint de l'ignorer. Et quel mépris quand il l'exhorte, au nom du passé, à écouter sa plainte et à l'apaiser. C'est sa férocité tranquille, plus même que l'abandon, qui accule le malheureux au suicide. Et, pourtant, dit Anatole France, qui a dû connaître le cas:

« Si elle avait voulu, d'une parole, d'un seul mot, d'un petit mouvement de la tête et des épaules, elle l'aurait rendu très doux et presque heureux. Mais elle garda un silence méchant. Les lèvres serrées, le regard lointain, elle semblait perdue dans un rêve. » (*Histoire Comique*, p. 48.)

Thaïs, après l'enivrement du premier amour et les serments fallacieux, dénoue les liens qu'elle a formés, sans un regret, sans un soupir. « Le charme dura six mois, dit le livre, et se rompit en un jour. » (*Thaïs*, p. 120.)

Ni le mutuel attachement, ni la douleur ne lient davantage la femme à l'homme. Evariste vient à peine de monter sur l'échafaud, après les tragiques événements de Thermidor, qu'Elodie prend un nouvel amant et recommence avec lui, dans le même cadre et suivant les mêmes rites, les gestes et la mimique de l'amour. Et c'est, ironie suprême, sur cette reprise des habitudes que se termine le livre. Mlle Blaise renvoyant au petit jour Desmahis lui dit les mêmes mots qu'elle a prononcés jadis pour l'infortuné Gamelin.

« Adieu, mon amour... C'est l'heure où mon

père peut rentrer : si tu entends du bruit dans l'escalier, monte vite à l'étage supérieur et ne descends que quand il n'y aura plus de danger qu'on te voie. Pour te faire ouvrir la porte de la rue, frappe trois coups à la fenêtre de la concierge. Adieu, ma vie, adieu, mon âme. » (*Les Dieux ont soif*, p. 366. Cf. p. 179.)

Cette grosse sentimentale de baronne Jules n'a pas la mémoire plus longue. A peine a-t-elle perdu son ami Rara qu'elle s'inquiète d'en reprendre un autre, et que la première occasion la trouve consentante.

« Elle avait trop bon cœur pour vivre seule. Et c'eût été dommage aussi. Il se trouva qu'une nuit d'été, entre le Bois et l'Etoile, elle eut un nouvel ami. » (*M. Bergeret à Paris*, p. 125.)

Mais la plus coupable et la plus cruelle de toutes, c'est sans contredit Thérèse Martin qui, sciemment, sans raisons et sans remords, court d'un premier amour à un second, avant même d'avoir rompu ses liens... Sommée par Le Menil d'expliquer ses interminables silences, elle précise sa volonté de rupture avec une dureté cynique. Elle raille et blasphème. Elle pousserait Le Menil au meurtre, si la douleur ne le terrassait.

C'est elle qui, perfidement, sème dans la pathétique discussion, les arguments empoisonnés, et qui, ramenant son aventure d'amour au rang d'une banale liaison, prononce ces mots atroces : « On se prend, on se quitte », et, jetant le doute sur sa fidélité passée, ose dire :

« Je vous l'ai toujours dit : je ne suis pas sûre. Il y a des femmes, à ce qu'on dit, qui peuvent répondre d'elles. Je vous ai averti que je n'étais pas comme elles, et que je ne répondais pas de moi... Je n'avais rien promis. Et puis, si j'avais promis, qu'est-ce que des paroles? » (*Le Lys rouge*, p. 245.)

Le Menil a beau plaider sa cause avec des cris de passion superbes, elle ne l'écoute pas. Elle ne songe qu'à l'autre, de qui elle escompte un plaisir plus aigu, et à qui tout à l'heure elle se donnera, émue et exaspérée, « en goûtant l'humiliation superbe d'être une belle proie ». (*Id.*, p. 255.)

En quoi vaut-elle mieux, on se le demande, elle qui détruit des vies sans même s'en soucier, en quoi vaut-elle mieux que l'éhontée Jahel qui, se voyant responsable du meurtre de l'abbé Coignard, ne trouve pour s'excuser que cette réponse insensible : « Croyez-vous aussi qu'il soit facile d'être jolie fille sans causer de malheurs? » (*La Rôtisserie de la reine Pédauque*, p. 334.)

De tant de traits de bassesse et d'insensibilité, faut-il conclure que les femmes sont incapables d'éprouver la passion — celle qui dure et prend l'être tout entier? Oui, répond Anatole France, par la voix et l'exemple de ses héroïnes. Et son sourire amusé leur promet déjà les circonstances atténuantes.

Pourtant, à deux reprises, il a transgressé cette loi psychologique à laquelle il semble croire. Presque sans s'en apercevoir lui-même,

il nous a tracé le portrait de deux grandes passionnées : dona Maria d'Avalos et Eveline Clarence. Et encore, pour Eveline Clarence, s'amuse-t-il à montrer, par une suite de scènes bouffonnes, l'influence d'une passion sans frein sur la politique. Parce qu'il est amoureux et aimé, le président du Conseil mène la nation pingouine à la plus effroyable des guerres... Et le point de vue caricature l'emporte sur le point de vue sentiment.

Reste donc, seule entre toutes, et exhumée de quelque chronique d'histoire de la Renaissance, dona Maria d'Avalos, dont la passion ne cède pas devant les menaces de son mari. Prévenue du danger qu'elle court en faisant venir chez elle son amant, le duc d'Andria, elle n'hésite pas à lui écrire :

« Monseigneur, un jour passé loin de vous m'est le plus cruel des supplices. J'aurai le courage de mourir. Je n'aurai pas le courage de supporter votre absence. Il ne fallait pas m'aimer si vous n'en aviez pas la force. Il ne fallait pas m'aimer si vous préfériez à mon amour quelque chose au monde, fût-ce mon honneur et ma vie. Choisissez : ou de continuer à me voir chaque jour, ou de ne plus me voir jamais. » (*Le Puits de Sainte Claire*, p. 277.)

Et ce sont là les seuls mots de passion vraie prononcés par une femme dans toute l'œuvre d'Anatole France. Grâces donc soient rendues à dona Maria pour sa sublime folie.

Comment, après cela, expliquer le culte

qu'Anatole France professe à l'égard de Racine? Comment croire qu'il admire à ce point — et justement parce qu'elles sont au théâtre les seules et vraies passionnées — les héroïnes du grand tragique français?... Enregistrons cet aveu, sans y mêler l'esprit de contradiction et jouissons de la forme où il nous est parvenu — forme suave, parfaite et cadencée.

« O doux et grand Racine, le meilleur, le plus cher des poètes. Vous êtes mon amour et ma joie, tout mon contentement, et mes plus chères délices. C'est peu à peu, en avançant dans la vie, en faisant l'expérience des hommes et des choses, que j'ai appris à vous connaître et à vous aimer... Dans ma jeunesse, gâté par les leçons et les exemples de ces barbares romantiques, je n'ai pas compris tout de suite que vous étiez le plus profond comme le plus pur des tragiques; mes regards manquaient de force pour contempler votre splendeur. Je n'ai pas toujours parlé de vous avec assez d'admiration; je n'ai jamais dit que vous avez créé les caractères les plus vrais qui aient été mis au jour par un poète; je n'ai jamais dit que vous étiez la vie même et la nature même. Vous seul avez offert en spectacle de véritables femmes. Que sont les femmes de Sophocle et de Shakespeare auprès de celles que vous avez animées? Des poupées. Les vôtres ont seules des sens et cette chaleur intime que nous appelons l'âme. Les vôtres seules aiment et désirent; les autres parlent. Je ne

veux pas mourir sans avoir écrit quelques lignes au pied de votre monument, ô Jean Racine, en témoignage de mon amour et de ma piété. » (*Le Petit Pierre*, p. 331.)

Si l'esprit ne mène pas à tout — et nous venons de voir comment il obscurcit parfois le monde des sentiments — du moins a-t-il des ouvertures sur tout. C'est la revanche d'Anatole France, après nous avoir déçus par ses insuffisances, de nous entraîner tout à coup plus loin que nous ne l'avions prévu. Il n'a pas hésité, en ébauchant sa vision de l'avenir, à fixer les rapports nouveaux de l'homme et de la femme. Nous sommes loin sans doute de l'Eve future de Villiers de l'Isle-Adam, de l'Anna du Temps de la Comète de Wells. Pourtant, il y a déjà un système de relations entre les individus des deux sexes, où l'égalité et la justice sont respectées.

La camarade Chéron, débarrassée des vains oripeaux de la frivolité d'antan, simple et libre, la première femme à qui Anatole France découvre « un air de curiosité tranquille et de flânerie amusée » répond sans embarras à la question de l'homme du XX^e^ siècle sur l'amour — nous sommes en 2270 :

« Ni l'homme ni la femme ne prennent d'engagement. Et il n'est pas rare que leur union dure autant que la vie. Ils ne voudraient ni l'un ni l'autre être l'objet d'une fidélité gardée au serment et non pas assurée par des convenances physiques et morales. Nous ne devons rien à personne. Un homme autrefois persua-

dait à une femme qu'elle lui appartenait. Nous sommes moins simples. Nous croyons qu'un être humain n'appartient qu'à lui seul. Nous nous donnons quand nous voulons et à qui nous voulons. » (*Sur la Pierre blanche*, p. 301.)

Tout se borne donc dans la cité future à l'application sans à-coups de l'union libre. Anatole France, dont l'imagination reste ici sommeillante, n'a fait que transporter dans l'avenir, et d'un geste optimiste, un état prévu et idéalisé à son époque. Mais s'il l'a mis en rapport avec le progrès de la raison, il a négligé de l'établir sur une connaissance nouvelle, active, émouvante de la psychologie humaine et de la vie sociale améliorées.

Chéron s'afflige du mystère qui enveloppe encore l'amour.

« Le génie de l'espèce, dit-elle, est ce qu'il fut et ce qu'il sera toujours, violent et capricieux. Aujourd'hui comme autrefois, l'instinct est plus fort que la raison. Notre supériorité sur les anciens est moins de le savoir que de le dire. Nous avons en nous une force capable de créer les mondes : le désir, et tu veux que nous puissions la régler? C'est trop nous demander. Nous ne sommes pas encore des sages. La collectivité ignore totalement tout ce qui concerne les rapports des sexes. Ces rapports sont ce qu'ils peuvent, tolérables le plus souvent, rarement délicieux, parfois horribles. Mais ne crois pas, camarade, que l'amour ne trouble plus personne. » (*Sur la Pierre blanche*, p. 112-113.)

Trop réduit dans sa vision, parce qu'il n'est pas mû par cet élan de l'esprit, cette soif d'idéal qui font les réformateurs et les visionnaires, Anatole France n'a pas construit sur le plan futur une image de la perfection possible de l'amour... Il n'a pas discerné comment, par la fusion des désirs sensuels et des aspirations sentimentales sous le feu de l'intelligence, l'homme montait à la conquête de sa propre éternité, non plus imaginée dans l'au-delà, mais atteinte ici-bas, par la réalisation d'actes parfaits et définitifs.

L'amour est en voie de transformation — une transformation aussi profonde que celle qu'il subit jadis par les Evangiles... Car la connaissance des lois biologiques et sociales, telle qu'on la voit s'esquisser, peut créer en l'homme des émotions insoupçonnées et d'une qualité supérieure. C'est elle qui permettra aux sages et aux inspirés de demain de projeter sur l'humanité une vision de l'amour aussi exaltante que celle dont les Hindous parèrent, dans le surnaturel, leur dieu Krishna.

CHAPITRE IV

LES TYPES ET CARACTÈRES DE FEMMES CRÉÉS PAR ANATOLE FRANCE

Puisqu'il y a, suivant Anatole France, *une nature féminine,* toujours identique à elle-même, en quelque temps et lieu qu'on l'observe, la tâche de l'écrivain est d'en retrouver les constantes dans chacune des femmes qu'il décrit. Et, tout naturellement, il en vient à les classer en catégories, où le vieux fonds instinctif ne varie ses effets que d'après l'âge et la condition sociale. Il a donc distingué, d'une part, la mondaine, la courtisane, l'actrice, la bourgeoise, les servantes, les femmes du peuple, et, de l'autre, les jeunes filles, les femmes mûres et les vieilles femmes.

Comme on le voit, Anatole France a travaillé — du moins sur le plan féminin — à la façon du XVII[e] siècle où, pour renouveler le sens psychologique, on s'efforçait de créer des types généraux et invariables. Il a poussé si avant son système qu'ayant à peindre, entre autres, une femme de la Révolution, il n'a voulu voir

en elle que la coquette, la sensuelle, la rusée, telle qu'on la rencontre à tous les coins du temps. Et, s'il l'a parée d'un fichu croisé et d'une de ces jupes qui, laissant les hanches dégagées, s'enfle encore sous les reins, il a omis de faire retentir en elle les sentiments de l'époque. Elodie Blaise est étrangère aux préoccupations qui exaltent si fortement une Lucile Desmoulins, une Théroigne de Méricourt, une Sophie Lebas, une Manon Roland. Il ne s'est pas soucié de résoudre le curieux problème de l'adaptation des femmes aux diverses époques de l'histoire, ni d'observer comment les grands événements collectifs exaltent en elles les passions et les forces conscientes. Et pourtant, il a voulu se faire l'historien de Jeanne d'Arc.

Chose à noter. Anatole France qui, dans ses souvenirs — alors que les images de l'enfance émergent avec une si grande netteté de sa mémoire — a tracé de ceux qu'il connut des portraits si véridiques, ne s'est pas soucié d'individualiser de même sorte les héroïnes de ses romans. Il ne les a pas marquées du même signe de vie, ni frappées au même coin d'humanité.

Dès les premiers succès, cueillis presque au sortir de l'adolescence, Anatole France a vécu au centre de la société cultivée et parmi les femmes du monde. Enveloppé dans cette atmosphère de luxe et de bon ton, qui lui voilait un peu l'horizon — ces confins sociaux où agissent des femmes plus sincères et mieux

douées — il en a subi l'attrait, sans toutefois se départir de sa clairvoyance. Ses éloges, même les plus flatteurs, sont toujours tempérés par le trait critique.

« Ce qui fait le monde, dit-il en un de ses jours d'optimisme, c'est la femme. Elle y est souveraine : rien ne s'y fait que par elle et pour elle. Or, la femme est la grande éducatrice de l'homme; elle lui enseigne les vertus charmantes : la politesse, la discrétion, et cette fierté qui craint d'être importune. Elle montre à quelques-uns l'art de plaire; à tous l'art utile de ne pas déplaire. On apprend d'elle que la société est plus complexe et d'une ordonnance plus délicate qu'on ne l'imagine communément dans les cafés politiques. Enfin — et avec cette conclusion reparaît l'observation malicieuse — on se pénètre près d'elle de cette idée que les rêves du sentiment et les ombres de la foi sont invincibles et que ce n'est pas la raison qui gouverne les hommes. » (*Le Jardin d'Epicure*, p. 30.)

Sur les modèles à peu près uniformes qui lui étaient présentés, il a construit sa théorie du charme captivant et de la frivolité incurable des femmes. Et, par un détour dont il est coutumier, il a chargé le caustique Saint-Sylvain de définir leur vie surmenée et vaine.

« J'observe — dit celui-ci — que, dans notre monde, elles (les femmes) n'élèvent pas leurs enfants, ne dirigent pas leur ménage, ne savent rien, ne font rien, et se tuent de fatigue; elles se consument à briller, c'est un sort de

chandelle; j'ignore s'il est enviable. » (*Contes Merveilleux*, p. 201.)

Leur salon — ou celui des autres — est le lieu où elles règnent dans une gloire incontestée, faisant parade de leur beauté, de leurs toilettes ou de ce qu'elles croient être l'esprit. Anatole France a excellé à reproduire ces conversations mondaines où l'insignifiance ne le cède qu'à la malignité. On montre aussi peu d'ouverture d'esprit chez Thérèse Martin qui, pourtant, recherche la société des artistes et des poètes, que chez la baronne de Bonmont, où se presse un public assez mélangé. Les mêmes insinuations fielleuses y croisent d'identiques médisances. Les propos échangés y traînent sur les mêmes sujets usés, sans que puisse s'amorcer une discussion active :

« On parla du roman de la semaine. Mme Marmet avait plusieurs fois dîné avec l'auteur, un homme jeune et très aimable. Paul Vence trouvait le livre ennuyeux.

« — Oh, soupira Mme Martin, tous les livres sont ennuyeux. Mais les hommes sont plus ennuyeux que les livres. Et ils sont plus exigeants. » (*Le Lys rouge*, p. 8-9.)

Parfois une femme, que le snobisme travaille, se saisit d'une question hors de sa portée et, semblable à une pythie de salon, se répand en exclamations enthousiastes. La vieille Mme de Morlaine qui, « vive, éperdue, agitant ses formes monstrueuses comme une nageuse entourée de vessies », se pique de science, jette à un rédacteur du *Journal des Débats* ces cris

où s'exprime sa prétentieuse sottise de Philaminte moderne :

« Votre article sur le bimétallisme, une perle, un bijou. La fin surtout, une pure ivresse. » (*Le Lys rouge*, p. 10.)

Il faut entendre M. de Brécé, le général Cartier de Chalmot, M. de Gromance, et les hôtes de choix qui leur donnent la réplique, aborder les questions politiques et sociales. On les voit s'enferrer dans les préjugés avec une solennité de ton qui indique comment l'éducation déformante a développé en eux l'esprit de caste. Parce qu'ils croient appartenir à un monde supérieur, ils soignent leur attitude, et les femmes, qui renchérissent sur leurs travers, dissimulent en comédiennes nées. La grande affaire pour elles est de sauver les apparences. Mme de Gromance, qui se sent démasquée, répond au sourire de M. Bergeret par un regard hautain, car, dit Anatole France, « elle ne concevait pas tout à fait comme M. Bergeret la gloire d'une femme. Elle y mêlait beaucoup d'intérêts sociaux et gardait des ménagements, étant du monde ». (*Le Mannequin d'osier*, p. 89.)

Mme Worms-Clavelin qui, un peu en marge, aspire cependant à faire partie du « monde », prend encore plus de précautions et surveille sa toilette, sa mine et ses sourires. En visite chez la sœur du ministre Loyer, elle se fait remarquer par ses façons douces, son « air ingénu sous les plumes noires de son chapeau... C'était sa tenue de visites, ce qu'elle appelait

se mettre en cheval de corbillard ». (*L'Anneau d'améthyste*, p. 332.)

Ailleurs, dans un dîner chez Mme Delion, on nous la montre, tandis que son mari expose son programme politique, accueillant « dans un calme de madone, les pieds de M. le Président Peloux, qui cherchaient les siens sous la table ». (*L'Orme du Mail*, p. 308.)

Ainsi sont-elles toutes : à l'affût de la situation et capables ensuite de toutes les hypocrisies pour la conserver. Thérèse Martin, qui joue les passionnées, parle-t-elle jamais de tout abandonner pour suivre Dechartre? Elle veut bien faire l'aumône de son corps à qui bon lui semble, mais non le sacrifice de son rang et de son luxe. Il lui faut à la fois le mari pour la chaperonner et l'amant pour la distraire. Uniquement préoccupée d'elle et ne s'embarrassant d'aucun principe de morale, elle inflige à l'un comme à l'autre ses fantaisies.

Lorsque son mari, qui prévoit sa prochaine nomination au Ministère, lui demande de renoncer au voyage qu'elle a projeté, elle lui répond : « Vous m'ennuyez. » (*Le Lys rouge*, p. 101.) Et, lorsque Le Menil cherche à la calmer en lui expliquant les raisons de sa courte absence, elle lui jette crûment au visage :

« Ma peine, c'est moi, c'est ma vie. Je suis âpre à jouir de ce que j'aime, de ce que j'ai cru aimer. Je suis comme papa : je réclame ce qu'on me doit. Et puis... — elle baissa la voix — et puis, j'ai des sens, moi. Voilà, mon

cher. Je vous ennuie. Qu'est-ce que vous voulez?... Il ne fallait pas me prendre. »

Et comme il se montre conciliant, la priant seulement de ne pas avoir de caprices avec lui, elle insiste :

« Et pourquoi n'en aurais-je pas avec vous? Si je me suis laissée prendre... ou donnée, ce n'était pas par raison, bien sûr, ni par devoir. C'était par caprice. » (*Le Lys rouge*, p. 73-74.)

Ces vivacités de langage, qui sont l'indice de la dureté de cœur et d'un manque évident de délicatesse, ne les choquent pas davantage lorsqu'elles se retournent contre elles. Mme de Gromance essuie sans mot dire les rebuffades du jeune Delion et accepte le rendez-vous ainsi formulé :

« J'espère que cette fois vous ne me ferez pas poser comme le jour où vous vous baladiez avec ce vieux roquentin de Mauricet, pendant que je n'avais d'autre distraction dans votre salon jaune que de démonter le mouvement de la pendule. » (*L'Orme du Mail*, p. 308.)

Gilberte des Aubels, sollicitée par Maurice d'Esparvieu, sur un ton qui semble plutôt celui du maquignon que de l'homme policé, ne s'en trouve pas choquée. Et elle s'incline, en femme d'expérience, devant ce désir si brutalement exposé, en pleine réception mondaine :

« On pourrait s'arranger tous les deux. Ça vous va-t-il?

Il parlait de la sorte, selon les convenances

modernes, afin d'éviter de fades compliments et pour épargner à une femme l'agacement d'entendre une de ces vieilles déclarations qui, ne contenant rien que de vague et d'indéterminé, ne comportent aucune réponse exacte et précise...

Mme des Aubels baissa les yeux, but une gorgée de thé et ne fit point de réponse, car sa pudeur n'était pas encore vaincue.

Cependant, Maurice lui prenant des mains la tasse vide :

— Samedi, cinq heures, 126, rue de Rome, au rez-de-chaussée, la porte à droite sous la voûte; frappez trois coups.

Mme des Aubels leva sur le fils de la maison des yeux sévères et tranquilles, et regagna d'un pas assuré le cercle des honnêtes femmes auxquelles M. Le Fol, sénateur, expliquait alors le fonctionnement des couveuses artificielles dans la colonie agricole de Sainte-Julienne. » (*La Révolte des Anges*, p. 68-69.)

Le monde que décrit Anatole France — observateur satirique — ressemble singulièrement à celui de M. de Courpière.

Tout de suite après la femme du monde, qui occupe dans ses livres le meilleur rang et semble résumer pour lui la féminité, Anatole France a placé la courtisane et l'actrice, confondant même parfois leurs attributs. Thaïs, qui vend son corps, est mime et comédienne; Félicie Nanteuil, Rose Thévenin, Bouchotte, Gabrielle T..., qui pratiquent l'art du théâtre à tous ses degrés, sont au surplus des femmes

entretenues, et Jahel, qui débute dans la galanterie, sollicite de M. d'Anquetil, en vue de l'avenir, la faveur de prendre des leçons de M. Couperin.

A quoi tient ce faible qu'Anatole France témoigne pour la femme qui vit de l'amour? A ce qu'elle fait, dit-il, sans hypocrisie et de bonne grâce ce que les autres font en se cachant et avec forces manières. N'a-t-il pas, en effet, employé toutes les ressources de sa dialectique pour affirmer, par les voix autorisées de Choulette et de l'abbé Coignard, la prééminence des prostituées sur les honnêtes femmes? N'a-t-il pas poussé l'indulgence à l'égard du péché d'amour jusqu'à vanter le bien-faire et l'utilité des entremetteuses?

Interrompant le frère Chavaray, qui lui narre l'histoire des *Cinq dames et de l'entremetteuse*, Jérome Coignard précise :

« Vous voulez désigner ainsi une femme obligeante qui s'entremet dans des commerces d'amour? En latin, nous l'appelons : internonce des voluptés. Ces prudes femmes rendent les meilleurs offices. » (*Les Contes de Jacques Tournebroche.*)

Parlant en artiste, et non en sociologue, Anatole France a légitimé, au sein de la société, la profession de courtisane. C'est grâce à elle, répète-t-il un peu partout, que s'éduquent les hommes et que s'affirme le luxe. Thaïs a donc le droit d'être déifiée et de se déclarer satisfaite.

« Le seuil de sa maison, dit-il à l'appui de

sa thèse, était couronné de fleurs et arrosé de sang. Elle recevait de ses amants de l'or, non plus compté, mais mesuré au médimne, et tous les trésors amassés par les vieillards économes venaient, comme des fleuves, se perdre à ses pieds. C'est pourquoi son âme était sereine. Elle se réjouissait dans un paisible orgueil de la faveur publique et de la bonté des dieux, et, tant aimée, elle s'aimait elle-même. » (*Thaïs*, p. 123.)

Nous sommes loin des compromissions et de la fin honteuse de *Nana*, en qui Zola, prenant position de moraliste et de sociologue, voit une sorte de fléau public, la source empoisonnée de toutes les grandes plaies sociales.

En faisant de Thaïs un portrait sans défauts, et en l'évoquant comme le rêve suprême de la Grèce à son déclin, Anatole France a manqué aux lois de l'observation directe comme à celles de l'histoire. Aristophane, Lucien, Juvénal, Pétrone, Apulée et tant d'autres nous ont livré de la courtisane antique des images moins suaves...

Sans doute, Catherine la dentellière, cette Manon au petit pied, qui passe par l'hôpital et finit à l'Amérique, et Jahel, cette insatiable et délicieuse gourgandine, font pendant à ce type idéalisé et donnent de la profession une idée moins haute. Mais que d'égards encore et de sollicitude dans la manière de les peindre. Et quel souci de les justifier...

Le goût de notre auteur pour la femme de théâtre a des origines plus personnelles. Ses

héros, en s'échauffant sur tel premier rôle, ne font qu'emprunter le feu dont il fut lui-même embrasé. Son premier amour d'enfant comme sa première passion de jeune homme eurent, en effet, pour objet deux comédiennes : Isabelle Constant et Jeanne Lefuel. Il lui devenait facile de transporter ensuite dans ses romans les menus faits et les triomphes de la vie de l'actrice, les écarts de sa conduite, les rancœurs, les potins, les rivalités... Il n'avait qu'à glaner dans ses souvenirs pour retrouver toutes fraîches les images du théâtre des Muses, au temps des répétitions de *Lysistrata*.

« J'eus, dès le premier jour, raconte-t-il, une préférence. Ce fut pour Lampito, la Lacédémonienne, dont le rôle était tenu par Jeanne Lefuel, de l'Odéon. Ce rôle est peu important. Jeanne Lefuel me demanda d'y ajouter des « béquets » et ne me le demanda pas en vain. Funeste conséquence d'une faiblesse amoureuse : j'interpolai le texte d'Aristophane... Mais pourquoi chercher une excuse ailleurs que dans les yeux gris de Jeanne Lefuel?...

« Le rôle de Lampito, en dépit de mes béquets, était resté court. Aussi Jeanne Lefuel avait du temps à perdre et elle le perdit avec moi. Nous causions. Jeanne Lefuel n'avait que deux mots à dire pour me mettre en joie. » (*La Vie en fleur*, p. 330-331.)

Ce pouvoir de l'actrice sur les foules, cette emprise qu'elle exerce sur les cervaux imaginatifs, qui les a décrits mieux que lui, avec des mots où brûle encore un peu de la flamme

des passions lointaines? La ville d'Antioche tout entière soulevée vers Thaïs ou Jean Servien abîmé dans la contemplation de Gabrielle T..., c'est toujours lui qui comprend et admire, et qui jouit de l'approbation unanime des foules.

« Après quelques mois d'obscurs débuts, écrit-il de Thaïs, la puissance de sa beauté éclata sur la scène avec une telle force que la ville entière s'en émut. Tout Antioche s'étouffait au théâtre. Les magistrats impériaux et les premiers citoyens s'y rendaient, poussés par la force de l'opinion. Les portefaix, les balayeurs et les ouvriers du port se privaient d'ail et de pain pour payer leur place. Les poètes composaient des épigrammes en son honneur... » (*Thaïs*, p. 122.)

Plus discrètement, Jean Servien, possédé par l'amour-mirage, dédie à Gabrielle T... les extases de son cœur romantique :

« Il assistait d'un fauteuil d'orchestre aux éclatantes transfigurations de celle qu'il aimait. Il la voyait tour à tour ceinte du bandeau blanc des vierges de la Hellas, semblable à ces figures taillées si pures dans le marbre des bas-reliefs antiques; puis en robe à ramages, avec des boucles poudrées sur ses épaules nues, dont la minceur avait un accent indéfinissable et un goût de verte volupté; puis coiffée d'un épervier d'or, ceinte de lames d'or sur lesquelles des rubis dessinaient des signes magiques, et revêtue de la magnificence inhumaine d'une reine d'Orient... » (*Jean Servien*, p. 106.)

Passons maintenant aux bourgeoises. Ici nous sommes en présence d'une double série de portraits : ceux faits d'après nature et qui nous restituent les traits nets et purs des femmes qu'Anatole France connut dans son enfance; et ceux composés d'après des modèles moins simples et plus caractérisés, et parmi lesquels figure, haute en couleur et les traits accentués, la maîtresse pièce de la collection : Mme Bergeret.

Avec les premiers, nous pénétrons dans une société assez semblable à celle que nous décrit Renan dans ses *Souvenirs d'enfance,* société que domine encore les traditions, les vertus et le goût du bon ton. Par elle, nous remontons très avant dans le temps : nous touchons à l'ancien régime. Qu'on en juge plutôt par Mme Laroque, l'aimable voisine des Nozière :

« Mme Laroque était une bien simple vieille, mais grande de labeur, de patience, d'amour et d'une sagesse domestique à l'épreuve de la bonne et de la mauvaise fortune. Elle portait en elle presque un siècle de la vie française et deux régimes, l'ancien et le nouveau, réunis et fondus par l'esprit et le cœur des femmes, ses pareilles qui, comme les Sabines de David, se jetèrent entre les combattants. » (*Le Petit Pierre,* p. 165.)

C'est de ce milieu honnête et sain qu'il a tiré la seule figure de mère qui orne son œuvre : la sienne. Car pour Mme Bergeret, que la présence de ses trois grandes filles ne retient pas sur la pente du crime, elle doit être rayée

du rôle. Et quant à la mère de Jean Servien, que son humilité et ses rêves d'avenir rendent si touchante, elle appartient au peuple.

Mme Nozière, dont son fils a laissé de si délicats portraits, doit être placée dans la littérature entre la mère de Gœthe et celle de Charles-Louis Philippe. De la première — nous l'avons vu — elle a l'imagination inventive et le goût de conter; de l'autre, la simplicité, l'amour vigilant et l'optimisme. Une seule fois, elle manque à cette confiance immuable dans la vie. Et cela étonne si fort son fils qu'il nous le rapporte dans ses souvenirs.

« Mon enfant — lui dit-elle à propos d'une jeune fille abandonnée par son fiancé après la perte de sa fortune — mon enfant, les hommes sont souvent sans courage et sans foi.

« Cette pensée me frappa. Sans contenir rien de rare, elle est unique chez ma mère, qui croyait à la bonté humaine. » (*La Vie en fleur*, p. 125.)

Très patiente, un peu distraite et parfois déconcertée par la logique précoce de son enfant, elle rachète ses faibles qualités d'éducatrice par les trouvailles heureuses de l'imagination.

« — Je te donne cette rose », dit-elle un jour à son fils en le soulevant dans ses bras et en lui montrant une des fleurs du papier. (*Le Livre de mon ami*, p. 27), — et par la vivacité des émotions :

« Ma mère, écrit-il, avait un esprit charmant, l'âme belle et généreuse et le caractère

difficile. Trop sensible, trop aimante, trop facile à émouvoir pour trouver la paix en elle-même, la religion, disait-elle, lui apportait une tranquilité heureuse.

« Encline à la gaîté, une enfance sans joies, puis les soins du ménage et les soucis d'un amour maternel poussé jusqu'à la passion assombrirent son caractère et troublèrent sa santé naturellement bonne. Elle affligea mon enfance par des accès de mélancolie et des crises de larmes. Sa tendresse pour moi allait jusqu'à troubler sa raison, si lucide et si ferme en toutes choses. Elle aurait voulu que je ne grandisse pas pour mieux me serrer toujours contre elle... Elle se représentait avec une terreur folle les dangers que je courais sans elle, et je ne suis jamais revenu d'une promenade un peu prolongée sans la trouver la tête en feu et les yeux égarés. Elle s'exagérait démesurément mes bonnes qualités... et grossissait dans les mêmes proportions mes torts et mes fautes. » (*Le Petit Pierre*, p. 9.)

Jusqu'ici, nous avons vu Anatole France peindre ses portraits de femmes à petits traits, par touches fines, en choisissant sur sa palette des tons nuancés et faire, si l'on veut, du pastel, de la sanguine ou de la miniature. A peine, de-ci, de-là, un coup de crayon plus libre et incisif vient-il révéler une intention de satire.

Le voici maintenant qui varie sa manière et qui, dessinant comme Daumier, en accentuant le trait, en accusant les noirs sombres et les sépias foncés, s'attaque à la caricature. Et,

du premier coup, il réalise un chef-d'œuvre — ou mieux, deux chefs-d'œuvre — car ici l'image féminine est inséparable de la figure masculine. Mme Bergeret ne prend tout son relief que juxtaposée à M. Bergeret. Ils sont par rapport l'un à l'autre comme ces peintures des volets qui ferment les tryptiques de van Eyck et qui, se répondant, annoncent la série des événements à venir : l'Adam et l'Eve éternels — emblèmes schématiques de l'humanité — dont les vies sont si intimement liées que les séparer serait détruire à jamais le mythe explicatif de la création et de la rédemption.

C'est le génie d'Anatole France d'avoir placé face à face, et dans un double jeu de lumière, deux êtres à ce point dissemblables et d'avoir expliqué la nature de chacun par son opposition avec l'autre. Leur contraste et leur rapprochement — double antithèse — relèvent de l'observation journalière, de telle sorte que chaque lecteur, après les avoir rencontrés dans le *Mannequin d'osier,* s'imagine reconnaître en eux des personnages familiers et leur prête aussitôt une forme, un visage, un nom... Peut-être même serait-il possible de retrouver dans certains faits de l'existence d'Anatole France l'origine et jusqu'au prototype de ces deux êtres contradictoires.

M. Bergeret, tout intelligence — et d'une intelligence toute en nuances — féru d'hypothèses et dévotieux d'érudition, avec ses timidités de manières et ses hardiesses de pensée, sa manie raisonnante et l'ampleur de son esprit

critique, inapte à la vie pratique et assuré dans ses aspirations, chercheur de menus faits et visionnaire comme un poète, est tout désigné pour porter le joug de cette lourde commère, vaniteuse, cancanière et tracassière, de sens vulgaire, d'esprit borné, de tempérament exigeant, dont il a eu la faiblesse de faire Mme Bergeret.

« Elle n'éprouvait pas de répugnance, dans le commerce ordinaire de la vie — nous dit-on — à le tourmenter, à l'irriter, à lui reprocher la négligence de ses vêtements ou la maladresse de sa conduite, et à lui conter ensuite d'interminables histoires sur le voisinage, à lui faire des récits où la platitude s'alliait à l'absurdité et dans lesquels la malice et la malveillance étaient médiocres. Des gaz de vanité gonflaient cette âme ventrue, qui ne distillait ni venins terribles, ni poisons rares.

« Mme Bergeret était précisément faite pour vivre en bonne intelligence avec un compagnon qu'elle trahissait et qu'elle opprimait dans la sereine exubérance de ses forces et dans le fonctionnement naturel de ses organes. » (*Le Mannequin d'osier*, p. 166-167.)

Elle est bien la femme du philosophe, la Xantippe de ce Socrate français. Mais ses excès la conduiront à sa perte. Elle fournira elle-même au sage Bergeret des armes pour l'atteindre.

En les rapprochant ainsi dans l'intimité redoutable du mariage, et en affrontant leurs natures, Anatole France a obéi à cette loi des

oppositions qui, souveraine en art, s'accorde cependant avec les données de l'expérience. Il a réglé leurs actions et réactions d'après un rythme qui traduit le mouvement ininterrompu de ces âmes contraires. En même temps qu'il les élevait au rang de types humains, il en faisait le symbole des deux forces éternellement en lutte : l'esprit et la matière. Et, si comique qu'il ait voulu ce duel où il les engage, il n'a pu le sauvegarder des éléments parasites de tristesse et d'amertume. Il nous a forcé à le considérer comme un des épisodes du grand drame universel que les religions ont transposé dans leurs mythes : le drame de la matière opprimant l'esprit, l'empêchant d'agir et le tenant captif jusqu'au moment où celui-ci, plus ingénieux et habile, lui échappe.

Ainsi M. Bergeret se libère de la présence de Mme Bergeret. Tandis que dans le combat où ils sont entraînés, elle cède à tous les instincts bruts : le mensonge, la colère, la calomnie, il organise sa guerre d'usure. Assisté de la raison subtile et du mépris philosophique, il fait donner sa patience. Lentement, mais sûrement, il use et affole l'adversaire. Et, par là, il conquiert sa délivrance. Certes, cela ne va pas sans un peu de mélancolie, car, dans cette lutte silencieuse, son esprit descend jusqu'aux sources de la bassesse fémimine, et, pour être mesurée, discrète et sans étalage, cette mélancolie n'en est que plus pénétrante.

Ces deux portraits, où Anatole France s'est

surpassé, sont traités dans la grande manière psychologique du XIXe siècle, ou, plutôt, dans celle des satiriques de tous les temps, qui ont saisi la réalité de l'homme et plongé leur regard directement à l'intérieur des âmes. Cervantès et Molière n'ont pas fait mieux.

Qu'est-ce que Mme Bergeret? Une seule image dans les trois faces du miroir : la bourgeoisie épaisse, enfoncée dans ses préjugés; la femme mûre qui s'alourdit dans la quiétude et que travaillent les derniers feux de la chair; la femme adultère, qui trahit bassement et sans avoir conscience de son péché.

Grâce à Anatole France, rien d'elle ne nous demeure secret : ni les déformations de son corps, ni les mouvements instinctifs et cachés de son âme. Nous la connaissons avant même qu'elle n'entre en scène. L'esprit réflecteur de M. Bergeret nous en renvoie l'image fidèle :

« M. Bergeret composait sa tristesse et ses ennuis en songeant que sa vie était étroite, recluse et sans joie, que sa femme avait l'âme vulgaire et n'était plus belle, que ses filles ne l'aimaient pas et que les combats d'Enée et de Turnus étaient insipides. » (*Le Mannequin d'osier*, p. 4.)

Sa force indiscrète et envahissante, son despotisme conjugal, c'est par le malaise qu'il en éprouve que nous en sommes également avisés. Voyez-le, relégué et poursuivi tout ensemble, dans ce cabinet de travail où on lui mesure la place et le droit au recueillement.

« A vrai dire, ce cabinet de travail où le

maître de conférences aiguisait ses fines pensées d'humaniste, n'était qu'un recoin difforme... Lui-même, pressé contre la fenêtre, y écrivait d'un style glacé par l'air du matin, heureux s'il ne trouvait pas ses manuscrits bouleversés et tronqués; et ses plumes de fer entr'ouvrant un bec mutilé. C'était l'effet ordinaire du passage de Mme et de Mlles Bergeret dans le cabinet du professeur où elles venaient écrire le linge et la dépense. Et Mme Bergeret y déposait le mannequin sur lequel elle drapait les jupes taillées par elle. Il était là, debout, contre les éditions savantes de Catulle et de Pétrone, le mannequin d'osier, image conjugale. » (*Id.*, p. 3 et 4.)

Le goût de Mme Bergeret — celui qui préside à ses toilettes et à son ameublement — est d'une banalité prétentieuse qui s'harmonise avec la vulgarité de sa personne. Et l'on devine, rien qu'à la description de la salle à manger, pourquoi M. Bergeret ne se plaît pas dans son intérieur...

« C'était une pièce assez sombre, sur laquelle M. Bergeret n'avait pas d'opinion arrêtée, mais que Mme Bergeret jugeait de bon goût, à cause de la suspension de cuivre qui surmontait la table, des chaises et du buffet de chêne sculpté qui composaient l'ameublement, de l'étagère d'acajou, chargée de petites tasses, et surtout à cause des assiettes de faïence peinte qui garnissaient les murs. » (*Id*, p. 107.)

Elle a beau paraître, coquette et minaudière, dans sa robe de chambre blanche et rose, fei-

gnant de chercher un livre, afin de venir rôder autour de M. Roux, elle nous est moins présente et distincte que dans la pensée de M. Bergeret. C'est lui qui, perspicace et lucide, et en perpétuelle réaction intérieure contre elle, l'analyse crûment et nous la détaille par petits morceaux. L'ayant entendu formuler une invitation à dîner en faveur de M. Roux, il évoque le cortège des images traditionnelles qui lui précisent le caractère moutonnier, vaniteux, économe et agité de sa femme.

« Cette parole — nous dit-on — suggéra d'abord à M. Bergeret l'idée d'une tourte. Chaque fois que Mme Bergeret faisait à l'improviste une invitation à dîner, elle commandait une tourte chez le pâtissier Magloire et, de préférence, une tourte maigre, comme plus délicate. M. Bergeret se représenta donc, sans convoitise et par un pur effet de son intelligence, une tourte aux œufs ou au poisson, fumant dans un plat à filets bleus sur la nappe damassée. Vision prophétique et vulgaire.

« Puis il songea qu'il fallait que Mme Bergeret estimât singulièrement M. Roux pour le prier à dîner, car Amélie faisait rarement à un étranger les honneurs de sa table modique. Elle craignait avec raison la dépense et le tracas; les jours où elle donnait à dîner étaient signalés par des bruits d'assiettes brisées, par les cris d'épouvante et les larmes indignées de la jeune servante Euphémie, par une âcre fumée qui remplissait tout l'appartement et

par une odeur de cuisine qui, pénétrant dans le cabinet de travail, incommodait M. Bergeret parmi les ombres d'Enée, de Turnus et de la timide Lavinie. » (*Id.*, p. 22-23.)

Mais, ayant vu M. Roux retirer d'un fauteuil, pour y faire asseoir Mme Bergeret, le dictionnaire de Freund, le savant professeur passe de la vue de ces images matérielles à une sorte de contemplation idéale... Et c'est ce qu'on pourrait appeler la méditation cosmogonique de M. Bergeret sur Mme Bergeret — chef-d'œuvre de génie déductif dans l'humour. Avec ce thème, nous voyons se développer toutes les ressources de l'imagination francienne qui, par la connaissance intellectuelle et par le jeu des rapprochements cocasses, monte du particulier au général et ironise sur les rapports fortuits des choses... Railleur et poète tout ensemble, il jouit de faire miroiter devant nous son esprit. Et, par d'insensibles nuances, il va et revient du plaisant au sévère... Il y a même un moment où l'évocation se rapproche — mais sans rien de tragique ni de désespéré — de la rêverie d'Hamlet sur le « pauvre Yorrick ». Seulement le ton ici est apaisé, compréhensif, persifleur. Le frisson métaphysique ne se révèle que par de courtes et insensibles ondes.

« M. Bergeret considéra tour à tour les in-quarto poussés contre le mur et Mme Bergeret qui y avait été substituée dans le fauteuil, et il songea que ces deux groupes de substance, si différenciés qu'ils fussent à l'heure actuelle, et

si divers quant à l'aspect, la nature et l'usage, avaient présenté une similitude originelle et l'avaient longtemps gardée lorsque l'un et l'autre, le dictionnaire et la dame, flottaient encore à l'état gazeux dans la nébuleuse primitive.

« Car, enfin, se disait-il, Mme Bergeret nageait dans l'infini des âges, informe, inconsciente, éparse en légères lueurs d'oxygène et de carbone. Les molécules qui devaient un jour composer ce lexique latin gravitaient en même temps, durant les âges, dans cette même nébuleuse d'où devait sortir enfin des monstres, des insectes et un peu de pensée. Il a fallu une éternité pour produire mon dictionnaire et ma femme, monuments de ma pénible vie, formes défectueuses, parfois importunes. Mon dictionnaire est plein d'erreurs. Amélie contient une âme injurieuse dans un corps épaissi. C'est pourquoi il n'y a guère à espérer qu'une éternité nouvelle crée enfin la science et la beauté. » (*Id.*, p. 11-12.)

Bourgeoise?... Mme Bergeret l'est par chacune de ses paroles et par chacun de ses gestes. Elle l'est par son besoin de sacrifier à l'opinion, par ses jugements bornés, son manque de culture et son langage médiocre; elle l'est par ses complaisances envers les riches et ses duretés envers les humbles; ménagère sans charme, elle tourmente et tyrannise sa bonne. Bourgeoise? Elle l'est encore par son goût des êtres et des pensées médiocres, par son incapacité à s'abstraire des choses et à trouver ses joies en elle-même; — « elle était sociable,

nous dit-on, par richesse de chair et par défaut de vie intérieure » (*Id.*, p. 167) — et surtout par sa vanité de parvenue, qui se prévaut des maigres avantages conquis par ses ascendants. « Elle avait un orgueil dynastique. Elle était une Pouilly, la fille de Pouilly, inspecteur de l'Université, la nièce du Pouilly du Dictionnaire. » (*Id.*, p. 145.)

Flaubert eût aimé ce curieux portrait d'après nature qui enrichit d'un spécimen inédit sa collection.

Ce qui aggrave son cas, c'est qu'elle est une femme mûre... Car, en marchant vers la quarantaine, la bourgeoise exagère son type, s'endurcit dans ses préjugés, et montre pour les plaisirs charnels un goût qui l'oblige à l'hypocrisie et qui n'est plus en rapport avec sa moindre valeur physique. Mme Bergeret, qui se vante de plaire encore, éprouve confusément une sorte d'inquiétude à ce sujet. Le sentiment de son âge lui révèle seul le ridicule de sa faute, et un peu de honte lui vient « en songeant à ses grandes filles ». Puis, voyant sa situation menacée, à l'âge où l'on ne recommence plus aisément sa vie, elle s'en veut d'avoir manqué de prudence.

« Elle se tenait pour une dame honnête, en somme, agacée seulement et honteuse de s'être laissée surprendre par un mari qu'elle méprisait profondément. Et cette disgrâce, survenue ainsi sur le tard, à l'âge des calmes pensées, lui était particulièrement sensible. » (Id., p. 143.)

Elle, qui a l'art de rassembler les petites excuses et les sophismes méchants pour justifier sa faute, elle ne prend conscience de ses torts, et ne tâtonne autour de son premier raisonnement philosophique, qu'à l'instant où lui est révélé l'aspect de son corps, amolli par la maturité.

« Debout sur la carpette, avant de se mettre au lit, elle entr'ouvrait sa chemise de nuit et, le menton enfoncé dans le cou, elle regardait un moment les formes épanouies de sa poitrine et de son ventre dont les raccourcis figuraient à ses yeux, sous la batiste, un amas de coussins et d'oreillers d'un blanc chaud, doré par la lueur de la lampe. Et sans décider si ces formes étaient vraiment belles, car elle n'avait point l'entente du nu et ne comprenait que la beauté couturière, sans trouver sujet à se glorifier ou à s'humilier dans sa chair, sans rechercher sur elle-même le souvenir des voluptés passées, elle commençait à ressentir du trouble à contempler ce corps dont les mouvements secrets avaient produit de si grandes conséquences domestiques et sociales. » (*Id.*, pp. 342-343.)

Adultère, Mme Bergeret l'est à la façon opposée d'Emma Bovary : sans emportement ni rêverie, sans aspirations vaines ni coquetterie rare. Elle l'est à la façon calme et entendue d'un comptable qui balance le doit et avoir et reste confondu devant une erreur de compte.

« Mme Bergeret n'était pas une femme emportée hors de sa destinée domestique et

bourgeoise par des forces invincibles cachées dans le secret de son être. Avec quelque tempérament, elle était raisonnable et soucieuse de sa réputation. Elle ne cherchait pas les occasions. A trente-six ans, elle n'avait encore trompé M. Bergeret que trois fois. Mais c'était assez pour qu'elle ne fût pas tentée de s'exagérer sa faute. Elle y était d'autant moins disposée que cette troisième rencontre répétait essentiellement les deux autres qui ne lui avaient donné, celles-là, ni assez de peine, ni assez de plaisir pour occuper fortement son souvenir.

« Les fantômes du remords ne se dressaient point devant ses gros yeux de matrone... » (*Id.*, p. 142-143.)

Nous ne la suivrons pas dans les détours de ses raisonnements mesquins, ni dans ses réactions tour à tour violentes, fielleuses ou pitoyables à l'égard de M. Bergeret. Il y aurait trop à signaler, et mieux vaut renvoyer à ce régal unique qu'est la lecture du *Mannequin d'osier*. Nous ne signalerons que la trouvaille psychologique de l'auteur : cette tactique géniale employée par M. Bergeret pour gagner son salut, et qui retentit de façon si démoralisante sur la grosse nature et le faible cerveau de Mme Bergeret. C'est là, dans cette joute entre deux caractères inconciliables, qui s'abordent et s'échappent selon des règles de jeu très différentes, que paraît l'étonnante virtuosité d'Anatole France, sa finesse de touche, son art de lancer les traits incisifs,

d'assembler les formules pittoresques, et de forcer le rire.

Cette tactique, qui est celle du sage et de l'homme d'esprit, tend, d'après le vouloir astucieux de M. Bergeret, à créer en Mme Bergeret la sensation d'un état mythique : celui de la non-réalité. En agissant comme si elle n'était pas et, pour tout dire, en l'expropriant de lui-même, il l'annule en même temps qu'il la nie. Elle a beau se défendre, chercher à ressaisir sa propre matérialité, il lui faut en venir à admettre sa non-existence, et, se soustrayant elle-même, accepter de disparaître de l'horizon conjugal.

« M. Bergeret, en la tenant pour un néant absolu, lui donnait à elle-même l'impression qu'elle cessait d'exister. Elle sentait le vide se faire en elle. Elle s'abîmait dans la tritesse et dans l'effroi de cet état nouveau, inconnu, sans nom, qui participait de la solitude et de la mort. » (*Id.*, p. 166.) C'est pourquoi elle se résigne à partir.

On devine que cette résolution n'a pas été prise sans soubresauts, révoltes et tempêtes.

« Mme Bergeret était une créature injurieuse et grossière. Mais elle était une créature domestique et morale; elle était une créature humaine et vivante. Elle souffrit de ne pouvoir se répandre en propos vulgaires, en gestes menaçants, en cris aigus. Elle souffrit de ne plus se sentir la maîtresse du logis, l'âme de la cuisine, la mère de famille, la matrone. Elle souffrit d'être comme si elle

n'était pas et de ne plus compter pour une personne, pas même pour une chose. Elle en venait, pendant les repas, à désirer être une assiette ou une chaise, pour être du moins reconnue. Si M. Bergeret avait tout à coup levé sur elle le couteau à découper, elle en aurait crié de joie, bien qu'elle eût naturellement peur des coups. Mais ne pas compter, ne pas peser, ne pas paraître, était en horreur à sa nature opaque et lourde. » (*Id.*, p. 163.)

Du salon, où trônent les exquises et délurées mondaines qui peuplent ses livres, et de la petite salle à manger bourgeoise où M. et Mme Bergeret se défient dans l'intimité de leur tête-à-tête, Anatole France est descendu à la cuisine pour y surprendre les secrets de la vie humble et sacrifiée des servantes. Il a été pour elles le plus compréhensif et le plus attendri des annalistes. L'esprit tout chargé de souvenirs, il a transcrit les impressions du petit Pierre Nozière à l'endroit des simples femmes qui entourèrent son enfance de soins et d'affection. En leur accordant une place dans son œuvre et en leur faisant, pour les décrire, l'aumône généreuse de son style, il les a immortalisées : Mélanie, Nanette, Justine, Mme Mathias...

Il lui a suffi ensuite, changeant les noms et variant les physionomies, de les transporter dans ses romans pour y introduire, avec elles, un élément de pittoresque et d'émotion. On ne trouve que Dickens, dans toute la littérature, qui puisse sur ce point lui être comparé, —

ayant mis comme lui tout son talent à peindre la simplicité de cœur et la suave rusticité de langage de sa chère Peggotty. Avec ces humbles vies, ils ont composé l'un et l'autre des sortes d'images d'Epinal, franches de ton, naïves de trait, capables de charmer l'imagination des enfants et de révéler à l'œil averti des adultes des intentions d'art raffinées.

Sylvestre Bonnard, dont la bonté égale la raison, a bien su discerner en sa vieille servante, ponctuelle, autoritaire, jalouse et dévouée, les vertus qui lui confèrent une sorte de valeur symbolique.

« Voyez plutôt Thérèse, dit-il, pas un vice par où la prendre. Elle ne doute ni d'elle, ni de Dieu, ni du monde. C'est la femme forte, c'est la Vierge sage de l'Ecriture, et si les hommes l'ignorent, je la connais. Elle apparaît dans mon âme tenant à la main une lampe de ménage qui brille sous les solives d'un toit rustique et qui ne s'éteindra jamais au bout de ce bras maigre, tors et fort comme un sarment. » (*Le Crime de Sylvestre Bonnard*, p. 207.)

N'est-elle pas de la même race que Nanette et que Mélanie, dont les pensées toutes simples s'apparentaient à celles du petit Pierre Nozière, et dont le parler fruste se gravait dans sa mémoire?

« Nanette, nous raconte-t-il, n'était guère plus grande que moi. Et c'était une sainte femme en robe d'indienne à ramages, avec un bonnet à tuyaux. Je crois que la représen-

tation qu'elle se faisait du monde était aussi naïve que celle que je m'en formais, à son côté. Nous causions ensemble très facilement. Il est vrai qu'elle ne m'écoutait jamais. Mais il n'était pas nécessaire qu'elle m'écoutât. Et ce qu'elle me répondait était toujours à propos. Nous nous aimions tendrement l'un et l'autre. » (*Pierre Nozière*, p. 15.)

Ailleurs, il a magnifié Mélanie — qui est peut-être la même que Nanette, en tout cas son âme jumelle — et il nous a montré, avec des grâces de style qui prennent le lecteur à la façon d'un sortilège, comment, par elle, il avait pénétré l'antique parler français.

« Mélanie avait un cœur aussi simple que le mien et nous étions tout près l'un de l'autre par la brièveté de la pensée. Mélanie, déjà vieille quand je naquis, n'était pas gaie; elle ne pouvait l'être, ayant vécu une dure vie; mais sa radieuse innocence lui tenait lieu de jeunesse et de gaîté.

Autant et plus que ma mère, Mélanie forma mon langage. Je n'ai pas à le regretter; tout ignorante qu'elle était, elle parlait bien....

J'ai reçu des lèvres de ma vieille servante le bon langage français. Mélanie parlait peuple et paysan. Elle disait *castrole, ormoire* et *colidor*. A cela près, elle aurait pu donner des leçons de bien-dire à plus d'un professeur et à plus d'un académicien. On retrouvait sur ses lèvres la diction fluide et légère des aïeux... Elle parlait naturellement et comme il faut. Elle trouvait sans effort des termes colorés et

savoureux comme les fruits de nos vergers; elle abondait en plaisants dictons, en sages proverbes, en images populaires et rustiques. » (*Le Petit Pierre*, p. 234-236.)

Et bientôt, par Mélanie, entre dans la vie du petit Pierre une cause de réflexion et de peine. Sans qu'il lui soit besoin, comme Çakia-Muni, d'aller jusqu'aux portes de la ville, Pierre Nozière fait dans sa propre maison la rencontre de la vieillesse. Elle l'investit, l'émeut, le conquiert; de telle sorte qu'il met à la décrire la même douceur et les mêmes grâces souveraines qu'à louanger la jeunesse.

« Vers cette époque, dit-il, j'éprouvai un cruel chagrin. Mélanie se faisait vieille; son panier pesait à son bras et, quand elle revenait du marché, son souffle s'entendait du pied de l'escalier jusqu'au fond de l'appartement... Son esprit se troublait...

« Est-il bien prudent de laisser sortir Pierrot avec elle? disait ma mère.

« — Ah! ma chère Antoinette, répondait mon père, elle aime trop l'enfant pour ne pas trouver encore dans son vieux cœur la force et l'intelligence de le protéger. »

« Cette parole m'ouvrit l'esprit; je compris et je pleurai. L'idée que la vie s'écoule comme l'eau entrait pour la première fois dans mon esprit.

« Depuis lors, je m'attachais ardemment aux bras noueux, aux mains tordues de ma bonne Mélanie; je l'embrassais, mais je l'avais déjà perdue. » (*Le Petit Pierre*, p. 230.)

Plus touchant encore est le récit de la visite de Pierre Nozière à la ferme de Jouy-en-Josas, où Mélanie s'est retirée — pauvre épave contre laquelle s'acharne encore l'âpreté paysanne de ses parents. Et c'est, vue par les yeux de l'enfant, l'image affligeante de la vieillesse abandonnée et craintive. Quel pouvoir de sonder les cœurs affligés et douloureux, d'insinuer des émotions simples, de découvrir l'injustice! Il y a, dans ce chapitre, un peu de l'accent du Dostoïwski de *Humiliés et Offensés,* mais un accent qui reste discret, tempéré, et sans éclats tragiques. Il arrive même que la phrase commencée dans le rythme du cœur battant s'achève dans la sérénité d'un sourire.

Moins heureux que Sylvestre Bonnard, qui possède en Thérèse une autre Mélanie ou une autre Nanette, M. Bergeret a hérité, comme il le dit, de la « fille des Troglodytes ». Son Euphémie est la réplique de la Justine des Nozière. Vouées toutes deux aux catastrophes, et possédées du « génie sivaïte », elles troublent, dans la maison du docteur comme dans celle du maître de conférences, le repos cher à l'homme d'études.

Que l'on compare la description de leurs communes maladresses et de leurs communes violences. On retrouvera le même portrait tiré en deux exemplaires :

Voici d'abord Justine :

« Depuis son entrée en charge, notre logis résonnait sans cesse de bruits inouïs, de chocs formidables, de cris d'épouvante, de grince-

ments de dents et de cris stridents; ils s'y répandait des odeurs horribles de graisse bouillante et de chair grillée... » (*Le Petit Pierre*, p. 251.)

Passons maintenant à Euphémie.

« M. Bergeret en était à ce point de ses considérations politiques lorsque éclata, du côté de la cuisine prochaine, un bruit de graisses répandues sur un brasier; le maître de conférences en induisit que la jeune Euphémie avait, selon la coutume des jours de gala, renversé sa casserole dans le fourneau, après l'y avoir imprudemment dressée sur une pyramide de charbons. » (*Le Mannequin d'osier*, p. 28.)

Mais, tandis que le petit Pierre se réjouit de ces bouleversements, qui lui semblent tenir de la féerie et avoue que « Justine l'intéressait par ses façons guerrières et parce que toutes ses entreprises domestiques prenaient le caractère d'une lutte incertainte et terrible », M. Bergeret s'afflige de vivre dans un tel enfer familial, et cela nous vaut une des plus belles pages d'évocation qu'Anatole France ait écrites :

« Alors M. Bergeret, attristé par l'inélégance de sa vie étroite, rêva de quelque villa où, sur une blanche terrasse, au bord d'un lac bleu, il mènerait de paisibles entretiens avec le commandeur Aspertini et M. Roux, dans le parfum des myrtes, à l'heure où la lune amoureuse vient se tremper dans un ciel pur comme le regard des dieux bons, et doux

comme l'haleine des déesses. » (*Le Mannequin d'osier*, p. 33.)

Rien ne différencie Justine de la jeune Euphémie : elles ont le même sens de la vie, la même façon de manifester leur indignation et de refuser le service :

« Je m'en vas », crie Justine, lorsque le petit Pierre lui a déchiré son bonnet et dérangé sa coiffure. (*Le Petit Pierre*, p. 266.)

« Je m'en vas », dit pareillement Euphémie, après une querelle avec Mme Bergeret.

« Au moment où M. Bergeret prononçait ce nom, la porte du cabinet de travail s'ouvrit avec fracas. Une fille parut, roussotte, louchon, sans front, et dont la robuste laideur, trempée de jeunesse et de force, reluisait. Ses joues rondes et ses bras nus avaient l'éclat du vermillon triomphal. Elle se campa devant M. Bergeret et, brandissant la pelle à charbon, cria :

« — Je m'en vas!

« M. Bergeret lui dit: « Allez, ma fille, en silence. » (*Le Mannequin d'osier*, p. 43-44.)

Mais, alors que l'enfant ne fait que s'amuser de ces éclats, nous informant que, revenue au calme, Justine reprit son tablier, l'homme, qui voit plus loin, philosophe sur la chose. De cette vie humble et ballottée, il tire une leçon de pitié. Sous le nom d'Euphémie, ayant installé Justine dans ce livre plein d'esprit et d'idées qu'est *Le Mannequin d'osier*, il tente, par elle, de toucher le cœur de ses lecteurs. Et cela, non par un étalage de niaiseries senti-

mentales ou de considérations austères, mais par l'image de l'impitoyable réalité.

Renvoyée, Euphémie rentre dans sa cuisine, où les choses l'avertissent de son malheur et de son abandon :

« Elle revit les casseroles bossuées comme des armures, entre ses mains vaillantes; la chaise dont le siège était dépaillé sans inconvénient, car la pauvre fille ne s'y asseyait guère; la fontaine dont l'eau, maintes fois, s'échappant la nuit par le robinet laissé grand ouvert, inondait la maison; l'évier, au tuyau perpétuellement engorgé; la table entaillée par le hachoir; le fourneau de fonte, tout mâché par la flamme; le trou noir du charbon; les tablettes garnies de dentelles de papier; la boîte de cirage, la bouteille d'eau de cuivre. Et, parmi ces monuments de sa dure vie, elle pleura. » (*Le Mannequin d'osier*, p. 309-310.)

Ce double exemple, puisé à la même source, montre quel gain la vie fait réaliser à l'homme et de quel prix magnifique sa raison paye le fruit amer de l'expérience. M. Bergeret mesure toute la distance parcourue et le progrès sensible réalisé, de l'enfant Pierre Nozière à Anatole France vieillissant.

Lorsqu'on a commencé d'entr'ouvrir la porte de la pitié, elle se pousse d'elle-même et ne se referme plus. C'est ainsi que M. Bergeret, imaginatif et humain, ne rejette pas Euphémie de sa pensée, à l'instant où elle va quitter sa maison. Il la suit de ce regard intérieur que rien

ne borne; il déduit de sa pauvre condition sa destinée probable; et, sans phrases, mais en animant devant nous une image en grisaille, il nous dévoile l'injustice sociale.

« M. Bergeret la vit en imagination, chez l'agent Deniseau, au fond de la salle, en coiffe blanche, son parapluie de coton entre les genoux, le regard anxieux, tourné vers la porte, dans la morne troupe des filles à louer. » (*Le Mannequin d'osier*, p. 330.)

C'est encore le privilège de l'imagination lorsqu'elle s'accompagne d'une vaste et aimable érudition, de parer les êtres les plus mornes d'un peu de ce charme qu'ils empruntent à de fines et imprévues comparaisons.

Pierre Nozière, l'esprit farci de textes grecs, et superposant les images mortes aux images vivantes, idéalise soudain la rude et naïve Justine et rejoint par elle, à travers le temps, les formes de l'humanité éternelle.

« Le soleil du matin — nous rapporte-t-il — illuminait les yeux bleus et les joues roses de la fille des Troglodytes; elle avait retroussé ses manches, et ses bras blancs, rayés d'égratignures vermeilles, me parurent beaux pour la première fois. Par une réminiscence de mes lectures poétiques, je faisais d'elle une prêtresse d'Apollon radieuse de jeunesse et de majesté et me transformais en un jeune pâtre d'Orchomène qui venait à Delphes demander au dieu quelle voie de la connaissance il fallait choisir. » (*La Vie en fleur*, p. 79.)

Et, pareillement, le commandeur Aspertini

parlant à M. Bergeret de sa nouvelle domestique Marie, « avec cet intérêt qu'inspire la laideur, quand elle est grande et terrible », le console de cette défaveur du sort en invoquant une comparaison impressionnante, suivie bientôt d'un de ces ressouvenirs littéraires qui sont une caresse pour la sensibilité.

« Votre servante, monsieur Bergeret, dit-il, me rappelle cette figure expressive que Ghiotto a peinte sur une voûte de l'église d'Assise, lorsque, s'inspirant d'un tercet de Dante, il a représenté Celle à qui personne n'ouvre la porte en souriant. » (*Le Mannequin d'osier*, p. 331.)

Et, peu après, prenant congé du savant professeur, il ajoute, en manière d'excuse et de correctif :

« Ne prenez point en mauvaise part, je vous prie, ce que je vous ai dit de votre cuisinière. Pétrarque avait aussi une servante d'une laideur rare et singulière. » (*Id.*, p. 339.)

C'est par ses « chères bonnes », Nanette et Mélanie, et surtout par Mme Mathias, qu'Anatole France s'est approché du peuple.

Mme Mathias, « qui promena sa petite enfance », était — nous dit-il — « une sorte de femme de charge et de bonne d'enfant qui, par son grand âge et son mauvais caractère, s'était attirée beaucoup de considération. Mme Mathias avait eu des malheurs et elle en gardait la fierté. Les joues creuses, avec des yeux de braise sous les mèches grises de ses cheveux qui se tordaient hors de sa coiffe, noire, sèche, muette, sa bouche ruinée, son

menton menaçant et son morne silence affligeaient mon père. » (*Pierre Nozière*, p. 31-32.)

Mais l'enfant, plus perspicace, a deviné la vraie nature de Mme Mathias; il la sait faible et, loin de la craindre, il l'aime. Il pénètre avec elle dans cet univers humble et borné qui est celui des petites gens. Il goûte comme elle ces lentes promenades à travers de vieilles rues, ce voyage si souvent refait de la place Saint-Sulpice au pont d'Iéna, et l'impression à la fois monotone et pittoresque qui ressort de toutes les choses de la rue ainsi contemplées.

« Entre cette vieille femme et ce petit garçon rêveur et ces paysages mélancoliques de banlieue, nous dit-il, il y avait des harmonies profondes. » (*Id.*, p. 34.)

Initié aux secrets et aux pensées de Mme Mathias, l'enfant en vient à discerner ce qui la maintient en joie ici-bas et ce qui lui permet de farder de couleurs encore fraîches son existence déteinte :

« Je l'ai senti, — lui dit-il par le souvenir, — vous aimiez la vie, et vous vous attachiez aux affaires terrestres avec cette obstination désespérée des malheureux. » (*Pierre Nozière*, p. 33.)

C'est en écoutant parler Mme Mathias, « qui était peuple », qu'il a connu les menues joies, les misères, les façons de gémir et de s'exprimer des petites gens. Le « Dieu n'est pas toujours juste », que soupire Mme Mathias en écoutant le marchand de lunettes du quai Malaquais lui narrer ses malheurs, il le lui emprunte pour le placer, entre autres lieux com-

muns, dans la conversation que la tante de Jean Servien mène avec une vieille marchande de pain d'épice.

« Elles conversaient toutes deux — écrit-il — des voisins, des accidents arrivés sur la voie publique, des chevaux maltraités par les cochers, des peines de cette vie et du bon Dieu « qui n'est pas toujours juste ».

Il arriva à Jean d'assister à un de ces entretiens. Cette saveur des petites existences, ce goût particulier des vies misérables, paresseuses et résignées, remuait tout son sang dans ses veines de plébéien. En un moment, entre ces deux vieilles, couleur de pierre, et n'ayant de vie que celle de la rue, tantôt sombre et tantôt déserte, tantôt ensoleillée et peuplée, le jeune homme en apprit plus sur l'existence qu'on ne lui en avait enseigné au collège. » (*Les Désirs de Jean Servien*, p. 148.)

Quand on sait les liens de parenté qui unissent Anatole France à Jean Servien, on sent bien qu'il s'agit là, non d'un tableau fait de chic, mais d'un souvenir encore brûlant que l'auteur intercale, sans y rien changer, dans le récit, et que la réflexion finale est un acquis de l'expérience.

D'ailleurs, il suffit de pousser un peu la recherche pour reconnaître, dans la vieille marchande de pain d'épice, une figure familière qui, sous des formes à peine déguisées, orne plus d'un livre d'Anatole France. C'est la même que cette marchande de gâteaux de Nanterre, près de qui Nanette, en promenade

avec le petit Pierre, a coutume de s'asseoir chaque jour. (*Pierre Nozière*, p. 15.) La même que cette marchande de plaisirs qui, venant se placer sur le banc à côté d'Evariste Gamelin, « exhala ses plaintes au ciel, accusant Dieu d'injustice quand il faisait une dure vie à ses créatures ». (*Les Dieux ont soif*, p. 53.) La même enfin que cette vieille femme accroupie derrière ses paniers sous la porte de la Lune, à qui Thaïs enfant achète des gâteaux de miel. (*Thaïs*, p. 91.)

Est-ce là, pour Anatole France, tout le peuple, ces bonnes femmes dont il nous donne de-ci de-là un portrait en pied ? Non, car ce serait en réduire l'action à de simples tentatives individuelles. Il a su les apercevoir et les présenter en groupes, les plaçant tantôt à l'arrière-plan de ses livres, comme une sorte de chœur antique, de voix de l'opinion, et tantôt les évoquer, comme celles de Corinthe, dans leurs attitures éternelles.

« Sorties de leurs masures à travers les décombres du palais de Sisyphe, de vieilles femmes aveugles portant sur la tête des urnes de cuivre, allaient, conduites par des enfants, puiser de l'eau à la fontaine Pirène. Sur les toits plats des maisons qui longeaient les jardins du proconsul, des Corinthiennes étendaient du linge pour le faire sécher, et l'une d'elles fouettait son enfant avec des tiges de poireau . » (*Sur la Pierre blanche*, p. 34.)

Douées d'un certain bon sens, ces plébéiennes sont totalement dépourvues d'esprit

critique. Réunies, elles se grisent l'une l'autre de jacasseries et d'invraisemblances. Mal informées, les ménagères de la rue Montmartre se détournent de Crainquebille et précipitent son malheur. Avec de grands gestes, les commères des bas quartiers s'agitent autour de la servante de Mme Bergeret pour lui faire détailler les circonstances de l'impudicité de sa patronne. Encombrantes et indiscrètes, les voisines pénètrent dans la chambre de Mme Nozière, le jour de la naissance de Pierre et refont, à leur manière, une des scènes des « *Caquets de l'accouchée* ».

Ce sont là des groupes, mais non des foules. En dépit de la souplesse de son talent et de l'étendue de sa pensée, Anatole France est demeuré trop profondément individualiste pour avoir su faire vivre des masses et fonctionner, dans leur ensemble, les grandes forces collectives. Consacrant un de ses livres à la Révolution, il s'est complu dans les récits anecdotiques et il a omis, en dépit des enseignements de l'histoire, de placer les femmes dans l'action. Il a beau noter leur présence, soit aux portes des boulangeries, où on les voit jouer « avec rage des coudes et des reins pour conserver leur place ou en gagner une meilleure » (*Les Dieux ont soif*, p. 75), soit au premier rang dans la salle du Tribunal où « blondes, brunes ou grises, elles portent toutes la coiffe haute dont le bavolet plissé leur ombrage les joues » (*Id.*, p. 172), elles ne jouent aucun rôle dans le drame révolution-

naire et elles restent à l'état de comparses et de figurantes sur la scène sociale.

Il ne les a mêlées qu'une fois à l'action publique, — ou plutôt, il a détaché du groupe passionné des femmes de la Commune la plus terrible des femelles altérées de sang, afin de vaincre par elle le chimérique Jean Servien. Sans doute, il y a, dans cette rencontre de la force brute et du rêve, une opposition saisissante, un effet d'art calculé. Mais on ne peut admettre de voir réduit à l'état de monstrueuse caricature le civisme héroïque des Louise Michel, des Marie Ferré, Béatrix Excoffons, Eulalie Papavoine, Malvina Poulain, et de tant d'autres qui connurent le poteau de Satory, la prison des Chantiers et la déportation en Calédonie, pour avoir servi la cause de la liberté.

« Une femme, une cantinière criait : « Ne le lâchez pas; faites-lui son affaire. C'est un Versaillais. »

« Echevelée sous son képi galonné, ample de poitrine, cambrée de reins, dressée fièrement sur ses jambes fines et fortes, elle avait la puissance d'une magnifique bête féroce.

« Elle avait traversé la bataille, cette fille. Elle avait bu à même les tonneaux défoncés et dormi sur le dos, pêle-mêle avec les hommes, au milieu de la place publique rougie par l'incendie. On ne faisait que tuer autour d'elle, et on n'avait encore tué personne pour elle. Elle voulait qu'on lui fusillât quelqu'un,

à la fin. Et elle criait en trépignant : « Feu, feu, feu. »

« ...Elle se jeta sur Jean Servien, lui cracha au visage, se livra du geste et de la voix à des farces d'une obscénité frénétique et lui mit le canon du revolver sur la tempe. Alors, il sentit que tout était fini et il attendit. » (*Les Désirs de Jean Servien*, p. 247.)

Passons maintenant à ces classes d'âge à l'intérieur desquelles Anatole France resubdivise les types féminins. Car, selon lui, la femme, en chaque saison de la vie, acquiert une attitude et des pensées nouvelles. Le passage de la jeune fille à la femme mariée, et de la jeune femme à la femme mûre se marque par le changement brusque des caractères acquis. Le déterminisme de l'âge sévit donc avec force sur l'animal féminin.

D'enfant, point, avons-nous dit. Si, pourtant, la petite Worms-Clavelin, que l'on aperçoit à la cantonade, avec ses bras trop longs, ses mains rouges, sa disgrâce de fillette grandie trop vite et fagotée dans l'uniforme noir, barré du cordon rouge des « moyennes », et dont les façons servent surtout à mieux faire ressortir le caractère de sa mère.

A l'opposé de sa fille Jeanne, qui souhaite vivre à la campagne, se passionne pour l'histoire et soigne ses vêtements, la préfète, en effet, ne rêve que de Paris, méprise les études et manque d'ordre. Et sa fille ne le lui envoie pas dire.

« Tu ne sais pas, maman ?... J'ai eu le di-

plôme d'honneur pour ma composition d'histoire...

« Mme Worms-Clavelin demanda mollement :

« — Quel sujet ?

« — La pragmatique sanction.

« Mme Worms-Clavelin demanda, cette fois avec l'accent d'une surprise véritable :

« — Qu'est-ce que c'est que ça ?

« — C'est une faute de Charles VII. C'est même sa faute la plus grave.

« Jeanne garda le silence puis, soudain :

« — Maman, j'ai à te dire que mes pantalons sont dans un état que c'est une horreur. Tu sais, le linge, ça n'a jamais été ta préoccupation dominante. Je ne t'en fais pas un reproche; on est pour le linge, ou pour les robes ou pour les bijoux. Toi, maman, tu es pour les bijoux. Moi, je suis pour le linge. » (*Le Mannequin d'osier*, p. 267-269.)

Nous avons déjà rencontré ailleurs ce dédain malencontreux de Mme Worms-Clavelin pour le linge...

Barbey d'Aurevilly nous parle, dans ses *Diaboliques*, de ces jeunes filles que Byron exécrait, et qui sentent la tartelette. Celles d'Anatole France n'ont guère plus de saveur. On les dirait faites sur le modèle et d'après la convention que Musset imposa à tant d'écrivains français avec sa bluette puérile : *A quoi rêvent les jeunes filles...* Ont-elles un cœur ? A peine. Un cerveau ? Encore moins. On les trouve semblables à ces êtres incomplets, enve-

loppés dans la chrysalide et qui, à demi sommeillants, attendent le moment de prendre l'essor. Pauline Bergeret, que l'on veut nous montrer comme l'image ressemblante de son père, n'est, elle aussi, qu'un de ces papillons à venir. Accompagnant son père et sa tante dans leurs visites d'appartements, elle suit ces recherches avec bonne humeur, nous dit-on, « mais sans s'y intéresser beaucoup pour elle-même, comme une jeune fille que le changement n'effraye point, qui sent confusément que sa destinée n'est pas fixée encore, et qui vit dans une sorte d'attente. » (*M. Bergeret à Paris*, p. 36.)

De là l'impression de malaise qu'Anatole France semble éprouver vis-à-vis d'elle et qu'il communique d'ailleurs à son allié, M. Bergeret. Retrouvant sa fille, après un an d'absence, celui-ci « l'embrasse, sa serviette à la main, puis se recule pour contempler cette jeune fille, mystérieuse comme toutes les jeunes filles ». (*Id.*, p. 10.)

Mais, à part cela, quelle banalité et quelle inertie en elles. De petits sentiments les agitent et on les marie comme on veut. La petite Jeanne Lourmel, qui possède une cage à serin et un pot de fleurs sur sa fenêtre, confie son cœur au premier jeune homme qui la regarde tendrement. Et quand sa mère lui objecte : « Tu ne le connais même pas », elle répond de toute sa naïveté : « Maman, je ne le connais pas, mais je le reconnais. » (*Le Chat maigre*, p. 270.)

Hélène Fellaire, « douce, paresseuse, dégoûtée, avec de grands élans d'affection et des attendrissements rapides... une de ces âmes qui acceptent d'avance la défaite » (*Jocaste*), laisse partir sottement René Longuemare qu'elle aime, et consent à épouser M. Haviland, qui ne l'intéresse pas.

Jeanne Alexandre, plus délicate et sensible, est la seule qui souffre et craint pour son amour, et qui sent monter en elle les aspirations d'un cœur impatient.

« La nuit vient, — raconte Sylvestre Bonnard, qui constate son trouble, — la nuit est venue. Accoudés à la fenêtre, nous regardons la vaste étendue sombre, criblée de pointes de lumière. Jeanne, penchée sur la barre d'appui, tient son front dans sa main et semble attristée. Je l'observe et je me dis en moi-même : « Tous les changements, même les plus souhaités, ont leur mélancolie, car ce que nous quittons, c'est une partie de nous-mêmes; il faut mourir à une vie pour entrer dans une autre. »

« Comme répondant à ma pensée, la jeune fille me dit : « Mon tuteur, je suis bien heureuse, et pourtant j'ai envie de pleurer. » (*Le Crime de Sylvestre Bonnard*, p. 316.)

On s'étonne qu'Anatole France, qui a connu, dans sa jeunesse, de si fantasques et originales jeunes filles, douées d'une imagination capricieuse, sans la moindre fadeur, ait si peu soigné les petites héroïnes de ses livres. Peut-être les néglige-t-il parce que leur ingénuité

contredit son idée de la femme, et que son ironie s'émousse contre leur gentillesse ? Peut-être l'amour qu'elles portent en elles lui semble-t-il — à lui qui aime le parfum et l'ivresse des grands crûs — comme le verjus, fade de ton et acide de goût ?... Quoi qu'il en soit, on regrette qu'il n'ait pas transplanté dans un de ses romans une fille aussi rare qu'Elise Guerrier ou que Philippine Gobelin... Notre littérature, si pauvre en caractères vrais de jeunes filles, s'en serait trouvée considérablement enrichie.

Pétillante d'idées, artiste, inventive, endiablée, Philippine Gobelin est l'âme des réunions auxquelles est convié Pierre Nozière, vers sa dix-huitième année. Il nous a laissé d'elle un éblouissant portrait, dont voici un des meilleurs fragments :

« La personne dont s'accommodait le mieux ma timidité, rapporte-t-il, et dont la conversation contentait le plus parfaitement mon appétit de savoir et mon besoin de gaîté, était Mlle Philippine Gobelin, bonne ménagère et grande liseuse, d'une étendue d'esprit qui allait de la prudence à la folie, comique et mélancolique, qui avait tout lu et tout retenu, sachant et ignorant dans le même instant qu'elle était laide, et employant sa bizarre érudition à varier des plaisanteries cosmogoniques sur son nez ovoïde et sur l'œuf qui en formait le bout, œuf mystique et fécond comme l'œuf d'Orphée et l'œuf d'Osiris.

« Un jour, disait-elle gravement, j'en ferai

sortir, en éternuant, une multitude de génies minuscules, les uns gais, les autres tristes, qui se répandront dans l'univers et, se logeant dans le cerveau des hommes, les rendront plus fous et moins bêtes qu'ils ne sont à présent. » (*La Vie en fleur*, p. 269-270.)

Des jeunes femmes, et de ce qu'en pense Anatole France, nous avons à peu près tout vu.

Les pures et insignifiantes jeunes filles qu'il imagine, mûries trop vite aux feux de l'amour, donnent les Thérèse Martin, les Gilberte des Aubels, les Clotilde de Gromance, les Elodie Blaise... Nous en avons trop dit sur ce sujet pour le reprendre.

Quant aux femmes mûres, elles sont de deux sortes. Les unes, encore désirables dans l'épanouissement splendide de la chair et se hâtant avec un appétit démesuré vers le dernier festin d'amour; les autres, déjà passées, et cherchant dans la dévotion et l'hypocrisie un antidote contre la perte de leurs charmes. A l'égard des unes et des autres, cela va de soi, l'homme d'esprit trouve prétexte à railler et à se divertir.

Nous avons fait plus haut un sort à M^me^ Bergeret et à ses faiblesses de matrone libertine. Mme de Bonmont, avec sa sensualité de Viennoise à la quête de la petite fleur bleue, et qui mêle « à ses pensées d'amour des rêves innocents de pâtisserie et de poésie », nous est connue. Reste Mme Nanteuil qui, moitié par intérêt et moitié par goût, renoue une ancienne et riche liaison.

« A son âge, par amour maternel, et pour que sa fille ne fût pas dans le besoin — lisons-nous dans une *Histoire comique* — elle avait repris un amant. Elle avait renoué sa vieille liaison avec Tony Meyer, le marchand de tableaux. Il donnait peu d'argent. Mme Nanteuil, qui était sage et savait le prix des choses, n'en murmurait pas; et elle était récompensée de son dévouement car, depuis six semaines qu'elle était aimée à nouveau, elle rajeunissait. » (P. 40.)

Passons aux autres, aux assagies par nécessité. La première en date est cette Orberose qui, après avoir noué « longtemps ses bras généreux au cou des bouviers et des pâtres », se consacra au Seigneur, quand elle ne fut plus belle. « Objet de la vénération publique, elle fut admise, après sa mort, dans le canon des Saints et devint la céleste patronne de la Pingouinie. » (*L'Ile des Pingouins*, p. 108.)

Puis vient Mlle Lecœur, la bigote hargneuse qui surprend l'infortuné Coignard en train de lutiner Catherine, dont les cris annoncent la vertueuse défense.

« Comme elle glapissait plus aigrement, l'abbé vit Mlle Lecœur, mercière aux Trois Pucelles, qui passait sous le porche. Elle allait, à cette heure tardive, se confesser au troisième vicaire de Saint-Benoît, et détournait la tête en signe de grand dégoût.

« Il avoua en lui-même que la vengeance de Catherine était prompte et douce, car la vertu de Mlle Lecœur, fortifiée par l'âge, était deve-

nue si vigoureuse qu'elle s'attaquait à toutes les impuretés de la paroisse et transperçait sept fois le jour, de la pointe de sa langue, les pécheurs charnels de la rue Saint-Jacques. » (*Les Opinions de Jérôme Coignard*, p. 52.)

Cette loi inéluctable, qui veut que la femme — voire l'homme — s'assagisse avec l'âge et porte ses désirs sur des objets moins décevants que l'amour, le même Jérôme Coignard, en une heure d'humilité, nous en confie les causes et nous en certifie les effets.

« De la façon qu'est fait l'animal humain, il ne saurait, dit-il, être vertueux, sans quelque déformation. Voyez, par exemple, cette jolie fille qui soupe avec nous : sa petite tête, sa belle gorge, son ventre d'une merveilleuse rondeur, et le reste. En quel endroit de sa personne pourrait-elle loger un grain de vertu ? Il n'y a point de place, tant tout cela est ferme, plein de suc, solide et rebondi. La vertu, comme le corbeau, niche dans les ruines. Elle habite les creux et les rides des corps. Moi-même, monsieur, qui méditai dès mon enfance de la religion, je n'ai pu insinuer en moi quelque vertu qu'à travers les brèches faites par la souffrance et par l'âge à ma constitution. » (*La Rôtisserie de la reine Pédauque*, p. 197.)

On ne peut pas mieux faire entendre que la religion est le refuge des vieilles pécheresses, flétries de corps et rétrécies d'idées, et que la vertu s'accorde mal avec le bon fonctionnement de l'organisme humain.

C'est une dernière forme de ce détermi-

nisme qui pèse sur la femme, pour lui dicter, à chaque moment du temps, sa conduite, et qui vient donner les apparences de la raison à ces êtres qui en ont si peu.

« Mme Doulce, dira en dernier ressort Anatole France de la vieille comédienne qui a renoncé au métier, Mme Doulce est sincère. Elle aimait les hommes, maintenant elle aime Dieu. On aime ce qu'on peut, comme on peut et avec ce qu'on a. Elle est devenue chaste et pieuse à l'âge congruent. » (*Histoire Comique*, p. 23.)

Les vieilles femmes ? Plaigons-les. Elles ont en apanage ce qu'Anatole France abomine le plus, la laideur. Il a excellé à peindre, et non sans une intention cruelle, celles qu'il nomme « les horribles vieilles » : cette aubergiste du Bas-Maine, dont « la face déjà couverte d'un peu de terre, ne montrait qu'un nez rongé et des yeux morts dans des paupières sanglantes » (*Le Livre de mon ami*, p. 183), et cette mère Cochelet, informe, asthmatique et hideuse, qui posa dans sa jeunesse pour la Psyché de Gérard. Il nous dit son histoire, qui est celle de la vieille Heaulmière, sur le ton de bonhomie qu'il sait prendre lorsqu'il fuit l'émotion, avec quelque chose de pimpant et de narquois, qui se soutient jusqu'au mot de la fin que ne désavouerait pas Ronsard : « Il n'est si belle rose... »

Cette ombre de la vieille Heaulmière, qui fait frissonner Thérèse Martin lors de sa rencontre avec la vieille bouquetière, Anatole

France s'en est servi pour installer dans son œuvre l'idée de la mort, pour jeter aux femmes, avec son appel à la joie, un avertissement funèbre. Et il a chargé Jean Servien, contemplant une vieille marchande des rues, d'en formuler le sens philosophique.

« Sa pensée — nous dit-il — alla de cette femme à l'autre, si belle et qu'il aimait, et il se fit de la vie une idée mélancolique et large. Il se dit qu'elles mourraient toutes deux, et un affreuse vieille, accroupie devant des gâteaux moisis, lui rendit cette impression de morne sérénité qu'il avait ressentie devant les joyaux funéraires de la reine d'Egypte. » (*Les Désirs de Jean Servien,* p. 148-149.)

En artiste qui jouit de la beauté, et en philosophe qui en contemple par la pensée les lendemains décevants, il a décrit, par un de ces effets d'opposition brusque qui rappellent le procédé de simultanéité du cinéma et fait songer au conte macabre des *Trois Morts et des Trois Vifs,* le travail de la destruction par l'âge sur de jeunes corps, éblouissants de grâce...

Fra Mino qui, plein de concupiscence, vient de contempler les Nymphes dans la fleur de leur jeunesse, les voit soudain se faner en même temps que les roses de leurs bouquets.

« Ce furent d'abord les yeux qui se creusèrent et la bouche qui tomba. Le col, naguère si pur et si blanc, se traversa de plis profonds, puis des mèches grises descendirent sur le front ridé. Elles allaient : leurs yeux se bor-

daient d'écarlate, leurs lèvres rentraient dans les gencives. Elles allaient, portant des roses sèches entre leurs bras noirs et tordus comme la vieille vigne que les paysans de Chianti brûlent pendant les nuits d'hiver. Elles allaient, branlant du chef et flageolant sur leurs cuisses creuses. » (*Le Puits de Sainte-Claire*, p. 20.)

Comme on le voit, le maître de toutes grâces sait, lorsqu'il le veut, envahir le domaine du réalisme et y piller des images crues qui éveillent et torturent la pensée.

Avec son sens de la caricature, Anatole France, se servant de la laideur comme d'un appoint comique, a trouvé aussi le moyen de se divertir largement sur les vieilles femmes. Devenues, selon lui, « maîtresses des destinées », comme les trois sorcières de Macbeth, il les a élevées au rang de personnages mythiques... Travaillées de désirs infâmes, comme ces trois vieilles besacières que rencontre au petit jour M. de Boulingrin, et « qui marchaient courbées sur leurs bâtons et ressemblaient de visage à trois pommes cuites dans les cendres » (*Contes merveilleux*), ou comme les aïeules non vénérables qui accostent Fra Mino, elles accueillent avec colère le refus des hommes et, pour se venger d'eux, après les avoir copieusement roués de coups, elles les inondent d'un liquide infect. Par là se révèle leur nature divine, exactement comme Lollius acceptait de décréter Typhon un dieu véritable, parce qu'il avait souillé de son urine la vieille qui vendait des gâteaux de miel sur

le Forum, au pied de la basilique. (*Sur la pierre blanche*, p. 68.)

Voilà tout l'Anatole France sceptique, gouailleur et réaliste, qui dévoile les misères et les bassesses de la pauvre humanité, qui raille la vieillesse et ses perversions... Mais l'Anatole France imaginatif, sensible et gagné par un petit souffle de lyrisme, n'a-t-il rien à dire sur la vieillesse aimable, sur les doux visages marqués par la main respectueuse du temps ? Que si. N'a-t-il pas connu la grand'maman Nozière, n'a-t-il pas conservé au fond du souvenir l'image attendrissante de la chère vieille et n'a-t-il pas, à ses heures, une âme de poète pour opérer sa résurrection des morts ? Suivez-le sur la voie des réminiscences pieuses : personne n'y a mis à l'issue un plus doux horizon.

« Après sa mort, ma grand'mère vécut pour moi d'une seconde vie, plus remarquable que la première. Je me représentais avec une force incroyable tout ce que je lui avais vu faire ou entendu dire autrefois, et mon père faisait d'elle tous les jours des récits qui nous la rendaient vivante, si bien que, parfois, le soir, à table, après le repas, il nous semblait presque l'avoir vue rompre notre pain. Pourquoi n'avons-nous pas dit à cette chère ombre ce que dirent au Maître les Pèlerins d'Emmaüs :

« — Demeurez avec nous, car il se fait tard et déjà le jour baisse.

« Oh ! quel gentil revenant elle faisait, avec son bonnet de dentelles à rubans verts. La

mort lui convenait moins qu'à personne. Cela va à un moine de mourir, ou encore à quelque belle héroïne. Mais cela ne va pas du tout à une petite vieille rieuse et légère, légèrement chiffonnée comme était grand'maman Nozière. » (*Le Livre de mon Ami*, p. 82.)

CHAPITRE V

ANATOLE FRANCE, PEINTRE DE LA FEMME

Pénétrons chez l'amateur d'art.

Anatole France, qui sait se délecter de tout ce que la nature, l'érudition et l'art présentent au regard et à l'esprit de lignes pures, de formes rares, de couleurs chatoyantes; qui décrit avec le même plaisir telle statuette « vieil ouvrage italien, de goût flamand », la petite cuiller de vermeil « dont le manche se termine par le lys de Florence, au calice émaillé de rouge », ou les reliures anciennes rehaussées d'armes célèbres, a placé la femme, dans son œuvre, comme le plus précieux des bibelots. C'est par elle qu'il anime les paysages et décore les intérieurs — du porche de Saint-Benoît-le-Bétourné aux terrasses de Florence, de la grotte des Nymphes de Thaïs à la garçonnière du petit d'Esparvieu.

Il ne se lasse pas de la décrire, placée dans la lumière qui agrémente le mieux sa beauté, et vêtue des toilettes les plus seyantes, ni d'insister sur la grâce combinée des lignes et des

volumes de son corps. Il est, en regard de ses personnages féminins, dans l'attitude du sculpteur Dechartre qui considère Thérèse Martin comme une image d'art propre à embellir les choses environnantes.

« Il la contemplait d'avance sur les nobles terrasses — nous dit-il — il voyait déjà la lumière jouer à sa nuque et dans ses cheveux, l'ombre des lauriers descendre sur l'orbe assombri de ses yeux. Pour lui, la terre et le ciel de Florence n'avaient plus à faire qu'à servir de parure à cette jeune femme. » (*Le Lys rouge*, p. 115.)

Ce rôle décoratif qu'il attribue à la femme, ce besoin qu'il affirme de l'interpréter par son corps, d'exalter sa forme, de nuancer ses coloris — sans jamais y chercher un rapport avec sa vie spirituelle — indiquent assez qu'Anatole France envisage la femme d'un point de vue d'art exclusivement sensuel. Ne reconnaissant d'éloquence qu'à sa personne physique, c'est avec celle-ci seulement qu'il entend converser.

Artiste visuel, comme les peintres, les sculpteurs et les lithographes auxquels il emprunte leurs procédés, ce qu'Anatole France attend de la femme, c'est avant tout une sensation sur la rétine. C'est donc par le regard, d'abord, qu'il l'appréhende. Ainsi fait Dechartre lorsqu'il contemple la comtesse Martin, accoudée à la balustrade de la terrasse.

« Il croyait la voir pour la première fois... Un rose fin montait à ses joues bien arrondies.

Ses prunelles, d'un gris bleuissant, riaient; et, quand elle parlait, l'éclair de ses dents avait une douceur ardente. Il la prit d'un regard qui embrassait le buste souple, les hanches pleines et la cambrure hardie de la taille. » (*Le Lys rouge*, p. 164.)

Mais, le plus souvent, cette visualité caressante s'accompagne chez lui d'un brin d'esprit grivois. Son coup d'œil trop net ne lui permet pas de se laisser éblouir en poète. Il détaille donc en amateur, passe en revue les choses charmantes qui lui sont offertes et, jugeant, jaugeant, appréciant, il glisse par d'insensibles voies jusqu'à la polissonnerie.

Exercé à voir le détail, il décrit la femme en chacune de ses parties, qu'il isole et prépare comme autant de magnifiques pièces anatomiques.

Les yeux d'abord — toujours choisis dans les teintes claires et qui, s'ils n'expriment pas grand'chose, valent au moins par la forme et le coloris. Il y a les yeux bleus de Jahel, les yeux d'or de Marcelle, les yeux de violette de Thaïs, les yeux « d'un gris plus délicieux que tout le bleu du ciel et des fleurs » de la comtesse Martin et, plus attirants que tous, les yeux de Jeanne Lefuel. Regardez-les plutôt :

« Ils étaient, ces yeux, d'un gris qui n'était pas gris, d'un gris qu'on n'avait pas encore vu et qu'on ne reverra plus, d'un gris léger, liquide, subtil, aérien, éthéré, où des points lumineux, à peine perceptibles, se tenaient en suspension, venaient à la surface, plongeaient

et reparaissaient encore. » (*La Vie en fleur*, p. 330.)

Le seul nez qui lui ait paru digne de remarque est celui de Mme Mathias. Et il trouve, pour le décrire, « ce petit nez mou, d'une innocente rondeur, qui s'était singulièrement planté au milieu du masque austère sous lequel elle figurait dans la vie », des accents — larmes et sourires — que n'eut pas désavoués Henri Heine.

« Et ce nez, en effet, continue Pierre Nozière, ne se faisait pas remarquer. Il passait presque inaperçu sur cette scène de désolation violente qu'était le visage de Mme Mathias. Pourtant, il était digne d'intérêt. Tel que je le retrouve au fond de ma mémoire, il m'émeut par je ne sais quelle expression de tendresse souffrante et d'humilité douloureuse. Je suis le seul être au monde qui y ait fait attention, et encore n'ai-je commencé à le bien comprendre que lorsqu'il n'était plus qu'un souvenir lointain, gardé par moi seul. » (*Pierre Nozière*, p. 32-33.)

La bouche, ce fruit ardent qui porte les sourires et les baisers, lui plaît davantage. Celle de Thérèse Martin « s'entr'ouvre sur l'éclair des dents humides », celle de Jahel semble « animée par un invisible baiser », celle de Félicie Nanteuil « sourit d'un sourire qui ressemble à un baiser » et celle de Catherine la dentellière recueille sur sa fraîche humidité un rayon de lune errant.

Voulez-vous l'oreille ? Ecoutez sa louange

chantée avec l'accent italien par le commandeur Aspertini, qui vient de surprendre la jeune concierge recevant de M. Roux des propos qui ne différaient pas sans doute, pense-t-il, « de ce que disait à la chevrière le bouvier de l'Oaristys ». Et elle avait, cela va de soi, l'oreille rouge.

« Il n'y a rien de joli — continue le commandeur en s'échauffant un peu — comme cette fine conque vermeille, attachée au-dessus d'un cou blanc. » Et, montant du particulier au général, de ce petit détail charnel à l'impression de la féminité tout entière, il ajoute, en y mettant toute sa grâce latine :

« Monsieur Bergeret, je ne sens pas, dans leur finesse, toutes les nuances de votre belle langue française. Mais les mots de fille et de jeune fille ne me contentent pas pour désigner une enfant telle que cette concierge de votre bibliothèque municipale. On ne peut employer celui de pucelle, qui a vieilli, et mal vieilli. Et, je le dis en passant, c'est dommage. Il serait disgracieux de l'appeler une jeune personne; je ne vois que le nom de Nymphe qui lui convienne. » (*Le Mannequin d'osier*, p. 337.)

Tout ceci, malgré son agrément, ce n'est encore que du détail et, si l'on veut, les bagatelles de la porte. Avec la nuque, où les cheveux « se tordent en une violence adorable » (*Le Lys rouge*, p. 307), les épaules, les bras, les seins, on entrevoit déjà la splendeur de la chair, une part de ces richesses que la na-

ture a prodiguées à la femme, et qu'elle lui conserve dans la maturité. Voyez Mme de Bonmont. A quarante ans, tout son attrait, auquel tant d'hommes sont sensibles, lui vient de l'ampleur de ses formes.

« Elle se dressa debout et, pour arranger dans ses cheveux une branche de diamants, elle leva au-dessus de sa tête ses bras nus, qui faisaient comme deux anses éclatantes à l'amphore admirablement évasée de son corps. Sous les grappes des fruits transparents qui laissaient passer la lumière électrique, ses épaules étincelaient et, dans leur blancheur dorée, de fines veines bleues couraient au bord des seins. Ses joues étaient roses de fard, ses lèvres peintes. Mais le visage restait jeune de désir et de santé. Et les plis du cou qui auraient trahi la fatigue des années, se perdaient dans la splendeur de la chair. » (*L'Anneau d'améthyste*, p. 283-284.)

Quant à la poitrine — on l'a vu précédemment pour les études de nu — la description s'en ramène toujours à ceci, qui peut peindre Gilbert, Thérèse, Mme de Gromance ou Catherine :

« Sa chemise entr'ouverte laissait voir dans la dentelle un sein gonflé comme un beau fruit et fleuri d'une rose naissante. » (*La Rôtisserie de la reine Pédauque*, p. 153.)

Mais seul, entre tous les héros d'Anatole France, le sculpteur Dechartre a « le goût, l'amour, la folie des belles mains. Les mains présentaient, à ses yeux, une physionomie

aussi frappante que le visage, un caractère, une âme... Celles-là le ravissaient. Il les trouvait sensuelles et spirituelles. Il lui semblait qu'elles étaient nues par volupté. » (*Le Lys rouge*, p. 165.)

Par contre, tous ceux qui ont l'œil artiste, savent remarquer la beauté des genoux et apprécier ce geste de la main serrant la jupe, qui en marque le dessin. Mmes de Bonmont, de Gromance et des Aubels ne manquent pas d'accomplir ce rite de coquetterie et d'accuser ainsi leurs avantages. On s'explique alors l'émotion de M. Bergeret, ce matin du premier jour de l'an, lorsqu'il aperçoit Mme de Gromance « sous le porche de Saint-Exupère, relevant d'une main sa jupe de manière à marquer la molle flexion du genou. » (*Le Mannequin d'osier*, p. 89.)

Venons maintenant à « l'essentiel », comme on dit dans les *Mille et une Nuits*, à cette sphère qui fait rêver les Pingouins et philopher le religieux Magis, et qui, visible en Mme Bonmont, ce jour où elle gravit l'escalier de pierre du château de Montil, inspire à M. de Terremondre des pensées gaillardes.

« Ramassant ses jupes d'un geste un peu brutal, qui n'était pas sans charme — lit-on dans *L'Anneau d'améthyste* — elle s'engagea dans la montée en spirale. M. de Terremondre, président de la Société d'archéologie et jadis homme à bonnes fortunes, montait derrière elle et la suivait du regard dans le jeu de ses formes désirables. « (P. 95-96.)

D'ailleurs, M. de Terremondre s'en expli
que peu après avec M. Georges Frémont, c
délégué des Beaux-Arts, adorateur de la Vé
nus callipyge, qui scandalise si fort M. Ber
geret en dépréciant, comme trop fine, la ligne
impeccable de Mme de Gromance. La scène
qui semble tirée d'un conte gras du Moyen
Age ou d'un récit drôlatique de Balzac, e
qu'affine la délicatesse de touche d'Anatole
France, vaut d'être citée.

De la boutique de M. Paillot, libraire, où il
se trouvent réunis, MM. Mazure, Bergeret, d
Terremondre, le Dr Fornerol et Georges Fré
mont regardent passer sur la place, à droite
de l'église, la belle Mme de Gromance.

« Elle a de la grâce, dit Georges Frémont
Mais je la soupçonne de manquer un peu d
croupe. C'est un grave défaut.

« M. Bergeret, levant le nez de dessus le
XXXVIe tome de l'*Histoire Générale des Voya
ges*, regarda avec admiration ce Parisien à
barbe rousse et comme enflammée, qui jugeai
froidement, avec sévérité, la beauté délicieuse
et la forme désirée de Mme de Gromance.

« Maintenant que je sais vos goûts, dit M. d
Terremondre, je vous présenterai à ma tante
Courtrai. Elle est taillée en force et ne peu
s'asseoir que dans un certain fauteil de fa
mille qui, depuis trois cents ans, reçoit avec
complaisance entre ses bras démesurémen
ouverts toutes les vieilles dames de Courtrai
Maillan. Quant au visage, il répond à ce que
je dis, et j'espère qu'il vous agréera. Ma tante

Courtrai l'a rouge comme une pomme d'amour, avec des moustaches blondes, assez belles, qu'elle laisse tomber négligemment...

« — Je me sens d'avance, dit M. Frémont, beaucoup de goût pour madame votre tante. » (*Le Mannequin d'osier*, p. 205-207.)

Que M. Bergeret se rassure. Mme de Gromance ne demeurera pas, sur ce chapitre, à jamais déshonorée. Anatole France, s'aidant des images libertines, l'a fait jouer devant nous dans un semi-déshabillé, qui a livré tout le secret de ses formes.

Dans la chambre d'hôtel où, « en pantalon de foulard rose, elle va, se baissant, se levant, se baissant encore, agile et prompte, à la recherche de son jupon perdu dans la chiffonnerie parfumée de ses vêtements épars », le petit Delion la détaille d'un regard indécis et malveillant.

« Il s'amusait — nous dit-on — à suivre des yeux les mouvements de Mme de Gromance, dans ce costume qui exagérait joliment tout le féminin de ce corps de femme. Il ne savait pas si c'était gracieux ou ridicule. Il ne savait pas s'il fallait trouver ces aspects-là vraiment pas beaux, ou en éprouver une toute petite joie d'art. Sa perplexité venait de ce qu'il se rappelait une longue discussion soulevée à ce sujet, l'hiver précédent, chez son père, au fumoir, par deux vieux connaisseurs: M. de Terremondre, qui ne savait rien de plus adorable qu'une jolie femme en corset et en pantalon, et Paul Flin, qui plaignait au con-

traire la disgrâce d'une dame à ce point précis de sa toilette. Gustave avait suivi la dispute qui était amusante. Il ne savait à qui donner raison. Terremondre avait de l'expérience, mais il était vieux jeu et trop artiste; Paul Flin passait pour un peu bête, mais très chic. Gustave inclinait, par malveillance naturelle et affinités électives, au sentiment de Paul Flin, quand Mme de Gromance mit son jupon rose à fleurs roses. » (*L'Anneau d'améthyste*, p. 308-309.)

Avons-nous encore quelque chose à apprendre après tout ceci ? Bien peu, en vérité, sinon que Thérèse Martin ajoute à toutes ses grâces naturelles d'avoir les chevilles fines, que Jahel frétille d'impatience sur « des pieds petits, hardis, gais et spirituels », et que le professeur Haddock n'est pas entièrement privé de bon sens en déclarant, avec cette logique qui le fait toujours remonter de l'effet à la cause, que les Parisiennes produisent plus d'impression sur les hommes que les provinciales, par suite de leurs talons hauts. Car, dit-il sur le ton sentencieux qu'on lui connaît : « Une femme ne produit sur un homme civilisé une sensation nettement érotique qu'autant que son pied fait avec le sol un angle de 25°. » (*L'Ile des Pingouins*, p. 375-376.)

Et c'est lui-même encore — aussi hardi que l'abbé Coignard sanctifiant l'action de Marie l'Egyptienne, laquelle sacrifia à son pèlerinage « un endroit qui est à mortifier, loin d'être un joyau précieux », — c'est lui-même qui, sou-

levant les derniers voiles, donne une leçon de modestie aux femmes rassemblées dans le salon de Mme de Clarence.

« Alors, monsieur, lui crie Mme Crémeur, quand une femme s'est donnée tout entière, vous trouvez que c'est sans importance ?

« — Non madame, cela peut avoir son importance, répond le professeur Haddock; encore faudrait-il voir si, en se donnant, elle offre un verger délicieux ou un carré de chardons et de pissenlits. » (*L'Ile des Pingouins*, p. 317.)

Mais Anatole France ne se contente pas de démonter la femme, pièce à pièce — inspectant le fini de chacune d'elles — il se plaît aussi à rétablir l'ensemble, à louer la grâce de la silhouette et l'harmonie des gestes. Ne se souvient-il pas, dans la vieillesse, et avec le même trouble délicieux qu'au temps de la vingtième année, des mouvements de la princesse Bagration, qui étaient « larges, libres et plus rythmés et plus musicaux que ceux des autres femmes » ? (*La Vie en fleur*, p. 300.) Ne parvient-il pas, par le goût qu'il en éprouve et grâce aux habiletés de son style, à mettre en mouvement devant nous Elodie Blaise et à nous communiquer, par elle, l'impression de la danse ?

« Sa taille souple, ses jambes agiles, tout son corps robuste se mouvaient avec des grâces sauvages et délicieuses. Son regard, son souffle, les frissons de sa chair, tout en elle demandait le cœur et promettait l'amour.

Derrière le comptoir de marchande, elle donnait l'idée d'une nymphe de la danse, d'une bacchante d'opéra, dépouillée de sa peau de lynx, de son thyrse et de ses guirlandes de lierre, contenue, dissimulée par enchantement dans l'enveloppe modeste d'une ménagère de Chardin. » (*Les Dieux ont soif*, p. 32.)

Mais la démarche surtout lui apparaît comme le signe privilégié de l'élégance. Toutes ses héroïnes ont le pas des déesses. Il suffit à Thaïs de s'avancer sur la scène pour inspirer aux spectateurs l'idée de l'harmonie des sphères. Il suffit à Thérèse Martin de passer, un soir d'hiver, sur la place d'Iéna, pour ensorceler Dechartre :

« Je vous voyais marcher — lui confie-t-il par la suite. C'est par les mouvements que les formes parlent. Chacun de vos pas me disait les secrets de votre beauté précise et charmante. » (*Le Lys rouge*, p. 231.)

Un ange lui-même — et Arcade nous en donne la preuve — ne saurait voir se déplacer Gilberte sans défaillir... Car, nous dit-on :

« Mme des Aubels avait, ce matin, en tailleur réséda, des charmes non pareils. La jupe étroite accusait ses mouvements, et chacun de ses pas était un de ces miracles naturels qui jettent l'étonnement dans le cœur des hommes. » (*La Révolte des Anges*, p. 321.)

Quant à Georges Frémont, il a beau reprocher à Mme de Gromance un excès de sveltesse, il lui faut s'incliner devant son allure :

« Elle a de la grâce, avoue-t-il, et, chose

rare dans nos villes à pavés pointus et à trottoirs fangeux, elle marche bien. » (*Le Mannequin d'osier*, p. 205.)

Tandis que, dans la marche, c'est le vêtement qui souligne et accentue la forme du corps, dans l'attitude immobile, c'est la nudité qui en révèle les valeurs... On sait le rôle qu'Anatole France attribue, dans ses livres, à la nudité féminine. Plaisir suprême de l'œil pour l'artiste qui en saisit les harmoniques, elle est, pour l'amant qui en jouit dans le renouveau éternel de la possession, un motif à s'exalter divinement. Dechartre, après avoir contemplé et possédé Thérèse Martin, s'imagine être devenu la proie d'un songe.

« Et quel songe... Ces épaules divines et toute cette chair où riaient des fossettes, ce corps souple, frais et parfumé comme un ruisseau coulant dans les fleurs... S'il n'était pas le dormeur éveillé, il était l'homme ivre qui chante. » (*Le Lys rouge*, p. 319.)

Est-ce là tout ce qui, dans l'être féminin, compose les forces d'attirance ? Non, il y a encore la voix, et puis ce quelque chose d'indéfinissable et d'immatériel — synthèse de tout — qui émane de certaines femmes comme un pouvoir mystérieux, et que l'on nomme la séduction.

La voix ? Elle semble avoir charmé Pierre Nozière depuis son plus jeune âge. N'a-t-il pas, jusque dans l'extrême vieillesse, conservé dans l'oreille « l'inflexion des voix chè-

res qui se sont tues » : le timbre de Rachel et celui de la princesse Bagration ?

Il a sept ans à peine; il descend l'escalier avec un vieil ami, M. Morin, et il rencontre une dame vêtue d'une robe de velours carmélite et d'un châle de cachemire de l'Inde.

« En passant, dit-il, elle abaissa sur moi ses grands yeux ardents et noirs, puis, de sa très petite bouche, pareille à une grenade, sortit une voix grave et voilée, telle que je n'en entendis jamais une autre de ce timbre et de cette expression. Elle disait :

« — Morin, c'est à vous ce petit garçon ? Il est gentil.

« Elle posa sur ma tête sa main gantée de blanc.

« Morin lui ayant répondu que j'étais un voisin, elle reprit :

« — Il est gentil. Mais que ses parents prennent garde : il a les pommettes rouges et il est bien pâle. » (*Le Petit Pierre*, p. 104.)

Cette voix, c'était Rachel.

Maintenant, il a presque vingt ans. On le présente à la princesse Bagration, dont il va devenir amoureux. Et tout de suite, il est pris par le regard — par le regard et par l'ouïe :

« Je frissonnai, écrit-il, en entendant sa voix qui me caressait et me déchirait délicieusement, une voix étrange, un peu barbare et qui chantait. » (*La Vie en fleur*, p. 299.)

C'est peut-être en souvenir de ce timbre russe, rauque et doux, qu'il prête à l'un de ses personnages secondaires, la princesse Se-

niavine, « une voix rude, pourtant caressante, où il y avait de l'homme et de l'oiseau. » (*Le Lys rouge*, p. 5.)

Quant au pouvoir de séduction, il le concède à toutes ses héroïnes et il le trouve dans toutes les femmes qu'il aima, depuis M^me^ Planchonnet, qu'à dix-sept ans il considéra dévotieusement durant un jour entier et qu'il nous montre « blonde et frêle, un peu fanée, mais agréable avec ses cheveux d'or pâle et ses yeux de pervenche, gracieuse malgré sa taille défaite » (*Pierre Nozière*, p. 102), jusqu'à la princesse Bagration, dont la seule vue lui fit perdre l'esprit :

« Je la vis à peine, mes yeux étaient troublés, je ne pus dire un mot. Je me sentis tout à coup le plus misérable des hommes. J'avais perdu en un moment l'usage de mes sens, toutes mes facultés, la possession de moi-même, la raison, à cause d'une femme dont je me sentais aussi éloigné que je pouvais l'être d'aucune autre créature humaine. Assez prompt d'ordinaire à saisir le détail d'une toilette, je vis seulement qu'elle était habillée de blanc et portait un collier de perles, qu'elle avait les bras nus, mais cela même ne m'était pas distinct. Son éclat, très doux, me la voilait. Peu à peu, je vis qu'elle avait les cheveux châtains assez foncés, les yeux noirs et or, le teint égal et qu'elle était grande, d'une forme dégagée et pleine... » (*La Vie en fleur*, p. 299.)

Ce charme grave, distingué et lointain, c'est

celui de Thaïs, telle qu'on la voit au banquet du préfet de la flotte :

« Elle portait dans ses cheveux blonds, nous dit Anatole France, une couronne de violettes pâles dont chaque fleur rappelait, en une teinte affaiblie, la couleur de ses prunelles, si bien que les fleurs semblaient des regards effacés et les yeux des fleurs étincelantes. C'était le don de cette femme : sur elle tout vivait, tout était âme et harmonie. Sa robe, couleur de mauve et lamée d'argent, traînait dans ses longs plis une grâce presque triste, que n'égayait ni bracelets, ni colliers, et tout l'éclat de sa parure était dans ses bras nus. » (*Thaïs*, p. 162.)

Mais il y a un autre charme de la femme, moins pur et plus excitant, de qualité moins noble et d'effet plus certain : c'est celui qui, lourdement sensuel, émane de la comtesse de Bonmont dont « la maturité d'Erigone viennoise donne l'idée délicieuse d'une grappe de raisin pleine et dorée »; c'est celui qui, vénal et capiteux, fait de Rose Thévenin « une chose légère et charmante ».

« Pas de teint, pas de figure, pas de corps, pas de voix », disaient les femmes, et elle emplissait l'espace de mouvement, de couleur et d'harmonie. Fanée, jolie, lasse, infatigable, elle était les délices du voyage. D'humeur inégale et cependant toujours gaie, susceptible, irritable et cependant accommodante et facile, la langue salée avec le ton le plus poli, vaine, mo-

deste, vraie, fausse, délicieuse, si Rose Thévenin ne faisait pas bien ses affaires, si elle ne devenait point déesse, c'est que les temps étaient mauvais et qu'il n'y avait plus à Paris ni encens, ni autel pour les Grâces. » (*Les Dieux ont soif*, p. 146.)

Descendons encore un degré, et — matériel et direct — c'est le charme canaille de Bouchotte qui, en vrai animal féminin, ne laisse paraître que des instincts. La voici, répétant un rôle de pierreuse :

« Ses mouvements étaient ignobles et délicieux. Elle n'avait sur elle qu'une jupe courte et une chemise dont l'épaulette, glissant sur le bras droit, découvrait une aisselle ombreuse et touffue comme une grotte sacrée d'Arcadie; ses cheveux s'échappaient de toutes parts en mèches fauves et sauvages; sa peau était moite; il s'en exhalait une odeur de violette et de sels alcalins, qui faisait palpiter les narines et dont elle-même se grisait. » (*La Révolte des Anges*, p. 266.)

Attrait de la beauté ou attrait du vice, dans ces mille et une descriptions de la femme, c'est toujours la chair qui est présente et qui nous voile l'âme. Même lorsque reniant, pour une heure, les élégantes poupées et les petites bêtes de plaisir qui composent ses harems imaginaires, Anatole France trace dans l'avenir une autre image de la grâce féminine — plus simple et plus saine — c'est toujours dans le corps ou dans les attitudes qu'il la situe.

« Je marchais à côté de Chéron, dit Hippolyte Dufresne, qui est chargé de nous décrire la femme de l'an 2270.

« Ses chaussures plates donnaient à sa démarche de la solidité, à son corps de l'aplomb et, bien que ses vêtements d'homme la fissent paraître plus petite qu'elle n'était, bien qu'elle eût une main dans la poche, son allure, toute simple, ne manquait pas de fierté. Elle regardait librement à droite et à gauche. C'est la première femme à qui je voyais cet air de curiosité tranquille et de fierté amusée. Ses traits avaient, sous le béret, de la finesse et de l'accent. Elle m'irritait et me charmait. » (*Sur la Pierre blanche*, p. 311.)

Mais le regard, lorsqu'il appartient à un homme doué d'une aussi fine curiosité qu'Anatole France, et lorsqu'il s'accompagne de la pensée, ne se borne pas à considérer la femme présente et future. Il remonte au delà du temps; il cherche dans les modèles rudimentaires des âges primitifs un avertissement sur sa nature intime, le point de départ ignoré de son évolution. S'inspirant des premiers dessins gravés par l'homme quaternaire, sur l'os, l'ivoire et la pierre, prenant pour type la statuette difforme de la Vénus de Brassempouy, il construit la femme originelle, prototype de toutes les femmes : Orberose.

« Elle est jeune, dit à Saint-Maël le religieux Magis, qui l'examine avec intérêt. Elle chemine indolemment sur la falaise, un doigt dans le

nez et se grattant le dos jusqu'au jarret. Il ne vous échappe pas, mon père, qu'elle a les épaules étroites, les seins lourds, le ventre gros et jaune, les jambes courtes. Ses genoux, qui tirent sur le rouge, grimacent à tous les pas qu'elle fait, et il semble qu'elle ait à chaque articulation des jambes une petite tête de singe. Ses pieds, épanouis et veineux, s'attachent au rocher par quatre doigts crochus, tandis que les gros orteils se dressent sur le chemin comme les têtes de deux serpents pleins de prudence. Elle se livre à la marche; tous ses muscles sont intéressés à ce travail et, de ce que nous les voyons fonctionner à découvert, nous prenons d'elle l'idée d'une machine à marcher plutôt que d'une machine à faire l'amour, bien qu'elle soit visiblement l'une et l'autre et contienne en elle plusieurs mécanismes encore. » (*L'Ile des Pingouins*, p. 52.)

Sans doute, elle manque de grâce cette Pingouine ancestrale, et il y a loin de son image simiesque à la vision tanagréenne de Thaïs. Mais c'est le génie d'Anatole France de s'adapter à toutes les formes de la réalité et à toutes les techniques de l'art. Il peut prendre aussi aisément le ciseau affiné du sculpteur alexandrin que le lourd couteau de pierre du primate des cavernes. Si fruste et inélégante qu'elle soit, son Orberose est un copie exacte de ces figurines de l'époque aurignacienne, taillées dans la stéatite jaune et dont les visages n'ont pas de trait... Or, il faut bien remarquer que, s'il nous a détaillé avec complaisance chacune

des parties du corps de la jeune Pingouine; il ne nous a rien dit de sa figure. L'exactitude poussée à ce degré mesure la sincérité de vision d'Anatole France et la vérité de son art!

Nous avons vu ailleurs comment, sous l'influence de la parure, cette sauvagesse se transforme en une mondaine accomplie. Nous n'y reviendrons pas. Mais, si nous n'avons que faire ici du sociologue, l'artiste, lui, n'a pas dit son dernier mot. Il dénonce les anomalies de la mode qui ruinent l'aspect naturel du corps féminin. Il prononce l'anathème contre le corset, coupable d'hérésie envers la religion de la beauté...

Il faut entendre le Dr Trublet, détenteur de la pensée de France, traiter à fond le sujet en regardant Félicie Nanteuil s'habiller dans sa loge.

« Il déplora — lisons-nous dans une *Histoire Comique* — que les femmes n'eussent aucun sens de l'harmonie des lignes et qu'elles attachassent à la finesse de la taille une idée de grâce et de beauté, sans comprendre que cette beauté consistait tout entière dans les molles inflexions par lesquelles le corps, après avoir fourni le superbe épanouissement de la poitrine, s'amincit lentement au-dessus du thorax pour se magnifier ensuite dans l'ample et tranquille évasement des flancs.

« — La taille, dit-il, la taille, puisqu'il faut employer ce mot affreux, doit être un passage

lent, insensible et doux entre les deux gloires de la femme : sa poitrine et son ventre. Et vous l'étranglez stupidement... Les négresses, qui se taillent les dents en pointe et qui se fendent les lèvres pour y introduire un disque de bois, se défigurent avec moins de barbarie. Car, enfin, on conçoit qu'il reste encore de la splendeur féminine à une créature qui s'est passé un anneau dans les cartilages du nez et dont la lèvre est distendue par une rondelle d'acajou grande comme ce pot de pommade. Mais la dévastation est entière quand la femme exerce ses ravages dans le centre sacré de son empire. » (*Histoire Comique,* p. 4 et 5.)

Pourtant, une femme qui sait s'habiller selon son type, sans se soumettre servilement à la mode, et en établissant un rapport entre son être moral et les objets qui parent son corps, « ajoute à l'attrait de sa chair — comme il le dit de Thérèse Martin — le charme des choses que l'art a créées ». (*Le Lys rouge,* p. 21.)

Cet accent personnel dans l'habillement, qui met la comtesse Martin si fort au-dessus des autres femmes, communique à Dechartre des joies d'art incomparables. Nous savons comment un soir, assis près d'elle, dans le salon florentin de miss Bell, « il la loua pour cette simplicité avec laquelle elle s'habillait dans le caractère de sa forme et de sa grâce, de la franchise charmante des lignes qui naissaient de chacun de ses mouvements. Il aimait, disait-il, ces toilettes animées et vivantes, souples,

spirituelles et libres, qu'on voit si rarement, qu'on n'oublie pas. » (*Le Lys rouge*, p. 155.)

Mais peut-on, lorsqu'on est Anatole France — fût-ce sur un sujet aussi précieux — renoncer à exercer sa verve et ses dons de raisonneur impitoyable? C'est pourquoi, batifolant autour de la beauté, dévoilant de quels conventions et préjugés elle est faite, il malmène les prétentions des patriciens à se l'approprier. Ayant à juger, d'après Mme de Gromance, le type aristocratique, Georges Frémont argumente ainsi :

« Je me suis demandé plus d'une fois comment ce type de la femme aristocratique s'était formé. Il procède, ce me semble, d'éléments réels très divers. Parmi ces éléments, j'indiquerai les actrices de drame et de comédie, les comédiennes de l'ancien Gymnase et du Théâtre-Français, celles aussi du boulevard du Crime et de la Porte-Saint-Martin, qui présentèrent dans le cours du siècle à notre peuple, amateur de spectacles, des exemplaires innombrables de princesses et de grandes dames. Il faut noter encore les modèles d'après lesquels les peintres modernes firent des reines, des duchesses dans leurs tableaux d'histoire ou de genre. On ne doit pas non plus négliger l'influence récente, moins étendue, mais très active, des mannequins des grands couturiers, belles filles longues, portant bien la toilette. Or ces comédiennes, ces modèles, ces demoiselles de magasin sont toutes plébéiennes. J'en conclus que le type aristocratique est formé

uniquement de la grâce des roturières. » (*Le Mannequin d'osier*, p. 204-205.)

On ne peut pas plus finement, avec l'humour pour seul arme, détruire un privilège et décréter l'égalité...

Anatole France, par ses goûts affirmés, est donc un de ces peintres de la femme qui, amateurs d'élégance comme Fragonard, férus de libertinage comme Boucher et séduits par la splendide libéralité de la chair comme Rubens, n'ont admiré que sa beauté sensuelle... Et si nous n'avions pas, par ses mémoires, la série des portraits d'après nature où, ayant à peindre plus de simplicité touchante, il rejoint Gérard Dow et Chardin, nous serions tentés de croire qu'il n'a regardé qu'une bien petite portion de l'humanité féminine.

Son art de décrire, qui procède de la vision, semble ne s'adresser qu'à ce qui produit une sensation agréable ou divertissante sur la rétine. Il n'atteindrait en nous que l'épiderme si le trait d'esprit, insidieux et pénétrant, ne venait exciter la réflexion. Il ne serait que réaliste si l'affinement du goût, le sens de la mesure et, pour tout dire, l'intervention du génie latin ne lui suggéraient de plus délicats artifices.

La mémoire visuelle et les souvenirs de l'érudition ont commandé la plupart de ses descriptions... De telle sorte que ce qu'il observe vient se combiner avec les images de l'art. Jeanne Alexandre ou Elodie, dans la grâce de leurs fonctions domestiques, s'ordon-

nent devant son regard suivant l'attitude des ménagères de Chardin. Mme de Gromance se fond dans une des plus belles figures du Titien et Elodie Blaise supporte sur ses riches épaules la tête rieuse du faune Borghèse.

En veut-on les preuves?

Voici Clotilde de Gromance qui, « toute claire, la chair limpide et fraîche dans le grand fauteuil de velours sombre, boutonne ses bottines... Les cheveux pleins de lumière nue dans la chemise froissée — précise-t-il — elle inclinait sa tête et sa poitrine sur ses jambes croisées; sous ce peu de linge qui glissait en ce raccourci pittoresque, elle semblait une figure allégorique de quelque plafond vénitien. » (*L'Anneau d'Améthyste*, p. 301.)

Et voici Elodie, plus expressive et aguichante : « Brune, le teint olivâtre sous le grand mouchoir blanc noué négligemment autour de la tête et d'où s'échappaient les boucles azurées de sa chevelure, ses yeux de feu charbonnaient leurs orbites. En son visage rond, aux pommettes saillantes, riant, un peu camus, agreste et voluptueux, le peintre retrouvait la tête du faune Borghèse, dont il admirait, sur un moulage, la divine espièglerie. » (*Les Dieux ont soif*, p. 32.)

Les *Opinions de Jérôme Coignard* et la *Rôtisserie de la reine Pédauque* sont agrémentés d'une serie de croquis et de petits dessins où l'on retrouve la manière de Saint-Amand et de Moreau le Jeune. Précisant par eux son inspi-

ration, le maître leur emprunte leurs façons de libertinage tempéré par le goût. Si loin qu'il ait poussé la hardiesse des images, il n'y a, en effet, chez lui, ni morbidesse, ni perversion. Elevé à l'école du XVIIIe siècle, il garde la mesure charmante et le ton de la bonne compagnie. Spirituel et délicat, il est d'une génération de voluptueux et non d'orgiaques comme la nôtre.

Voilà pourquoi, aussi averti que quiconque, il a su ne pas tout dire, mais suggérer en excitant l'imagination. Voilà pourquoi ses imitateurs l'ont si lourdement dépassé, sans jamais l'atteindre.

Mais son art procède encore d'une autre source d'inspiration.

Nourri de l'antiquité, il a vu à l'aube de sa vie les Nymphes et les Naïades, les héros et les déesses, s'animer entre les pages de ses livres d'école.

« Après Esope, raconte-t-il, on nous donna Homère. Je vis Thétis se lever comme une nuée blanche au-dessus de la mer, je vis Nausicaa et ses compagnes, le palmier de Délos, et le ciel et la terre et la mer, et le sourire en larmes d'Andromaque. Je compris, je sentis... Il me fut impossible pendant six mois de sortir de l'Odyssée. Ce fut pour moi la cause de punitions nombreuses. Mais que me faisaient les pensums? J'étais avec Ulysse « sur la mer violette. » (*Le livre de mon Ami*, p. 163.)

L'érudition lui a donc fourni une multitude

d'images et des comparaisons choisies. Par elles, il ajoute quelque chose de la lumière et du rayonnement de la Grèce à ses personnages. Jamais Félicie Nanteuil n'est apparue plus désirable à nos yeux qu'à l'instant où Anatole France nous dit :

« Elle mangeait, avide et charmante, comme Cérès chez la vieille femme. » (*Histoire comique*, p. 46.)

Mais l'image qui paraît l'avoir le plus constamment poursuivi, et qui circule ardente, joyeuse et traînant après soi les effluves du panthéisme, c'est celle du vieux Silène, surpris par Eglé dans son sommeil et contraint, les joues teintes du suc rouge des mûres, à chanter l'origine des dieux et des choses.

Pierre Nozière nous a raconté — et après lui Jean Servien (1) — l'enchantement qu'il ressentit à cette lecture de la VI^e^ Eglogue de Virgile.

« Ma laide petite chambre, dit-il, s'était effacée, j'étais dans la grotte où Silène endormi laissa tomber sa couronne. Auprès du jeune Chromis, du jeune Mnasyle et d'Eglé, la plus belle des Naïades, j'écoutais le vieillard, barbouillé du sang des mûres, dont les chants faisaient bondir en cadence les faunes et les bêtes sauvages et instruisaient les chênes à balancer leur cime altière. (*La Vie en fleur*, p. 256:)

Mais, un jour, la scène vient se superposer à la réalité pour en agrandir la forme et en

(1) *Les Désirs de Jean Servien*, p. 200.

rehausser le sens. L'enfant imaginatif voit s'animer dans le présent les images éternelles de l'antiquité. Et il double ainsi son pouvoir de vivre et sa joie de comprendre.

« Tandis que, par une chaude journée, écrit-il, je sommeillais dans mon bois, sous la feuillée que le soleil criblait de ses flèches d'or, je fus réveillé par une main qui se promenait sur mon visage. C'était la fille de mon hôte, Mlle Mathilde, qui écrasait des mûres sur mes joues et mes tempes, imitant, sans le savoir, Eglé, la plus belle des Naïades, qui barbouillait de ce jus empourpré le visage de Silène endormi. Mais Mathilde Gonse, qui me savait sans génie, ne me demanda pas comme Eglé au divin Silène un de ces chants qui charment les bergers, les faunes et les bêtes sauvages. Sans attendre mon réveil, elle s'enfuit vivement en jetant un rire moqueur. » (*La Vie en fleur*, p. 156.)

Lorsqu'on possède une telle connaissance du passé et de ses images embellies par les littératures, et la faculté de jouir de toutes les pensées et de toutes les amours des hommes, on est entraîné malgré soi par une force continue d'évocation. On ne trace aucune borne à l'esprit. Comme Ariel, on est présent à la fois dans l'espace et le temps. On expérimente mille vies et l'on chevauche les rêves de tous les peuples. Ce n'est plus qu'un jeu alors de posséder par l'imagination toutes les femmes de ce monde. Sur le champ visuel de l'esprit passe l'Eve préhistorique, les Nymphes d'Ery-

manthe, Sapho et Laïs, Jeanne de Naples et Catherine de Sienne, Manon et Fanchette, Renée Mauperin, Hadalie...

Comme Lamia, rêvant tout haut devant Pontius Pilatus, on peut sentir son âme chavirer à l'évocation de la beauté de Marie-Madeleine. Car, plus réelle que les êtres de chair, elle est le songe de l'imagination et sa créature. C'est donc bien un murmure de l'âme d'Anatole France qui passe sur les lèvres de Lamia avec ces paroles rythmées :

« J'étais jeune alors, et les Syriennes me jetaient dans un grand trouble des sens. Leur lèvre rouge, leurs yeux humides et brillant dans l'ombre, leurs longs regards me pénétraient jusqu'aux moelles. Fardée et peinte, sentant le nard et la myrrhe, macéré dans les aromates, leur chair est d'un goût rare et délicieux... »

Après un moment de silence, il reprit d'une voix très basse, qui s'éleva peu à peu :

« Elles dansent avec tant de langueur, les femmes de Syrie. J'ai connu une Juive de Jérusalem qui, dans un bouge, à la lueur d'une petite lampe fumeuse, sur un méchant tapis, dansait en élevant ses bras pour choquer ses cymbales. Les reins cambrés, la tête renversée et comme entraînée par le poids de ses lourds cheveux roux, ardente et languissante, souple, elle aurait fait pâlir d'envie Cléopâtre elle-même. J'aimais ses danses barbares, son chant un peu rauque et pourtant si doux, son odeur d'encens, le demi-sommeil dans lequel elle

semblait vivre. Je la suivais partout... Elle disparut un jour, et je ne la revis plus. Je la cherchai longtemps dans les rues suspectes et dans les tavernes. Après quelques mois j'appris, par hasard, qu'elle s'était jointe à une petite troupe d'hommes et de femmes qui suivaient un jeune thaumaturge galiléen. Il se nommait Jésus; il était de Nazareth... » (*L'Etui de nacre*, p. 27-28.)

CHAPITRE VI

ANATOLE FRANCE

ET LE PROBLÈME ACTUEL DE LA FEMME

Dix années se sont écoulées depuis qu'Anatole France a publié son dernier livre de combat (1). Car, pour ceux qui vinrent ensuite, remémorant seulement des souvenirs, ils ne procédaient pas du même dessein de jeter sur le public — quitte à lui déplaire — la semence vive des idées et des images.

Or, la période qui s'étend en deçà de ces dix années — marquées par des événements qui brusquèrent la civilisation — nous apparaît un peu comme cette ère close dont le maître parle dans son histoire des temps à venir (2). Elle est proche et révolue; bientôt, elle sera désuète. Ceux qui ont parlé en son nom, ceux même qui, incarnant son génie, ont tracé d'elle une série d'images variées et ressemblantes, prennent déjà pour nous figure d'annalistes.

---

(1) *La Révolte des Anges* parut en 1914.

(2) *Sur la Pierre blanche*, p. 312.

Anatole France est, dès à présent, un de ces témoins de la vie d'hier. Mais son œuvre, miroir du temps comme on disait au Moyen-Age, nous demeure toute proche parce qu'elle reflète la pensée, les goûts et les manières d'être d'une génération qui n'a pas toute entière disparu. Et lui-même n'a pas vieilli parce que, marchant de front avec les précurseurs, il s'est hâté vers l'avenir, éclairant ses rêves aux premières lueurs de cette aube blanchissante.

Discrètement, avec des réticences feintes, et en élevant à peine la voix, il a parlé au nom du progrès, jetant sur ses hardiesses de pensée le voile transparent du scepticisme... A-t-il vraiment tout osé? Qui en douterait, en le voyant porter des coups si directs aux conceptions traditionnelles et dépister, avec tant d'entrain malicieux, l'erreur et la superstition? Qui en douterait, si la voix des femmes ne s'élevait contre lui.

Il a beau, sur tous les chapitres de l'homme et du monde, porter ses vues jusqu'en l'an 2270 et faire jouer devant nous les idées les plus neuves, sur la question des femmes il prend la marche inverse : il redescend vers le plus lointain passé. Sans un mot d'avertissement au lecteur, il se met tout à coup à penser devant lui comme l'Ecclésiaste et comme Tertullien. Il s'associe aux jugements de ce XIII^e^ siècle théologique et dur qui refusait à la femme la qualité d'être pensant. Et, selon la forme qui lui est propre, il interprète de mille façons les

paroles de Philippe le Solitaire, tournées dans ce style grandiloquent qui plaisait alors :

« O femme, à cause du premier péché que tu as commis, nous devrons tous mourir. Toute malice est petite comparée à celle de la femme. L'iniquité est attachée à elle comme la teigne au vêtement. »

Ne sont-ce pas, en effet, les mêmes fausses perles qu'il insère dans son collier de vérités, lorsque, raillant les idées absurdes et les terreurs superstitieuses de Félicie Nanteuil, il écrit :

« Elle était née 230 ans après la mort de Descartes, dont elle n'avait jamais entendu parler, et qui pourtant avait enseigné l'usage de la raison, comme aurait dit le docteur Socrate (1). » (*Histoire comique.*)

En déniant à la femme tout pouvoir raisonnable, en la situant si bas sur l'échelle intellectuelle et morale, Anatole France a pris position dans la fameuse *Querelle des femmes* qui, au XV^e^ siècle, mit aux prises, avec tous les théologiens et autres calomniateurs d'alors, la noble Christine de Pisan.

Reprise au XVI^e^, puis au XVII^e^ siècle — où Bossuet fournit aux misogynes du temps l'appoint de son talent — la querelle s'est rouverte avec une ampleur impressionnante au XIX^e^ siècle et n'a plus cessé.

Ce qu'il y a de poignant dans cette lutte, où se trouve engagé l'avenir de toutes les forces

(1) Surnom du D^r^ Trublet.

sociales, Anatole France l'a méconnu. Bornant ses sympathies, il n'a pas souffert de la grande iniquité qui pèse sur les femmes. Il n'a pas ramené leur cas à un principe de justice. Et c'est lui pourtant qui fut chargé de défendre devant le jury du prix Nobel la condidature de Thomas Hardy — le Thomas Hardy de Tess d'Urbeville.

Quelques expériences fâcheuses, le contact avec les salons mondains où les femmes, oisives et vaniteuses, ne lui inspirent pas tout le respect désirable, et voilà son jugement fait. C'est toujours l'histoire de l'Anglais en France et de la femme rousse... Ajoutez à cet art de généraliser, une érudition portée sur des époques et des auteurs qui, s'accommodant de la servitude féminine, lui fournissent un riche matériel de citations et d'arguments. Agnostique en amour, il s'est acharné à montrer que les femmes n'y portent pas un goût d'absolu. Et comment le pourraient-elles, avec leur médiocrité d'esprit qui ne les fait s'attacher qu'aux qualités périssables? L'homme supérieur, comme on le voit dans son œuvre, les ennuie ou les irrite. Et ce n'est pas sur les grandes âmes qu'elles rêvent de bâtir un amour éternel.

Thérèse Martin se heurte à Dechartre et l'éloigne d'elle parce que, trop occupée de plaire et de ruser, elle ne s'inquiète pas d'atteindre en lui l'artiste et le rêveur. « Elle n'avait pas fait, nous dit-on, l'épreuve de ces belles imaginations vives et flottante qui pas-

sent de haut, pour le bien comme pour le mal, la médiocrité commune. » (*Le Lys rouge*, p. 228.)

Les idées — qui leur sont inaccessibles — les laissent donc profondément indifférentes. Et l'homme — ou le démon — qui s'aviserait de leur confier les secrets de l'univers ferait preuve de la plus coupable irréflexion. C'est même ce qui permet à Dorion, dans la discussion du Banquet, de contester la valeur du mythe chrétien.

« Ce que tu viens de dire, répond-il à Zénothémis, me fait douter de l'intelligence et de la bonne foi du Serpent dont tu parles. S'il avait vraiment possédé la sagesse, l'aurait-il confiée à une petite tête femelle incapable de la contenir? Je croirai plutôt qu'il choisit Eve parce qu'elle était plus facile à séduire et qu'il supposait à Adam plus d'intelligence et de réflexion. » (*Thaïs*, p. 175.)

Dénuée d'intelligence — du moins de celle qui prévoit les conséquences des actes et mesure les responsabilités — la femme n'est pas, à proprement parler, une personne morale. Il faut donc la traiter en enfant semi-consciente. Ayant à calmer Félicie Nanteuil, le docteur Trublet s'inspire de cette donnée malveillante :

« Toutefois, ayant observé que le sentiment de la responsabilité morale est faible chez les femmes, il se contenta de dire légèrement :

« Ma chère enfant, il ne faut pas vous croire responsable de la mort de ce malheureux. » (*Histoire Comique*, p. 173.)

On voit de quelle amertume se nourrit le pessimisme d'Anatole France. Il haïrait la femme s'il n'appréciait, en voluptueux, l'agrément de ses jeux puérils et pervers. Il la fuirait, s'il n'était artiste. Moins accueillant aux faiblesses humaines, il s'en tiendrait à cette sagesse ascétique que lui suggéra, vers sa vingtième année, la froideur de la princesse Bagration à son égard — froideur qui n'éteint pas l'amour, mais le situe hors de son objet :

« Plus sage que je ne pensais moi-même, écrit-il, j'avais percé le secret d'Eros, j'avais appris que l'amour pur s'affranchit de toute sympathie, de toute estime et de toute amitié; qu'il vit de désir et se nourrit de mensonges. On n'aime vraiment que ce qu'on ne connaît pas. » (*La Vie en fleur*, p. 306.)

Tant de parti-pris, que rien n'a pu réduire, puisqu'en 1923, à près de quatre-vingts ans, il terminait sa préface au livre de Raymond Hesse par ces mots :

« Je ne parle pas des chapitres qui traitent du petit chaperon rouge, où l'on voit que la perversité des femmes était déjà parfaite aux époques anciennes et que la grande guerre n'y a pu rien ajouter, elle qui a tant ajouté à la cruauté et à la cupidité des hommes (1). »

... tant de parti-pris, disions-nous, prouve à quel point Anatole France entend séparer la femme de l'action organisatrice qui assurera

---

(1) Raymond Hesse. *Riquet à la Houpe et ses Compagnons;* préface d'Anatole France.

le meilleur équilibre du monde. Il ne l'appelle pas à coopérer à l'œuvre de réforme. Bien mieux, il avoue, par la voix ingénue de Choulette, que sa présence le gêne dans l'établissement d'une société de saints et de sages. Certes, le ton n'est pas celui de Vigny, faisant souhaiter à Samson la venue de ces temps où, séparés à jamais, « les deux sexes mourront chacun de son côté », mais les idées coïncident par plus d'un point.

Interrogé par Thérèse Martin sur le rôle qu'il attribuera aux femmes dans son organisation des sociétés, d'après la règle de saint François, Choulette répond avec sa sincérité coutumière :

« J'avoue qu'elles me gênent beaucoup dans mon projet de réformation. La violence avec laquelle on les aime est âcre et mauvaise. Le plaisir qu'elles donnent n'est point pacifique et ne conduit pas à la joie. J'ai commis pour elles, dans ma vie, deux ou trois crimes abominables, qu'on ne connaît pas. Je doute que je vous invite jamais à souper, madame, dans la nouvelle Sainte-Marie-des-Anges. »

Il prit sa pipe, son sac de tapisserie et son bâton à tête humaine :

« Les fautes de l'amour seront pardonnées. Ou plutôt on ne fait rien de mal quand on aime seulement. Mais l'amour sensuel est fait de haine, d'égoïsme et de colère autant que d'amour. Pour vous avoir trouvée belle, un soir, sur ce canapé, j'ai été assailli d'une nuée de pensées violentes. Je revenais de l'albergo,

où j'avais entendu le cuisinier de miss Bell improviser magnifiquement douze cents vers sur le printemps. J'étais inondé d'une joie céleste que votre vue m'a fait perdre. Il faut qu'une vérité profonde soit renfermée dans la malédiction d'Eve; car, près de vous, je suis devenu triste et mauvais. » (*Le Lys rouge*, p. 226.)

De quelque côté qu'on aborde Anatole France, il faut donc toujours en revenir avec lui aux images de la tentation et du pouvoir maléfique de l'Eve charnelle. Il faut le suivre, moitié plaisant, moitié sérieux, dans l'entrelacs des commentaires qu'il brode sur le mot cruel de l'*Anthologie* : « Une femme ne donne que deux jours de bonheur dans sa vie : le jour de ses noces et le jour de sa mort. » Même lorsqu'il veut nous donner le change par ses facéties ingénieuses et ses contradictions subtiles, il demeure prisonnier de sa théorie.

Lui, si compréhensif et si libre, que les idées toutes faites offensent, il est tombé dans le piège du plus apparent des préjugés. Moins souple que Marivaux et que Beaumarchais — ses prédécesseurs directs — il a construit un type uniforme de femme. Et, bornant sa vue, il a réduit son art.

Ces enseignements si féconds des sciences biologiques et sociologiques, dont il a, par ailleurs, détaillé les bienfaits, il omet de s'en inspirer dans ses études sur la femme. De là, quelques erreurs et de nombreux oublis. Cette notion des qualités spécifiques inconciliables

de l'homme et de la femme, et de l'infériorité de nature de celle-ci, il l'a peut-être puisée dans le répertoire des vaudevillistes et dans les sermons des moralistes de la chair, mais non dans les travaux des physiologistes modernes. Cette réduction de l'activité de la femme aux seuls rôles de ménagère et de courtisane, c'est à l'origine des temps, et non à notre époque de partage des fonctions, qu'il en a pris l'image. Sa connaisance des sociétés et de leur développement — dont il nous a donné dans l'*Ile des Pingouins* des preuves si certaines — aurait dû le préserver de cette confusion.

On regrette les pages brillantes et fines qu'il eut écrites s'il avait poursuivi jusqu'aux confins de la préhistoire la vieille coutume de la séparation des sexes, coutume qui assigne à la femme un domaine d'activité et un monde d'images qui, dès l'origine, l'asservit et la mécanise. Quel intérêt pour ses lecteurs que d'apprendre, parmi les saillies de sa verve, comment se sont faites et différenciées les pensées de l'homme et de la femme. Ne partageant ni la vie, ni même le langage de l'homme, ce n'est que par hasard — on le sait — et comme à la dérobée, que la femme exerce son intelligence. Mise à l'écart des choses sacrées, des mythes et des pratiques rituelles — grâce auxquels l'homme a conquis et ordonné sa pensée — elle ne reçoit que la menue monnaie des symboles et des mystères religieux. Le culte se réduit pour elle à quelques gestes et à de petites his-

toires — ces contes de bonnes femmes qu'on lui reprochera tant par la suite...

De même pour les techniques. Hormis le labeur domestique, si fastidieux et monotone, elle n'accomplit aucun de ces travaux grâce auxquels s'éduque la main, se forme le goût, se développe la pensée. L'invention lui est interdite.

Qu'on la place, au contraire, à égalité avec l'homme. Elle fera, comme lui, toutes sortes de travaux, et même davantage si on l'y forme (1). Elle montrera les mêmes qualités d'attention, de mémoire, de raisonnement et d'imagination. Elle le concurrencera au besoin sur le terrain des études.

Est-ce qu'une Cornélie Goethe, une Lucile de Chateaubriand, une Henriette Renan diffèrent beaucoup de leurs frères? Ce sont les circonstances, et non leur infériorité, qui les ont maintenues dans l'ombre. Quant au cœur, loin de l'avoir changeant et vide, comme nous l'a tant de fois répété Anatole France à propos de toutes les femmes, elles l'ont vaste et gonflé de passion. Que n'est-il descendu avec elles dans cet abîme de l'amour fraternel, aussi profond et infini que celui où se perdent Anna Karénine et Emma Bovary. Au lieu de s'en tenir à ces petites âmes de surface qui peuplent ses livres, il aurait peut-être abordé les vraies héroïnes. Et, du coup, toute son œuvre en eût été changée.

(1) Le cas des confréries guerrières de femmes le démontre abondamment.

Certes, nous ne nions pas que les Gilberte, les Thaïs, les Elodie et les Jahel ne foisonnent dans le monde, et qu'il ne les ait exactement peintes. Grâce, beauté, sourires et grimaces, tout séduit en elles. Il faut donc louer le maître d'avoir installé leur présence et multiplié leurs jeux puérils dans ses livres... Mais leur personnalité démoniaque et captivante — et peut-être moins aimable qu'il le dit — ne doit pas nous masquer les autres aspects de l'âme féminine. Une George Eliot, une Sophie Kovalevski, une Marie Lenéru, une Florence Nightingale, une Isabelle Eberhardt, une Selma Lagerlöf, une Hélène Keller — pour n'en citer que quelques-unes et au hasard — peuvent plaire aussi et ont plus à nous apprendre. Elles méritaient qu'il retînt quelque chose de leur image pour en agrandir et en varier son œuvre, et qu'il légitimât par elles le grand mouvement d'émancipation féminine qui s'esquisse depuis un siècle.

Sans doute, il est trop intelligent pour ne pas se sentir parfois à l'étroit dans sa théorie et pour ne pas tenter d'en élargir les cadres. Un doute lui vient sur son principe des similitudes féminines. N'en faudrait-il pas atténuer la rigueur? Alors, il appelle à son aide, non l'expérience, mais la mythologie grecque et les prévisions de l'avenir. Et, tournant autour de l'idée des caractères spécifiques, il observe que l'ordre s'en trouve parfois interverti. La Nature n'est-elle pas artiste et, de ce chef, appelée à varier ses effets? Peut-être s'est-elle trompée

à son point de départ. Peut-être nous réserve-t-elle des surprises pour l'avenir. Tout passe et change. Les femmes pourraient bien varier à leur tour...

On le voit, ce n'est là qu'un jeu d'esprit, une concession suprême de l'ironie. Mais il n'est pas amené par l'observation méthodique à convenir que — du moins au point de vue biologique — les différences sont moins entre les sexes qu'entre les individus, et que les fameux traits du caractère de la femme sont en elle des acquis sociaux.

Rêvant un jour sur *La Pierre blanche,* Anatole France permet donc à Apollodore, son porte-parole momentané, de concéder à Gallion que « certaines femmes sont meilleures que certains hommes et que certains hommes sont moins bons que certaines femmes. Cela tient, ajoute-t-il, à ce que les deux sexes ne sont pas aussi distincts l'un de l'autre et séparés que l'on croit et que, tout au contraire, il y a de l'homme dans beaucoup de femmes et de la femme dans beaucoup d'hommes ».

L'explication? Elle est dans ce récit de la création manquée où Prométhée, ayant formé dans l'argile les diverses parties qui composeront de nombreux corps mâles et féminins, s'en va souper chez Bacchus, avant de les avoir assemblés.

« Il s'y rendit, nous dit-on, et, le front ceint de roses, vida trop souvent la coupe du Dieu. C'est en chancelant qu'il regagna son atelier. Le cerveau tout obscurci des fumées du vin,

l'œil trouble, les mains mal assurées, il se remit à l'œuvre pour notre malheur... Il ne savait ce qu'il faisait. A tout instant il donnait à une femme, par mégarde, ce qui convenait à un homme et à un homme ce qui convenait à une femme.

« De la sorte, nos premiers parents furent composés de morceaux disparates qui ne s'accordaient pas bien les uns avec les autres. S'étant accouplés à leur gré ou par hasard, ils produisirent des êtres incohérents comme eux. C'est ainsi que par la faute du Titan nous voyons tant de femmes viriles et tant d'hommes efféminés. C'est ce qui explique également les contradictions que l'on rencontre dans le plus ferme caractère et comment l'esprit le plus résolu se dément à toute heure. »

Restons dans la légende. M. de Saint-Sylvain, premier Secrétaire du roi et à la recherche de la chemise de l'homme heureux, disserte aussi du sujet et, le situant dans un avenir problématique, raisonne ainsi :

« Peut-être qu'un jour il n'y aura plus qu'un sexe; peut-être qu'il y en aura trois ou même davantage. Dans ce cas, la morale sexuelle en sera plus riche, plus diverse et plus abondante. En attendant, nous avons deux sexes; il se trouve beaucoup de l'un dans l'autre, beaucoup de l'homme dans la femme et beaucoup de la femme dans l'homme. Toutefois, ils sont distincts; ils ont chacun leur nature, leurs mœurs, leurs lois, leurs plaisirs et leurs peines. » (*Contes merveilleux*, p. 201-202.)

Ici, la pensée de France suit une double démarche. Nous la voyons d'abord, sautant les barrières et courant en terrain libre affirmer que les hommes et les institutions ne sont pas choses immuables et préétablies. Le résultat, c'est que la morale — et surtout la morale sexuelle comme le démontrait déjà le professeur Haddock dans le salon de Mme de Clarence — doit être revisée... Mais, ce point acquis, Anatole France se rejette sur son thème favori : la distinction de nature qui sépare l'homme de la femme et leur assigne à chacun une vie différente. Ainsi l'espace libre se change soudain en prison perpétuelle.

Passons maintenant à l'autre bout du temps, en l'an 2270. La camarade Chéron qui, plus avancée que nous, a vu s'accomplir des changements dans les mœurs, pense que l'évolution tend vers une réforme des sexes rappelant les trois divisions des abeilles. Et ce sera tant mieux, croit-elle, pour l'ordre social.

« Depuis que les femmes travaillent comme les hommes, agissent et pensent comme les hommes, on en voit beaucoup qui ressemblent à des hommes. Nous arriverons peut-être un jour à créer des neutres, à faire des ouvrières, comme on dit des abeilles. Ce sera un grand avantage : on pourra augmenter le travail sans augmenter la population d'une manière disproportionnée avec les biens nécessaires. Nous redoutons également le déficit et l'excédent des naissances. » (*Sur la Pierre blanche*, p. 301-302.)

Le ton est sec, compassé et sentencieux. Il manque de conviction. Cette humanité de l'avenir qu'entrevoit Chéron est un rêve de la raison et non une aspiration du cœur. La vision de ce troisième sexe n'exalte pas l'imagination d'Anatole France de même sorte que la présence réelle du sexe faible incarné en Mme de Gromance ou en Gilberte des Aubels... Nous sommes loin de l'accent persuasif et berceur avec lequel il essaye d'endormir les velléités de révolte des femmes. Pour les maintenir dans une inertie qu'il juge profitable à l'homme, ne leur montre-t-il pas, en effet, le chemin parcouru, les territoires conquis, la gloire définitive. Jamais peut-être il n'a poussé plus loin les séductions de sa langue dorée :

« Ne vous flattez point, mes sœurs, vous n'avez pas paru dans ce monde parfaites et armées. Vous fûtes humbles à votre origine. Vos aïeules du temps du mammouth et du grand ours ne pouvaient point sur les chasseurs des cavernes ce que vous pouvez sur nous. Vous étiez utiles alors, vous étiez nécessaires; vous n'étiez pas invincibles. A vrai dire, dans ces vieux âges, et pour longtemps encore, il vous manquait le charme. Alors vous ressembliez aux hommes et les hommes ressemblaient aux bêtes. Pour faire de vous la terrible merveille que vous êtes aujourd'hui, pour devenir la cause indifférente et souveraine des sacrifices et des crimes, il vous a fallu deux choses : la civilisation qui vous donna des voiles et la religion qui vous donna des scrupules. Depuis

lors, c'est parfait : vous êtes un secret et vous êtes un péché. On rêve de vous et l'on se damne pour vous. Vous inspirez le désir et la peur; la folie d'amour est entrée dans le monde. Vous avez bien raison d'aimer le christianisme. Il a décuplé votre puissance. » (*Le Jardin d'Epicure*, p. 11.)

De telles idées ne mènent pas au problème actuel de la femme. Prêchant le contentement d'on ne sait quelle conquête illusoire, elles endorment la conscience et détournent du combat. Une douce flatterie les pénètre, mais non la justice et la pitié. Si suave de ton qu'en soit l'appel à la résignation, elles ne doivent pas attirer les femmes dans ce sommeil à la Belle-au-Bois dormant, si propice aux princes égarés.

Voici donc l'écrivain le plus libre de ce temps; celui qui s'est le plus constamment placé aux avant-postes de la connaissance. Il ne recule que sur un point : la valeur de la femme. Il ne se laisse duper qu'en un endroit par l'esprit réactionnaire : son affranchissement. Ne voyant en elle que le réflexe de la duplicité, il l'écarte du conseil de la cité et la bannit du paradis des sages.

Moins bon observateur que les Orientaux auxquels il emprunte parfois leur verve misogyne, il n'a pas su parcourir comme eux toute la gamme des types féminins, de Dalila-la-Rouée à Farizade-au-Sourire-de-Rose. Tandis que, pour leurs Mille et une Nuits, ils glanent à travers le monde la plus riche collection d'âmes et de visages de femmes que nous aient

livrée les littératures, lui, assis au coin du feu et remuant des cendres, fixe du regard un seul portrait. Et c'est le même, pimpant, inquiétant et charmeur qui, durant plus de quarante ans, va illustrer ses livres, des *Désirs de Jean Servien* à *La Révolte des Anges* et à la préface de *Riquet-à-la-Houppe*.

Volontairement exclusive, son œuvre n'est donc pas construite sur le plan des *Mille et une Nuits* pour monter, par une ascension continue, de la bassesse de la femme à son éminente dignité. Fasciné par l'image de la première Sultane, dont il absout la faute, il ignorera toujours la merveilleuse révélation de Schéhérazade. Moins simple et moins sensible que Schariar, il ne prononcera jamais à la louange de la femme l'hymne ému par lequel s'achève la mille et unième nuit.

« Alors le roi Schahriar s'écria : « O Schéhérazade, ô docte et diserte, tu m'as instruit et tu m'as fait voir les événements qui arrivèrent à d'autres qu'à moi... Et, en vérité, voici que, de t'avoir écoutée durant ces mille nuits et une nuit je sors avec une âme profondément changée et joyeuse et imbibée du bonheur de vivre. Aussi gloire à Celui qui t'a octroyé, ô fille bénie de mon vizir, tant de dons choisis, et a parfumé ta bouche, et mis l'éloquence sur ta langue, et, sous ton front, l'intelligence. »

Mais puisqu'Anatole France, railleur et désabusé, ne pouvait penser de cette sorte, il faut le louer de sa sincérité et de ce que, ne forçant

point son talent, s'il a fait peu, du moins il l'a fait avec grâce.

Son œuvre est assez riche par ailleurs pour qu'on lui passe un peu de pauvreté sur le chapitre des femmes. Il n'est pas toujours donné à celui qui connaît les mille aspects de l'univers et les secrets changeants de la nature de discerner le parfum de toutes les fleurs de l'herbe.

Tel est donc le terme ultime de cette philosophie souriante et sceptique qui envisage avec indulgence les agitations et les travaux des hommes, — philosophie glanée au Jardin d'Epicure et dans les bosquets du XVIII[e] siècle, où la femme paraît pour blesser et charmer comme la rose avec son épine.

TABLE DES MATIERES

CHAPITRE PREMIER. — De la femme..... 5
(*Les idées et les théories d'Anatole France sur la femme.*)

CHAPITRE II. — De l'amour 79
(*Les idées générales d'Anatole France sur l'amour.*)

CHAPITRE III. — De l'amour féminin 105
(*La psychologie de l'amour féminin d'après Anatole France.*)

CHAPITRE IV. — Les types et caractères de femmes créés par Anatole France 149

CHAPITRE V. — Anatole France, peintre de la femme 205

CHAPITRE VI. — Anatole France et le problème actuel de la femme 235

Voici quelques citations extraites du Réveil des Lettres, *l'œuvre de M. Gaston Gros, qui a annoncé et inauguré cette* Bibliothèque du Lettré, *dans laquelle paraîtront quelques-uns des chefs-d'œuvre de la littérature et de la pensée française.*

LES MATERIAUX DES LETTRES

La collection que ce livre inaugure ne se propose pas de tromper par la somnolence la lenteur des heures, mais de divertir et orner l'esprit.

C'est une erreur trop répandue que le muscle se développe aux dépens du cerveau et que la société française et aussi le peuple répugnent à s'instruire. Mais leur âme douce et légère, éprise de beauté, s'attriste et s'effraye devant les constructions massives de la technique.

Science, philosophie, art ne parlent pas clair. Ils se sont forgé chacun un langage mystérieux et rébarbatif ; le point de départ de leurs travaux est au-dessus du commun. Leur culte est ésotérique, c'est-à-dire réservé à leurs initiés.

.....

.....

Jusqu'aujourd'hui, les siècles intelligents ont été pauvres de matières. Hormis les textes pieux, dont la lecture les secoua de rire et qu'ils dépiotèrent, de quoi auraient-ils écrit, sachant si peu? D'aucuns, Montaigne, Montesquieu, Voltaire, Diderot, Buffon, groupèrent tous les documents connus. Que restait-il aux autres? Guère plus que les mœurs de la Cour et de la ville, affaire des mémoires et dont un chef-d'œuvre avait fait le tour, et que la philosophie, c'est-à-dire l'onanisme de la pensée et la mouture des mots. L'érudition n'était pas assez riche pour nourrir les Lettres.

Aujourd'hui, la matière est inépuisable. Fouilles, voyages, recherches, découvertes ont tant produit qu'ils peuvent contenter tous les besoins de la littérature.

Peintures des mœurs de toutes époques, de tous peuples et de toutes sociétés, voilà pour nos émules de Flaubert, Jean Lorrain, Paul Adam, J.-J. Tharaud, Zola ou Balzac. Et qui douterait du plaisir d'être initié aux splendides civilisations crétoise, hittite, égyptienne, aux délices de la civilisation hellénique, aux étrangetés des Chinois et aux ahurissantes bizarreries des Aruntas?

.....

.....

LA LANGUE

Parler de la crise de la langue est bien une rengaine.

Hors le XVII[e] siècle et le début du XIX[e] où, inbécilement anémiée, la langue parut pulmonique, ce qu'on prend pour crise est chronique rébellion.

Ainsi comme il y a antagonisme entre la jeunesse formée par la Science selon l'Ecriture et la jeunesse formée par la Science de l'Institut, ainsi s'affrontent la langue parlée et la langue écrite qui se survit par les études classiques.

Sur le camp des Humanistes, le sceptique ne voit flotter qu'un drapeau : celui de la langue religieuse.

Car le français ne vient point du latin, mais de l'argot ; et tant il s'est transformé que le sens étymologique de bien des mots est devenu un contresens et qu'à cicéroniser en français, on baragouinerait. Ni vocabulaire, ni grammaire, rien de semblable. Les milices du classicisme ne connaissent guère le latin et le lisent encore moins ; et pour alourdir pédantesquement leur français, elles ne l'améliorent point.

. . . . . .

. . . . . .

LA LANGUE PARLÉE

Pauvreté des idées, pénurie du vocabulaire, voilà deux sœurs siamoises. Et on ne supplée pas à celle-ci par du charabia.

Non point que tout néologisme soit pesteux : à nouvelle invention, nouvelle expression.

Que le peuple la forme, afin que tous l'entendent. Les pédants se signent à « taxi » et « autobus ». Laissons-les à leurs simagrées : ces termes sont bons, alertes et bien de chez nous.

En outre, le travail de l'analyse a divisé des notions qui étaient confondues : *émotionner* est à *émouvoir* ce qu'*émotion* est à *émoi*. *Emotionnement* serait utile et *écriturer* n'a pas de synonyme. Faut-il proscrire *mandater* et tous les verbes issus des substantifs ? S'est-on tant embruni pour tirer *tête* et *tesson* du même pot ? Foin de ces pontifes qui décident « ceci est français ; ceci ne l'est pas » ; et qui en décident lourdement. Cela est-il clair et précis et courant ? Avez-vous bien compris ? Il suffit.

3 9001 01573 0446

BIBLIOTHEQUE DU LETTRE

GASTON GROS

MONSIEUR THÉOPHILE BOUDRU,

Philosophe.

Propos sur l'Amour, le Mariage
et plusieurs autres sujets considérables.

UN VOLUME SUR ALFA ..... **10 francs.**

LE RÉVEIL DES LETTRES

Une brochure .....**1 franc.**

EDITIONS BAUDINIERE
23, rue du Caire, Paris (2e)

Etablissements Busson, Impr., 28, rue Turgot, Paris

128
8650 *2